

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'HOMME DERRIÈRE LA DÉCISION :
LES MOTIFS PSYCHOLOGIQUES DE GEORGES W. BUSH
ET SA DÉCISION D'INTERVENIR EN IRAK

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
VICTOR A. BELIVEAU-BEAULAC

SEPTEMBRE 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de recherche, le professeur Frédéric Gagnon, qui – par sa disponibilité, ses judicieux conseils et par la *contamination positive* de son intérêt pour la politique étrangère américaine – m'a permis de me dépasser en tant qu'étudiant et chercheur. Il me faut également témoigner ma reconnaissance envers mon père Jacques, qui, depuis ma tendre enfance, m'a inculqué le goût des mots. De surcroît, si le savoir n'a pas de prix, les études en ont un, et, en ce sens, il me faut remercier ma mère qui – par de multiples sacrifices – m'a épaulé financièrement dans mon cheminement universitaire. Aussi, je remercie Louis Balthazar et Charles-Philippe David pour leurs précieuses recommandations. Enfin, je souhaite faire part de ma gratitude envers mes *sœurs d'armes* estudiantines Claude et Maryse qui ont pris le temps de me relire ainsi qu'à ma douce Camille qui m'a fidèlement supporté tout au long de mon aventure académique que représente la rédaction de ce mémoire de maîtrise.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
Survol de la littérature portant sur les causes qui auraient mené à la Guerre en Irak.....	5
Plan de la recherche.....	10
Contribution de la recherche.....	10
CHAPITRE I	
LA MÉTHODOLOGIE EXISTANTE POUR COMPRENDRE UNE DÉCISION POLITIQUE SELON LES APPROCHES PSYCHOLOGIQUES DU <i>FOREIGN POLICY ANALYSIS (FPA)</i>	
1.1 Présentation des auteurs qui ont contribué à l'élaboration des approches psychologiques dans les <i>FPA</i>	12
1.2 Présentation du cadre théorique hudsonien de la prise de décision.....	17
1.3 Description des variables psychologiques dans la prise de décision du modèle hudsonien.....	18
1.4 Présentation des sources psychobiographiques.....	24
1.5 L'applicabilité de notre sujet d'étude à notre cadre théorique.....	28
CHAPITRE II	
PRÉSENTATION DU PROFIL PSYCHOLOGIQUE DE G. W. BUSH.....	
2.1 Né sous une bonne étoile : retour sur des origines illustres où se mélangent postérité et prospérité.....	31
2.2 Une jeunesse en apparence heureuse marquée par une perte funeste.....	36
2.3 La jeunesse du futur président : pas facile d'être un enfant normal lorsqu'on est le fils de Superman.....	39
2.4 Les années troubles : les 36 métiers, 36 misères des quatre cents coups... ..	42
2.5 George W. Bush, le Born-again : l'éveil d'un titan.....	44
2.6 Conclusion du chapitre II : Trois étapes, trois G. W. Bush, un seul et même destin.....	49

CHAPITRE III	
DESCRIPTION DES VARIABLES PSYCHOLOGIQUES DE G. W. BUSH DANS L'OPÉRATIONNALISATION DU MODÈLE HUDSONIEN POUR EXPLIQUER LA DÉCISION D'INTERVENIR EN IRAK.....	53
3.1 Des valeurs imprégnées de la Destinée manifeste : l'élu du peuple élu.....	53
3.2 L'ombre paternelle en mémoire : d'immenses souliers à chausser pour «le fils perdu»...62	
3.3 La croyance messianique chez G. W. Bush : lorsque Dieu lui a parlé, il l'a écouté... ..76	
3.4 Une cognition manichéenne issue d'un dualisme religieux.....	88
3.5 Une personnalité à l'écoute de son instinct et ses tripes.....	103
3.6 Un contexte décisionnel propice.....	109
3.7 Présentation des résultats de notre étude de cas.....	116
CONCLUSION.....	121
BIBLIOGRAPHIE.....	124

RÉSUMÉ

Dans cet essai, nous nous attarderons à lever le voile sur les motifs psychologiques qui peuvent expliquer la décision de G. W. Bush d'intervenir en Irak. Nous partirons du fait que la psychologie d'un individu façonne toujours les décisions qu'il prend. En ce sens, la conduite de la politique étrangère n'échappe pas à ce phénomène décisionnel. L'auteur Valerie M. Hudson dans son approche théorique¹ met l'accent sur la psychologie du décideur dans sa prise de décision quant à l'orientation que prendra sa politique étrangère. Cette technique de recherche soutient que les motifs d'un décideur doivent être décryptés par l'opérationnalisation de certaines variables psychologiques précises. Ces dernières empruntent la bannière des constructions psychologiques, des filtres cognitifs, des traits de personnalité et de l'incidence de l'environnement contextuel. En d'autres mots, par la revue de l'impact des événements charnières et des relations interpersonnelles marquantes dans l'existence d'un leader politique, nous sommes en mesure de comprendre la prise de décision d'aller déloger le régime de Saddam Hussein. À ce titre, nos recherches indiquent que trois composantes psychologiques furent prédominantes dans la psyché de G. W. Bush et leur description est fondamentale pour comprendre la décision d'intervenir en Irak sous l'angle de la perception individuelle. Ainsi, pour la Guerre en Irak, une croyance messianique chez G. W. Bush aura agi comme catalyseur décisionnel après le 11 septembre 2001, une vision manichéenne issue de ses croyances religieuses aura divisé le monde en deux camps opposés, et enfin, une personnalité basée sur l'instinct aura poussé le 43^e président à envoyer ses troupes pour renverser Saddam Hussein.

MOTS ET CONCEPTS CLEFS :

Prise de décision, Guerre en Irak, Approche hudsonienne, Psychologie perceptuelle et cognitive de G. W. Bush, Messianisme, Manichéisme, Instinct décisionnel.

¹ Valerie M. Hudson, *Foreign Policy Analysis: The Contemporary Theory*, Rowman & Littlefield Publishers, Lanham Maryland, 2007, p. 40.

Introduction

La décision de partir en guerre n'en est pas une anodine. Celui qui la prend au nom de son peuple se voit contraint, au mieux, de dicter les leçons de l'Histoire, au pire, à en faire les frais. En ce sens, le 19 mars 2003 restera marqué dans les annales de l'Histoire comme étant la date où George W. Bush lança l'opération militaire *Iraqi Freedom*¹. Pour des raisons de sécurité nationale maintes fois réitérées dans ses harangues «péremptoires», le 43^e président des États-Unis avait préparé le terrain – du moins chez son peuple – pour une intervention en Irak. En filigrane de cette décision politique, nous pouvons y voir la continuation d'une «vendetta» familiale ou du moins y percevoir une atmosphère de déjà-vu dans la politique étrangère de Washington à l'endroit de Bagdad. En effet, 12 ans avant l'arrivée de G. W. Bush à la tête du pays, c'était son père qui avait entonné le chant de guerre contre le régime de Saddam Hussein. Et pourtant...

Ce scénario n'était pas pour autant visible dans les astres, car il ne faut pas oublier qu'au départ G. W. Bush souhaitait rompre avec la stratégie à teneur multilatérale et interventionniste que Clinton avait échafaudée à la Maison Blanche. À son arrivée dans le bureau ovale, le *dauphin* du clan Bush voulait se concentrer sur des enjeux de politique

¹ À ce titre, selon Charles-Philippe David: « Contrairement à ce qu'on aurait imaginé en janvier 2000, il est fort possible que les quatre années de la présidence de George W. Bush, entre 2001 et 2004, s'avèrent les plus marquantes que les huit années de Clinton à la Maison-Blanche », In *Au sein de la Maison-Blanche : La formulation de la politique étrangère des États-Unis*, Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2004, p. 593.

intérieure² pour remettre au goût du jour un «*Compassionate Conservatism*³». De plus, à la stratégie initiale isolationniste s'ajoutait le fait que de son propre avis, il n'était pas féru de politique internationale⁴; pas plus qu'il n'était réputé pour sa sagacité dans ce que Rudyard Kipling définissait comme le grand jeu diplomatique. Donc, la table aurait été mise pour un premier mandat qui aurait en fait brillé par sa timidité en terme d'interventionnisme américain dans les conflits internationaux.

Outre l'inimitié flagrante entre le clan Bush et le dictateur irakien, un événement a pourtant inextricablement remanié les priorités de l'agenda présidentiel. Au matin du 11 septembre 2001, il semblait clair que le célèbre alexandrin de Lafontaine : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » retentissait comme un dur *reality check* pour l'administration Bush. En ce sens, le président opta pour une politique étrangère où les valeurs cardinales du peuple américain seraient de pourfendre l'ennemi⁵. Sur un fond néo-conservateur⁶, le Bien (les Américains et leurs alliés) pouvait transcender les modalités associées au droit international, pour ainsi être en mesure de combattre le Mal (les mouvements terroristes internationaux et les États qui les soutiennent). Bref, si quelques Lilliputiens avaient pu sérieusement ébranler Gulliver⁷ – en l'occurrence l'hégémon des relations internationales – ce dernier ne laisserait pas cet «acte de guerre⁸» impuni. Peu importe les critiques qui fusèrent de toutes parts, comme celle du philosophe André

² Alexander Moens mentionne à ce propos : «*Still, Bush's message was largely domestic politics, including big tax cuts, education reform, and faith-based compassion to overhaul the nation's social welfare system and promote a culture of life*, foreign and defense issues played second fiddle», In *The Foreign Policy of George W. Bush: Values, Strategy, and Loyalty*, Ashgate Publishing Company, Burlington., 2004, p. 23.

³ Scott McClellan, *What Happened: Inside the Bush White House and Washington's Culture of Deception*, Public Affairs, New York, 2008, p. 59.

⁴ Jacob Weisberg mentionne à ce titre : «*Bush's self-image as a Churchillian leader, the anti-Poppy (son père), meant he didn't need to delve into endless rounds of diplomacy, or spend time studying the history of Iraq*», In *The Bush Tragedy*, Random House, New York, 2008, p. 69.

⁵ Ce qui cadre parfaitement avec la thèse défendue par Samuel Huntington dans son opus de 1996 intitulé *Le Choc des Civilisations*.

⁶ Selon Charles-Philippe David : « L'idéologie néo-conservatrice pourrait se résumer à une forme d'«impérialisme démocratique», fondée sur un interventionnisme efficace et une politique étrangère résolument engagée », *op. cit.*, p. 607.

⁷ Paul Kengor relate les dires de G. W. Bush qui après les attentats du 11 septembre déclarait : «*The evil ones awakened a mighty giant*», In *God and George W. Bush: A Spiritual Life*, Harper Collins, New York, 2004, p. 125.

⁸ Bob Woodward, *Bush at War*, Simon & Schuster, New York, 2002, p. 37.

Glucksmann, pour qui cette opération militaire fut «calamiteusement justifiée⁹», il n'en demeure pas moins qu'un président prit la décision de mener son armée aux confins du Moyen-Orient au nom de la démocratie et de la liberté.

À ce titre, il nous semble néanmoins légitime – huit ans plus tard – de s'interroger sur les motivations qui ont préfiguré la seconde intervention américaine en Irak. En d'autres termes, quels facteurs peuvent être invoqués pour donner une explication idoine de cette décision – ô combien lourde de sens – pour la *realpolitik* contemporaine? Car, si tous les chemins mènent à Rome, une multitude de pistes s'offrent également à quiconque veut s'aventurer sur le sentier de la vérité en ce qui a trait aux motifs réels qui menèrent G. W. Bush à prendre la décision d'envahir l'Irak.

Survol de la littérature portant sur les causes qui auraient mené à la Guerre en Irak

Dans l'optique de pouvoir bien calibrer l'acuité de notre recherche par rapport à ce qui a été dit, et incidemment, à ce qui ne l'a pas été, nous devons rendre compte de l'état de la question. À ce titre, il est impossible de présenter l'entièreté du corpus des textes qui furent produits depuis 2002 et qui tentèrent de répondre de façon simpliste ou exhaustive à l'interrogation qui anime notre démarche. Nous croyons honnêtement que les thèses sélectionnées reflètent de manière assez fidèle les paramètres qui balisent le débat théorique entourant cette décision. À la suite de la lecture d'une quantité significative d'articles scientifiques et de monographies diverses – qui critiquaient, encensaient ou restaient neutres face à cette décision de G. W. Bush – nous avons sélectionné les plus pertinents en fonction des thèses avancées et la rigueur des analyses. Ces dernières, que nous estimons représentatives de l'état de la question, émanent de chercheurs versés sur ce sujet. Enfin, de manière à harmoniser le kaléidoscope des thèses, nous devons « organiser » la littérature pour ainsi pouvoir y relever les dissensions, les points de vue analogues, voire les consensus s'il y a lieu. Par rigueur épistémologique, nous allons classer ces textes selon l'approche

⁹ André Glucksmann, *Ouest contre Ouest*, Hachette Littératures, Paris, 211 p.

théorique qui a été utilisée (de façon implicite ou de façon explicite) pour interpréter, chacune à leur façon (selon leur niveau d'analyse), une ou plusieurs facettes que comporte ce vaste sujet.

Il serait impossible de passer sous silence les motifs qui entrent dans l'approche réaliste qui sous-tendaient la Guerre en Irak puisqu'après le 11 septembre 2001, l'administration Bush a réalisé un virage vers un militarisme très idéologique. Tout d'abord, mentionnons qu'il y a un fait intéressant par rapport à la littérature réaliste sur le sujet de la Guerre en Irak. Ainsi, des figures emblématiques du courant réaliste, telles que John J. Mearsheimer et Stephen Walt¹⁰, ont condamné l'entreprise de G. W. Bush en Irak. Pour ceux-ci, qui sont pourtant des tenants du néoréalisme, cette guerre n'avait pas sa raison d'être dans la mesure où elle diluait l'effort de guerre contre Al-Qaïda. De plus, pour ces professeurs, le lien entre ce groupe terroriste et Bagdad n'avait pas été prouvé. C'est non sans une certaine pointe de sarcasme que Mearsheimer a affublé de *Bush Wilsonism*¹¹ la doctrine entourant la décision d'aller libérer un peuple éloigné de son tyran. Un des postulats majeurs de l'approche réaliste est celui de la vision a-historique de l'histoire. La doctrine réaliste du *Self-Help* dans l'anarchie implique qu'un État doit assurer lui-même sa défense. En ce sens, il semblait anodin que les États-Unis aillent détrôner Saddam Hussein puisqu'à l'anti-américanisme maintes fois réitéré de ce dernier s'ajoutait désormais la possession d'armes de destructions massives (ADM). Sur ce sujet, l'auteur James P. Rubin¹² soutenait en 2003 que la Guerre en Irak aurait pu être évitée si le dictateur irakien avait fait patte blanche dès le début face à une présomption d'ADM. Toutefois, bien qu'à toutes fins utiles il semble que ce soit surtout l'administration Bush qui ait cru à la dangerosité effective des ADM irakiennes, les spécialistes Bruce Russett¹³, Robert J. Art et Patrick Cronin¹⁴ accordent

¹⁰ John J. Mearsheimer et Stephen Walt. 2003. «An unnecessary war». *Foreign Policy*, (janvier/février), 7 p.

¹¹ OPENDEMOCRACY.net. 2005. John Mearsheimer, «Hans Morgenthau and the Iraq war: realism versus neo-conservatism», [En ligne] : http://www.opendemocracy.net/democracy-americanpower/morgenthau_2522.jsp (Page consulté le 12 juillet 2009).

¹² James P. Rubin. 2003. «Stumbling into War». In *Foreign Affairs*, (septembre/octobre), Washington, p. 46-66.

¹³ Bruce Russett. 2005. «Bushwacking the Democratic Peace». In *International Studies Perspectives*, Massachusetts, p. 395-408.

tous de l'importance à la menace que constituait le régime de Saddam Hussein pour Washington. Car, si l'anarchie impliquait pour la pensée réaliste un dilemme de sécurité pour Washington, la même anarchie permettait du même coup l'initiative d'une frappe préventive contre l'Irak. À ce titre, l'idée selon laquelle les États-Unis pouvaient réaffirmer leur puissance – et ainsi remodeler le Moyen-Orient en s'implantant dans une zone historiquement stratégique – est considérée comme le leitmotiv des thèses principales de Richard D. Sokolsky, et dans cette optique, elles viennent rejoindre celles de Robert J. Art et Patrick Cronin. En septembre 2002, Richard D. Sokolsky soutenait que l'administration Bush devait effectuer un grand ménage au Moyen-Orient – empoussiéré et délabré durant l'administration Clinton –, et qui devait passer par l'implantation d'un nouveau régime à Bagdad, qui lui, serait sympathique aux intérêts américains¹⁵. Pourtant, même si la grande majorité des penseurs réalistes, avec en tête John Mearsheimer et Stephen Walt, se sont opposés à l'intervention militaire proposée par le 43^e président, celui-ci a fait la sourde oreille à leurs recommandations ou à leurs critiques et a poursuivi son entreprise guerrière contre le régime irakien.

Les thèses libérales s'articulent autour de la paix démocratique ainsi qu'autour des groupes et de leurs influences. Pourtant, nous pouvons constater dans la littérature un certain vide ou du moins un grand scepticisme face aux causes réelles de l'opération militaire *Iraqi Freedom*, dont l'épine dorsale de la rhétorique reposait sur le *Nation-Building* et la paix démocratique éventuelle avec l'Irak. Ce mutisme des penseurs face à la véracité libérale de cette entreprise est dû au fait que la majorité d'entre eux ont vu derrière les causes «virginales» de l'opération Liberté en Irak une toile de fond résolument tissée d'aspirations idéologiques. Néanmoins, certains auteurs comme Larry Diamond¹⁶ et John M. Owen¹⁷ persistent à dire que les États-Unis sont véritablement allés en Irak pour des causes libérales.

¹⁴ Robert J. Art et Patrick M. Cronin. 2007. «Coercitive Diplomacy». In *Leashing the Dogs of War: Conflict Management in a Divided World*, sous la dir. de Chester A. Crocker, Fen Osler Hampson et Pamela Aall, p. 299-317. United States Institute of Peace Press: Washington D.C.

¹⁵ Richard D. Sokolsky, *Beyond Containment: Defending US Interest in the Persian Gulf*, INSS Special Report, Washington, 2002, 7 p.

¹⁶ John M. Owen. 2005. «Iraq and the Democratic Peace: Who Says Democracies Don't fight?». In *Foreign Affairs* (novembre/décembre), p. 122-127.

¹⁷ Larry Diamond. 2004. «What Went Wrong in Iraq: Blundering in Baghdad», In *Foreign Affairs*, (septembre/octobre), p. 34-56.

Car, contrairement aux thèses d'Edward D. Mansfield et Jack L. Snyder¹⁸ qui réfutent les arguments liés à la pacification issue du concept de paix démocratique, John M. Owen soutient que c'est vraiment au nom de la démocratie que G. W. Bush voulait aller en Irak. Larry Diamond, quant à lui, va jusqu'à affirmer que les causes de l'intervention étaient nobles et qu'en fait l'armée américaine manquait de moyens et d'effectifs pour bien mener à terme l'implantation du *Nation Building* en Irak. Philippe Le Billon¹⁹ pense, pour sa part, que les États-Unis ont été en Irak parce que ce pays était corrompu jusqu'à la moelle. Ce même auteur mentionne également que les libérateurs de Washington n'allaient pas briller par un esprit d'abnégation face aux gigantesques ressources pétrolières de l'Irak. Dario Battistella, quant à lui, offre une analyse libérale de l'intervention unilatérale en Irak, laquelle, selon ce chercheur, était en fait un acte impérialiste d'une superpuissance mené par des groupes induisant et orientant la décision en faveur d'une idée et d'un intérêt qui passaient par une démonstration de force²⁰. En fait, plusieurs chercheurs, comme Slavoj Zizek, semblent faire consensus autour du fait que tout n'est pas tout noir ou tout blanc par rapport à l'Irak. À cet égard, l'analyse prudente de Slavoj Zizek²¹ se situe entre deux «chaises théoriques» puisque sa thèse oscille entre les gains possibles (approche néoréaliste) et les aspirations humanistes et économiques (approche néolibérale).

D'autres spécialistes voient le problème différemment dans la mesure où ils accordent de l'importance à l'influence des groupes décisionnels puisqu'ils concentrent leur analyse sur l'incidence des conseillers néo-conservateurs selon le concept de la décision influencée par la pensée groupale. En effet, les spécialistes comme Charles-Philippe David²², Olivier

¹⁸ Edward D. Mansfield et Jack L. Snyder. 2002. «Democratic Transitions, Institutional Strength, and War». In *International Organization* (printemps), p. 297-337.

¹⁹ Philippe Le Billon. 2005. «Corruption, Reconstruction and Oil Governance in Iraq». In *Third World Quarterly*, vol. 26, no 4/5, p. 685-703.

²⁰ Dario Battistella. 2004. «Prendre Clausewitz au mot : Une explication libérale de «Liberté en Irak »». In *Études Internationales*, no 4, décembre, p. 667-687.

²¹ Slavoj Zizek. 2004. «Iraq's False Promises». In *Foreign Policy*, (janvier/février), vol. 140, p. 42-49.

²² Charles-Philippe David, *op. cit.*, p. 614-633; Charles-Philippe David, Karine Prémont et Julien Toureille, *L'Erreur : L'Échec américain en Irak cinq ans plus tard*, Septentrion, Québec, 2008, p. 11-101.

Hubac²³, Justin Vaïsse²⁴, Bob Woodward²⁵, James C. Moore et Wayne Slater²⁶ s'entendent pour dire que c'est l'influence des néo-conservateurs qui a préfiguré la décision guerrière de G. W. Bush. Selon James C. Moore et Wayne Slater, c'est le stratège politique de G. W. Bush, Karl Rove, qui a eu le rôle de «grand mandarin» de la décision pour le dossier de l'Irak. Toujours selon eux, la guerre contre Saddam Hussein permettait à l'administration Bush de faire oublier à sa population les débâcles internes et la non-capture de Ben Laden. Pour Woodward, c'est la force de persuasion du vice-président Cheney dans le processus décisionnel qui a mené à la Guerre en Irak. Tandis que le spécialiste Olivier Hubac soutient que c'est la doctrine wolfowitzienne qui fut la grande instigatrice de la Guerre en Irak. Charles-Philippe David, lui, parle de l'hégémonie de l'idéologie néo-conservatrice au sein des proches conseillers de G. W. Bush. Ces derniers ont tellement influencé G. W. Bush que Charles-Philippe David argue que la «toxicité de la pensée groupale néo-conservatrice» fut au centre de la prise de décision d'aller faire la guerre en Irak. Charles-Philippe David et Bob Woodward font consensus dans la mesure où, pour eux, une analyse bureaucratique de cette décision pour le moins mitigée révèle l'importance que peut prendre l'osmose décisionnelle dans une structure organisationnelle. D'une part, Bob Woodward indique que la désinformation effective entre le bureau ovale et les services de renseignements gouvernementaux a grandement influé sur la prise de décision de G. W. Bush, particulièrement en ce qui a trait à la manipulation d'informations – sanctionnée par George Tenet, le directeur de la CIA – portant sur la présence d'ADM en Irak. D'autre part, Charles-Philippe David parle d'une cacophonie bureaucratique en amont de la décision, ce qui avait tôt fait de biaiser l'évaluation globale du problème et qui en aval, créa une erreur décisionnelle. Bien que ces thèses nous éclairent sur l'impact qu'ont eu les proches collaborateurs et la structure organisationnelle sur G. W. Bush, certaines questions demeurent.

²³ Olivier Hubac, *Irak : Une guerre mondiale de 1980 à nos jours*, Éditions de la Martinière, Paris, 2006, p. 145-152.

²⁴ Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis. Le triomphe de l'idéologie*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 61-92.

²⁵ Bob Woodward, *Plan of Attack*, Simon and Schuster, New York, 2004, 473 p.

²⁶ James C. Moore et Wayne Slater, *Bush's Brain: How Karl Rove Made George W. Bush Presidential*, Wiley Publisher, New York, 2003, 400 p.

Enfin, certains penseurs de l'approche théorique marxiste se sont prononcés sur les causes qui peuvent expliquer la Guerre en Irak. Selon leurs analyses, le pétrole était un pivot central du raisonnement qui a mené à cette décision politique. En ce sens, les spécialistes Noam Chomsky²⁷ et Thomas Pierret²⁸ s'accordent sur le fait que c'est l'or noir qui fut l'appât crucial de Bush en Irak. Dans son article, Noam Chomsky soutient qu'en renversant le régime irakien, les États-Unis annihilèrent par la même occasion la nationalisation des puits de pétrole irakiens qu'avait édictée Saddam Hussein. Donc, par cette intervention militaire, ils pouvaient assurer la mainmise sur la deuxième plus grosse réserve pétrolifère mondiale, laquelle se caractérise, entre autres, par de très faibles coûts d'extraction.

Enfin, l'approche critique – relativement nouvelle dans la discipline de science politique – s'attarde à déconstruire le discours de la rhétorique qui fut utilisée pour la Guerre en Irak. Les auteurs François Debrix²⁹ et Douglas Kellner³⁰ ont réalisé des recherches qui observent la question sous un nouvel angle d'analyse. Pour François Debrix, une fois que la machine de guerre (qu'il nomme le monstre) a pénétré le tissu social – ce qui imprègne le processus sociopolitique – ceci plonge le pays dans un état de guerre constant. Il suffit donc que les architectes de la machine de guerre se convainquent eux-mêmes que la cause est juste et qu'elle mérite les mesures adéquates à son parachèvement pour que les troupes avancent vers l'ennemi. Pour Douglas Kellner, c'est le vocabulaire qui a compté pour l'élaboration de la Guerre en Irak. Selon lui, par la répétition de slogans qualifiables d'emporte-pièces imaginaires, l'administration Bush a pu rallier l'opinion publique à ses desseins. Mentionnons que les thèses de Denis Duez³¹, regroupées sous la bannière «*Old wine in a new bottle*», affirment que la doctrine Bush-Cheney n'est aucunement originale et

²⁷ Noam Chomsky. 2008. «It's the Oil, stupid!». In *Khaleej Times*, 8 juillet, 3 p.

²⁸ Thomas Pierret. 2007. « Les paradoxes de l'unipolarité : échecs américains, dynamiques régionales et guerre en Irak ». In *La troisième guerre du golfe : Analyse politique, stratégique et économique*, Réseau Multidisciplinaire d'Études Stratégiques, p. 87-104. Paris : L'Harmattan.

²⁹ François Debrix. 2008. «The United-States and the War Machine: Proliferating Insecurity, Terror and Agony After the Invasion of Iraq». In *Tabloid Terror: War, Culture, and Geopolitics*, Routledge, New York, p. 90-121.

³⁰ Douglas Kellner. 2007. «Bushspeak and the Politics of Lying: Presidential Rhetoric in the War on Terror». In *Presidential Studies Quarterly*, Washington D.C., p. 622-645.

³¹ Denis Duez. 2004. «Le changement de régime. Nouveauté ou constante de la politique étrangère». In Éric Ramacle, *La Guerre en Irak : Prélude d'un nouvel ordre international?*, p. 165-188. Bruxelles : Presses Interuniversitaires Européennes.

même si la rhétorique associée au concept de frappe préventive semble inorthodoxe, le *modus operandi* du changement forcé de régime demeure le même. De surcroît, n'oublions pas les travaux de Paul Rutherford³² qui soutient qu'à la suite du 11 septembre 2001, les modes de communications américains ont été saturés d'un marketing de guerre, ce qui a rendu l'opinion publique américaine malléable aux desseins belliqueux de G. W. Bush. Notons aussi la recherche de Frank Harvey³³ qui conclut que les mauvaises raisons ayant motivé George W. Bush à mener une guerre contre Saddam Hussein auraient aussi poussé Al Gore – s'il avait été élu – à prendre la même décision. Donc, ce constat indique que n'importe quel individu rationnel, pour autant qu'il soit le 43^e président et qu'il gouverne dans la même conjoncture, n'aurait eu d'autre choix que d'intervenir en Irak.

À l'écoute de ce bourdonnement d'hypothèses, nous pouvons néanmoins identifier un aspect du sujet qui n'a pas été traité. En fait, cette initiative peut s'expliquer de différentes façons. Étant donné que chaque approche théorique ne peut réussir à assimiler l'entière complexité de ce sujet, les analyses préalablement réalisées selon les écoles réalistes, libérales, décisionnelles, bureaucratiques et critiques n'expliquent pas tout. En ce sens, nonobstant le brio des thèses existantes, il subsiste un aspect du problème qui n'a pas encore été clairement abordé dans le corpus de littérature sur les causes de la Guerre en Irak : il s'agit de l'incidence de la psychologie du décideur par rapport à sa prise de décision. *A fortiori*, les approches théoriques précédemment observées ne peuvent, au mieux, qu'effleurer le rôle (ou l'incidence) du tissu perceptuel d'un individu dans sa prise de décision. En effet, ces études n'expliquent pas les motifs individuels liés à la cognition du décideur, alors que le courant actuel, vu sous le prisme de la *Foreign Policy Analysis* (FPA), tend à leur octroyer un rôle fondamental dans l'orientation de la politique étrangère. À ce titre, il nous semble approprié de voir dans quelle mesure une approche psychologique de la prise de décision peut expliquer la conduite de la politique étrangère de G. W. Bush en ce qui a trait à la Guerre en Irak. Cet essai tentera de démontrer que l'approche psychologique issue du modèle de Valerie M. Hudson (modèle hudsonien) peut expliquer la prise de décision à

³² Paul Rutherford, *Weapons of Mass Persuasion: Marketing the War Against Iraq*, University of Toronto Press, Toronto, 2004, 226 p.

³³ Frank Harvey. 2008. «President Al Gore and the 2003 Iraq War: A Counterfactual Critique of Conventional “W”isdom». In *Canadian Defence & Foreign Affairs Institute*, novembre, 32 p.

propos de la Guerre en Irak par trois composantes psychologiques imbriquées dans la psyché du 43^e président : la croyance messianique jumelée à un manichéisme cognitif et à une personnalité instinctive.

Plan de la recherche

Trois chapitres jalonnent notre démarche de recherche qui souhaite démontrer que l'approche théorique de Valerie M. Hudson, appliquée au président G. W. Bush, permet en partie de lever le voile sur les motivations psychologiques qui ont mené à la seconde intervention américaine en Irak. En premier lieu, nous établirons la pertinence de notre cadre théorique : par la présentation de la famille des approches psychologiques et par la description exhaustive du modèle hudsonien de la prise de décision fondée sur la psychologie du décideur. En second lieu, nous tenterons de comprendre et de dépeindre le profil psychologique de G. W. Bush en retraçant les divers événements et contextes de sa vie qui ont profondément marqué sa psyché. Enfin, nous identifierons les aspects issus du profil psychologique de ce président pour les appliquer en tant que variables opérationnalisables du modèle théorique de Valerie M. Hudson, ce qui en fin de compte nous permettra d'expliquer la décision finale de ce président quant à l'envoi de ses troupes en Irak en 2003.

Contribution de la recherche

Tout d'abord, nous avouons d'emblée que nous ne sommes pas versés en psychologie. Pourtant, l'étude de la psyché d'un homme politique est fondamentale dans la mesure où nous acceptons le postulat que la donnée psychologique précède l'agissement ou le discours. En ce sens, elle devient donc une variable non négligeable dans l'étude des relations internationales. La Guerre en Irak est une décision qui aura pratiquement fait couler autant d'encre que de sang³⁴ et, dans la mesure où l'étude de la politique étrangère doit tenter de

³⁴ D'après les résultats d'une étude qui exposait les coûts humains de la Guerre en Irak du mois de mai 2003 à mai 2009, cette dernière aurait causé le décès de 4321 soldats américains en plus d'en blesser grièvement 31 469 autres. Du côté des civils irakiens, on compterait pas moins de 109 727

mettre à profit toutes les techniques d'investigation disponibles afin de bien cerner cet événement historique, le champ des relations internationales ne peut pas faire l'économie de ce type d'enquête. En effet, peu d'auteurs³⁵ ont vraiment tenté d'appréhender l'importance qu'a occupée la psychologie de cet homme dans sa prise de décision. De plus, la liste s'écourte encore davantage lorsque vient le temps de se concentrer uniquement sur le cas de la Guerre en Irak. Qui plus est, aucun chercheur³⁶ n'a appliqué l'approche que nous utiliserons – à savoir, celle échafaudée par Valerie M. Hudson – pour étudier la décision de G. W. Bush d'envoyer des troupes américaines sur le territoire que le monde arabe appelle *le pays des deux fleuves*.

décès qui feraient office de « dommages collatéraux » liés à l'intervention américaine. Voir Michael E. O'Hanlon et Jason H. Campbell. 2009. «Iraq Index: Tracking Variables of Reconstruction & Security in Post-Saddam Iraq». *Brookings Institute*, p. 5 et 16.

³⁵ Sauf pour Justin Frank dans *Bush on the Couch: Inside the Mind of the President*, Regan Books, New York, 2004, pour Stanley A. Renshon dans son chapitre «In his Father's Shadow : George W. Bush and the Politics of Personal Transformation», In *Handbook of Psychobiography*, Oxford University Press, New York, 2005, et pour Dan P. McAdams dans *George W. Bush and the Redemptive Dream : a Psychological Portrait*, Oxford University Press, 2011.

³⁶ Selon nos recherches dans les monographies et les études scientifiques publiées avant le 10 août 2009.

CHAPITRE I

LA MÉTHODOLOGIE EXISTANTE POUR COMPRENDRE UNE DÉCISION POLITIQUE SELON LES APPROCHES PSYCHOLOGIQUES DU *FOREIGN POLICY ANALYSIS (FPA)*

Avant d'entrer dans la description exhaustive du cadre théorique hudsonien, il nous semble important de revenir sur les écrits de ceux, qui, par leurs recherches, ont littéralement bâti cette nouvelle forme d'analyse en matière de politique étrangère. Ceux pour qui les *FPA* doivent tenir compte de la psychologie pour expliquer la perception et par extension, la prise de décision, ont effectué un travail théorique colossal pour bâtir la *boîte à outils* dont nous disposons aujourd'hui pour notre recherche. Ainsi, revenons sur les travaux illustres de politologues pour qui l'analyse de la politique étrangère pouvait être comprise – et ce bien avant nous – par l'utilisation d'une approche psychologique.

1.1 Présentation des auteurs qui ont contribué à l'élaboration des approches psychologiques dans les *FPA*

Durant les années 30, le politologue Harold D. Lasswell commença à s'intéresser à l'analyse de la politique étrangère vue sous le prisme du leadership politique dans son étude intitulée *Psychopathology and Politics*³⁷. Nous pouvons lire dans celle-ci : «*Political biography as a field of political science has long been relied upon to furnish a vivid*

³⁷ Harold D. Lasswell, *Psychopathology and Politics*, Free Press, Glencoe, 1930, 526 p.

*corrective to the overemphasis laid upon the study of institutional "mechanisms," "structures," and "system." [...] Political science without biography is a form of taxidermy*³⁸». Par la suite, dans son livre intitulé *World Politics and Personal Insecurity*³⁹, Harold D. Lasswell décida en 1935 de s'intéresser à la place qu'occupe l'insécurité des leaders politiques dans leurs décisions et l'impact qu'elle peut avoir chez ceux-ci. En 1948, il récidiva avec *Power and Personality*⁴⁰ où il innovait en fusionnant les catégories freudiennes⁴¹ aux considérations de puissance chez les chefs d'États.

Au cours des années 50, Harold and Margaret Sprout, par leurs travaux sur le conditionnement lié au contexte ou au milieu social, ont fait avancer considérablement les approches utilisant la psychologie dans l'analyse des *FPA*. Leur article intitulé *Man-Milieu Relationship Hypotheses in the Context of International Politics*⁴², paru en 1957, soulignait l'importance de la prise en compte du milieu dans lequel une décision survient. Ce contexte ou «milieu» selon leurs termes, part d'une analyse qui tient compte de la culture, de l'histoire, de l'idéologie, de la géographie et des institutions politiques d'un environnement décisionnel. D'après eux, pour en arriver à des conclusions probantes sur les motivations décisionnelles derrière les politiques étrangères, il faut étudier les objectifs possibles des acteurs en place, leur connaissance, leur comportement et leur perception qui sont toujours tributaires du contexte d'où elles originent. Le milieu décrit par les Sprout façonne considérablement la perception et la cognition d'un décideur dans sa prise de décision. En mettant l'accent sur le conditionnement d'un individu par rapport à son milieu, ces chercheurs ont ainsi pu opérationnaliser le *Foreign Policy Decisionmaking (FPDM)* par de «nouvelles» variables perceptuelles. Ainsi, avec les nouveaux axes de recherches qu'ils établirent, ils furent les premiers à inclure le processus cognitif, la personnalité du leader, la

³⁸ Harold D. Lasswell, *Psychopathology and Politics*, Free Press, Glencoe, 1930, p. 1.

³⁹ Harold D. Lasswell, *World Politics and Personal Insecurity*, Free Press, New York, 1935, 238 p.

⁴⁰ Harold D. Lasswell, *Power and Personality*, WW Norton & Company, New York, 1948, 262 p.

⁴¹ Les catégories freudiennes réfèrent aux techniques de classification que Freud avait utilisées dans son étude sur le profil psychologique de Woodrow Wilson en 1919. Voir Sigmund Freud et William Bullitt, *Woodrow Wilson: A Psychological Study*, Transaction Publishers, Edison, 1998 (première édition datant de 1966), 307 p.

⁴² Harold et Margaret Sprout, *Man-Milieu Relationship Hypotheses in the Context of International Politics*, Center of International Studies, Princeton, 1956, 101 p.

dynamique des groupes restreints et enfin l'interface entre la personnalité du leader et l'étude de la composition des groupes restreints. Pour les Sprout, ces quatre «outils» théoriques constituaient le socle de l'étude de la politique étrangère.

En 1968, Joseph de Rivera arguait que la part psychoémotionnelle d'un décideur jouait un rôle fondamental dans sa prise de décision au sein des relations internationales⁴³. Pour ce faire, de Rivera appliquait de façon systématique des théories psychologiques et sociopsychologiques à des cas issus de décisions de politique étrangère. Dans la même veine que de Joseph de Rivera, Alexander L. George systématisait en 1969 l'analyse de la personnalité des hommes politiques⁴⁴. Par l'élaboration et l'application d'un cadre théorique utilisant des variables d'ordre psychologique, Alexander L. George reprenait le concept de l'«*operational code*»⁴⁵ que Leites avait développé 18 ans plus tôt. Plus récemment, les travaux publiés par ce professeur portent sur la dynamique entre la personnalité et la performance des présidents américains.

Durant les années 70, le nom de Margareth G. Hermann figure dans les annales de la famille des approches psychologiques utilisées dans les *FPA*. Cette psychologue de formation chercha à perfectionner la technique d'investigation basée sur une grille d'analyse qui était désignée comme étant un code opérationnel. Dans sa recherche intitulée *Indicator of Stress in Policymakers During Foreign Policy Crises*, elle faisait remarquer :

«*One reason for such variabilities in performance [dans la prise de décision des leaders politiques] may be the degree to which a foreign Policy crisis has generated stress for the individual policymaker. The problem is how to ascertain when policymakers are experiencing stress severe enough to have*

⁴³ Joseph de Rivera, *The Psychological Dimension of Foreign Policy*, Charles E. Merrill Publishing, Columbus, 1968, 326 p.

⁴⁴ Alexander L. George. 1969. «The "Operational Code": A Neglected Approach to the Study of Political Leaders and Decision-Making». In *International Studies Quarterly*, vol. 13, no 2, p. 190-222.

⁴⁵ Nathan Leites, *The Operational Code of the Politburo*, McGraw-Hill, New York, 1951, 104 p.

*an impact on decision making. [...] Individual (psychological) stress has three components: a stimulus, a response, and intervening psychological process*⁴⁶».

Ses champs de recherche ont donc porté sur l'impact du stress dans la prise de décision des décideurs politiques. De plus, dans les années 70, elle réalisa une étude comparative portant sur des leaders politiques par rapport à leurs croyances, leurs motivations, leur style décisionnel et la conduite de leurs relations interpersonnelles⁴⁷. Avec les conclusions qu'elle établissait à partir de son cadre opérationnel, Margaret G. Hermann était en mesure d'établir des prédictions sur les décisions éventuelles que prendraient certains chefs d'États par rapport à une situation de crise donnée.

Un politologue, professeur de l'Université McGill, figure également au palmarès des sommités incontournables des approches psychologiques dans les *FPA*. Michael Brecher, dans son étude de cas, parue en 1972, et intitulée *The Foreign Policy System of Israel*⁴⁸, se penchait sur l'incidence de l'environnement psychoculturel dans la conduite de la politique étrangère d'une nation. En fait, ce qui motiva cet auteur dans ses recherches, est l'interrogation qui l'animait à comprendre le processus qui mène aux crises politiques. D'après les résultats de son étude, ce chercheur mettait en exergue l'imagerie des constructions psychologiques dans l'orientation de la politique étrangère israélienne. De plus, mentionnons à propos de l'impact de cette recherche dans la discipline scientifique de l'analyse de la politique étrangère, qu'elle fut couronnée en 1973 par le prix Woodrow Wilson décerné par la prestigieuse *American Political Science Association (APSA)*.

Dans son ouvrage intitulé *Perception and Misperception in International Politics*⁴⁹, paru en 1972, Jervis démystifiait les perceptions réelles et erronées qui façonnent la prise de décision dans l'orientation de la politique étrangère. Au cours des dernières années, nous ne

⁴⁶ Margareth G. Hermann. 1979. «Indicator of Stress in Policymakers During Foreign Policy Crises». In *Political Psychology*, vol. 1, no 1, p. 27.

⁴⁷ Margaret G. Hermann et Thomas W. Milburn, *A Psychological Examination of Political Leaders*, Free Press, New York, 1977, 500 p.

⁴⁸ Michael Brecher, *The Foreign Policy System of Israel: Setting.. Images, Process*, Yale University Press, New Haven, 1972, 693 p.

⁴⁹ Robert Jervis, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton University Press, Princeton, 1976, 464 p.

pouvons passer sous silence que ce chercheur, qui a énormément contribué à l'avancement des approches psychologiques, fut également nommé à la tête de l'*APSA* en 2001. En fait, Jervis tentait de comprendre l'importance de la perception dans les *FPA*. Dans la même veine, Richard W. Cottam⁵⁰ s'attelait, quant à lui, à la tâche d'évaluer les risques liés à la perception cognitive d'un décideur dans la conduite de sa politique étrangère. Leurs travaux furent non seulement une pierre d'assise dans les *FPA* utilisant des approches psychologiques, mais ils eurent également un impact considérable dans les études portant sur les relations internationales en général.

Durant les années 80, en matière d'avancement de la famille des approches psychologiques, le professeur Putnam de l'université *Harvard* se démarqua des thèses de ses contemporains. Le cadre d'analyse qu'il nomma «*The Two-Level Game Framework*⁵¹» analysait les influences pouvant jouer un rôle dans la prise de décision, et ce, dans la mesure où la tâche décisionnelle d'un homme politique est analysée et perçue sous l'angle du rôle d'un négociateur. Ce dernier doit donc transiger avec les composantes internes et externes à l'État. De ce partage résulte la formulation de la politique étrangère d'une nation.

En résumé, à la lumière de la recension des différents modèles théoriques utilisant la psychologie pour expliquer des décisions politiques, nous constatons que ceux-ci – chacun à leur façon – ont transformé ces recherches novatrices en approches scientifiques respectables. Il appert également que ce spectre d'étude fut surtout mis sur pied aux États-Unis dans les années 60 et 70, où l'engouement pour le behaviorisme était à son apogée dans les départements de sciences sociales. Sans pour autant dénigrer les thèses précédentes, nous pouvons néanmoins postuler que cette école de pensée s'est considérablement enrichie des adéquations théoriques que Valerie M. Hudson y a intégrées avec la création de son modèle d'analyse de 2007.

⁵⁰ Richard W. Cottam, *Foreign Policy Motivation: A General Theory and a Case Study*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1977, 384 p.

⁵¹ Robert D. Putnam. 1988. «Diplomacy and Domestic Politics: The Logic of Two-Level Games». In *International Organization*, vol. 42, no 3, p. 427-460.

1.2 Présentation du cadre théorique hudsonien de la prise de décision

Le cadre d'analyse de notre recherche est tiré de la section intitulée *The Individual Decisionmaker : The Political Psychology of World Leaders*⁵² du livre de Valerie M. Hudson paru en 2007 et dont le titre est *Foreign Policy Analysis: Classic and Contemporary Theory*. Cette section de l'ouvrage appuie la tendance actuelle dans les *FPA* contemporaines qui accorde de l'importance à la psychologie du décideur dans sa prise de décision. En effet, Hudson soutient que pour bien comprendre une décision, les motifs d'un décideur doivent être décryptés par l'opérationnalisation de certaines variables psychologiques. Ces dernières empruntent la bannière des valeurs, des traits de personnalité, des filtres psychologiques, des particularités cognitives, de la pression psychologique et de l'incidence de l'environnement contextuel. Comme si, une fois entrés dans la tête d'un leader politique⁵³, nous pouvions enfin comprendre les motivations qui sont intrinsèquement liées à ses décisions. En fait, Valerie M. Hudson réussit un tour de force puisqu'elle parvient à unifier, sous une même enseigne (un modèle théorique), les variables complexes et surtout abstraites du cerveau humain qu'elle nomme les *Components of the Mind*⁵⁴.

Cette approche témoigne donc de l'incidence de l'agent sur la structure, car la décision d'un seul individu peut entièrement remodeler les relations internationales. Son raisonnement préconise les analyses de la «micro» au détriment de celles de la «macro» pour comprendre les notions complexes du *decision-making process*. À ce titre, Valerie M. Hudson mentionne l'ampleur que représente la tâche associée à la compréhension du cerveau humain⁵⁵. Selon une forme novatrice d'osmose épistémologique, l'approche hudsonienne

⁵² Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 37.

⁵³ Mentionnons à ce titre qu'au plan méthodologique, il est possible de comprendre la psyché d'une personne par diverses méthodes, soit : l'analyse discursive, la psychanalyse, l'analyse de monographies qualifiables de psychobiographies ainsi que des entrevues avec l'individu concerné, avec ses proches collaborateurs et des parents immédiats.

⁵⁴ Sur la pertinence du choix des variables de son modèle, Hudson affirme : «*Before we can understand FPA scholarship on leaders, we must first adopt a language based in psychology that allows us to name and relate components of an individual's mental framework*», *op. cit.*, p. 39.

⁵⁵ Hudson écrit : «*The mind of a foreign policymaker is not a tabula rasa: it contains complex and intricately related information and pattern, such as beliefs, attitudes, values, experiences, emotions, traits, style, memory, and national and self-conceptions*», *op. cit.*, p. 22.

réussit là où d'autres ont abandonné puisqu'elle met à profit la jonction entre plusieurs disciplines des sciences humaines. En ce sens, l'approche psychologique basée sur l'*Actor-specific theory* hudsonienne, lorsqu'utilisée dans les *FPA*, doit – pour être adéquate dans sa démonstration – construire un pont théorique entre la psychologie, la science politique, la sociologie, l'ethnologie et même l'anthropologie.

1.3 Description des variables psychologiques dans la prise de décision du modèle hudsonien

L'étude psychologique d'un leader politique implique l'analyse de certaines variables précises comme les constructions psychologiques (valeurs, souvenirs et croyances), la cognition perceptuelle (filtres, biais et heuristiques fallacieuses) et, la personnalité du 43^e président⁵⁶. Valerie M. Hudson, au même titre que les Sprout, fait également mention de l'influence du contexte sur l'agent dans son modèle. Nous reviendrons également sur l'incidence psychologique de l'environnement situationnel dans lequel la décision d'intervenir en Irak s'avéra. Dans ce dessein, notre recherche prendra la forme d'une étude de cas qui appliquera le modèle de Valerie M. Hudson à la décision de G. W. Bush d'intervenir en Irak. À l'égard de notre cadre théorique, nous pouvons affirmer que cette chercheuse réalise un coup de maître avec la construction de son modèle d'analyse. D'un côté, cette chercheuse, en s'inspirant des forces théoriques présentes dans les recherches d'Harold D. Lasswell⁵⁷, de Margaret et Harold Sprout⁵⁸, d'Alexander L. George⁵⁹ et de Margaret G. Hermann⁶⁰, garde le meilleur des thèses qu'avaient initiées ces pionniers des approches psychologiques. De l'autre, en préconisant une intégration transversale de plusieurs disciplines des sciences humaines, l'approche hudsonienne devient encore plus probante pour comprendre les tenants et aboutissants de la psyché d'un individu dans sa prise de décision. À

⁵⁶ La description de ces quatre éléments d'analyse sera élaborée dans les pages qui suivent.

⁵⁷ Harold D. Lasswell, *World Politics and Personal Insecurity*, Free Press, New York, 1965, 238 p.

⁵⁸ Harold Sprout et Margaret Sprout, *The ecological perspective on human affairs*, Princeton University Press, New Jersey, 1945, 776 p.

⁵⁹ Alexander L. George, *Presidential Personality and Performance*, Boulder, Westview, 1998, 287 p.

⁶⁰ Margaret G. Hermann, *op. cit.*, p. 27.

ce titre, le politologue Charles-Philippe David argue que chaque décision politique est le résultat d'une vision tronquée de la réalité, et ce, en raison du prisme perceptuel qui est inhérent à tout type d'entendement humain⁶¹. On trouvera à la page qui suit le schéma des concepts qui composent le modèle théorique de Valerie M. Hudson.

⁶¹ Charles-Philippe David, *op. cit.*, p. 17.

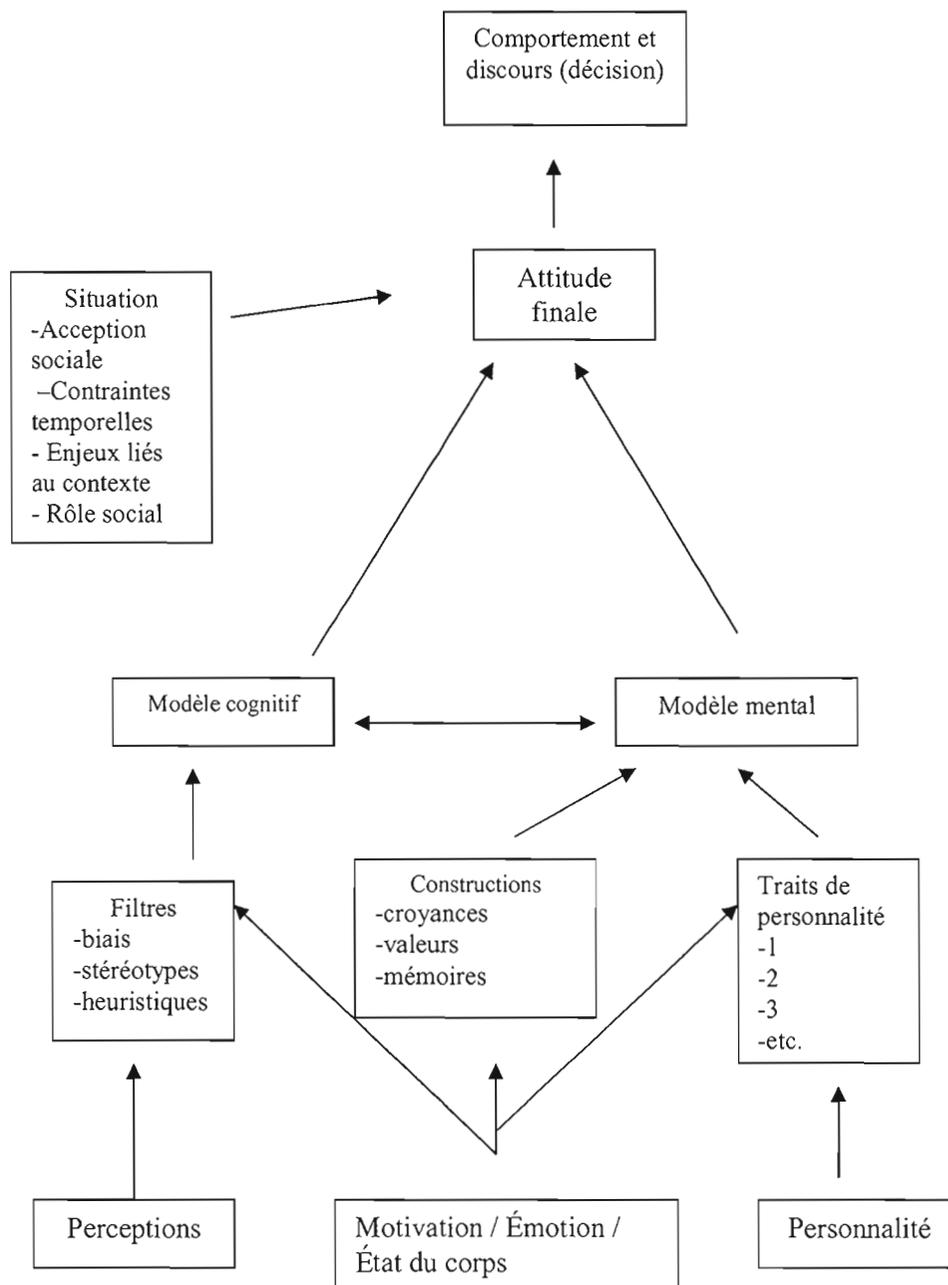


Figure 1 Schéma de la traduction française du modèle hudsonien⁶²

⁶² Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 40.

Le premier concept hudsonien soutient que l'émotion et la raison sont à la base des constructions psychologiques qui fonctionnent comme des moteurs décisionnels interdépendants. Pour la spécialiste, les émotions influencent énormément la prise de décision puisqu'elles en sont souvent le *leitmotiv* premier. Hudson écrit d'ailleurs : «*Emotion is one of the most effective ways by which humans can change goal emphasis [...] Studies have also shown that emotion-based attitudes are held with greater confidence than those that are not connected.*⁶³». Qui plus est, l'émotivité ne faisant pas bon ménage avec la raison, ceci altéra la rationalité décisionnelle du 43^e président, au même titre qu'elle l'aurait d'ailleurs fait pour d'autres leaders politiques dans une situation analogue. En fait, selon Valerie M. Hudson, les émotions sont le produit de trois variables connexes aux constructions psychologiques. Les constructions mentales d'un décideur – en tant qu'intrant psychologique agissant sur le sujet étudié – jouent le rôle de catalyseur dans les choix et les décisions de ce dernier. En ce sens, les valeurs, les souvenirs (stigmates mémoriels) et les croyances sont les facteurs qui façonnent les constructions psychologiques de la psyché d'un décideur dans sa prise de décision. À ce propos, nous verrons que les constructions psychologiques marquantes de G. W. Bush sont constituées de valeurs imprégnées de la Destinée manifeste, d'une mémoire marquée par la pression de l'ombre paternelle et surtout d'une croyance messianique qu'il entretient face à lui-même et face à son rôle envers sa nation⁶⁴.

Le deuxième concept du modèle théorique hudsonien étudie la perception cognitive du décideur. Les décisions sont donc toujours façonnées par des filtres psychologiques présents dans la représentation mentale de celui qui les prend. David mentionne à ce niveau : « Selon l'approche cognitive, la décision dépendra des comportements ainsi adoptés par les

⁶³ Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 45.

⁶⁴ Pour les spécialistes David Aikman, Paul Kengor, Stephen Mansfield et Bill Sammon, W. Bush aurait décidé de poser sa candidature à la présidence après avoir entendu un sermon prononcé par un pasteur du nom de Mark Craig. Ce dernier prêchait cette journée-là en établissant un parallèle entre l'appel divin que Moïse avait reçu pour guider son peuple et la nécessité pour les États-Unis de trouver un nouveau leader qui devrait guider le peuple américain à travers les eaux troubles de l'avènement de l'an 2000. Dans ce discours prononcé en 1999, W. Bush - qui était gouverneur du Texas - aurait entendu la voix de Dieu à travers les lèvres de ce prédicateur méthodiste et aurait ensuite décidé de répondre à cet appel de Dieu, et ce, pour sauver les Américains comme Moïse l'avait fait pour son peuple trois millénaires auparavant avec le peuple juif.

décideurs. Quel que soit le niveau d'analyse – individuel, de groupe ou organisationnel – les facteurs cognitifs influencent la structure du processus de prise de décision⁶⁵ ». Ces filtres psychologiques peuvent se présenter sous l'aspect de biais, de stéréotypes et d'heuristiques fallacieuses. En effet, comme le fait remarquer Valerie M. Hudson, les enfants voient toujours plus l'horizon des possibles d'une situation que les adultes puisque la perception de ces derniers est restreinte par les multiples filtres complexes de leur psychologie. L'auteure l'indique d'ailleurs : «*Each person has an individually tailored set of filters that arise from the person's larger experiences. Young children have fewer filters than adults, and see more in a situation than their parents*⁶⁶». Selon elle, les filtres liés aux stéréotypes ne sont pas positifs puisqu'ils peuvent brouiller la réalité, car les apparences sont trop souvent trompeuses. De plus, il y a les heuristiques faussées qui causent des biais cognitifs. Pour les spécialistes Shelly Chaiken, Akiva Liberman et Alice H. Eagly, la notion d'heuristique fallacieuse se définit comme étant des formules de simplification :

«a more limited processing mode that demands much less cognitive effort and capacity than systematic processing. When processing heuristically, people focus on that subset of available information enables them to use simple inferential rules, shemata, or cognitive heuristics to formulate their judgments and decision.»⁶⁷

En fait, l'heuristique vient affecter la cognition et donc le raisonnement d'un individu lorsqu'il prend une décision. À cet égard, nous constaterons dans la troisième section que les filtres psychologiques et les biais cognitifs de G. W. Bush s'incarnent dans une vision manichéenne du monde.

Valerie M. Hudson fait également entrer la personnalité d'un sujet dans son modèle théorique. Logiquement, les traits de personnalité d'un individu tendent à modeler ou même parfois à préfigurer les décisions de ce dernier. Dans cette optique, il devient impératif pour notre recherche de se pencher sur les «couleurs» qui teintent la personnalité de G. W. Bush

⁶⁵ Charles-Philippe David, *op. cit.*, p. 28.

⁶⁶ Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 46.

⁶⁷ Shelly Chaiken, Akiva Liberman et Alice H. Eagly. 1989. «Heuristic and Systematic Information Processing within and beyond the Persuasion Context». In *Unintended Thought*, sous la dir. de James S Uleman et John A. Bargh, New York: Guilford Press, p. 213.

pour ainsi pouvoir fournir une réponse significative à l'interrogation qui nous anime. Nous observerons dans le dernier chapitre que le personnage qu'est G. W. Bush se caractérise par une absence de demi-mesures.

Enfin, le contexte situationnel est également un concept analysé dans le modèle hudsonien puisque la conjoncture interne et externe entourant une décision tend à l'influencer. En ce sens, l'acceptation sociale est fondamentale dans n'importe quel type de choix existentiel et elle l'est encore plus dans les décisions politiques, du moins dans les régimes démocratiques. Cette chercheuse indique également : «*The need for social acceptance is very deeply rooted in most human beings, and many cause abnormal or even irrational behavior in many individuals given a relevant social situational context*⁶⁸». Les contraintes de temps liées au contexte peuvent également jouer un rôle déterminant dans la prise de décision, dans la mesure où elles compressent la période de recherche d'informations et de délibération du décideur. Valerie M. Hudson fait aussi remarquer que les «*stakes*» que nous pouvons traduire comme étant les enjeux (intérêts et gains effectifs) reliés au contexte peuvent également influencer le choix d'un acteur décisionnel. Valerie M. Hudson attribue également une certaine ascendance au rôle social de l'individu dans sa prise de décision. La spécialisation des tâches dans la société permet aux individus d'acquérir des connaissances dans des sphères de compétences précises ; ces acquis devenant en l'occurrence l'apanage de leur personnage social. La situation reliée au contexte influe donc grandement sur l'attitude finale du décideur lorsque vient le temps de prendre une décision finale.

En résumé, l'opérationnalisation du modèle théorique fonctionne selon la «mécanique» suivante : une fois les constructions psychologiques, les filtres perceptuels et les biais cognitifs, et les traits de personnalité clairement identifiés, nous serons en mesure d'établir un modèle cognitif et un modèle mental. Puis, en combinant les deux modèles précédents aux conclusions tirées de la situation contextuelle, nous pourrions formuler une attitude finale qui, elle, expliquera la prise de décision en ce qui a trait au déclenchement de

⁶⁸ Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 49.

l'opération militaire *Iraqi Freedom*. Mentionnons également que, nonobstant la contemporanéité de l'analyse qui s'articulera à partir d'un modèle théorique récent (2007), elle s'inscrit en continuité avec les thèses de ceux⁶⁹ qui ont pavé la voie à l'utilisation des approches psychologiques dans l'étude des relations internationales. Bref, le brio du modèle hudsonien – qui conserve le meilleur des thèses antérieures en plus d'y adjoindre des adéquations théoriques pertinentes – nous permettra de tracer les contours de la psyché de cet individu et de mettre ainsi en relief l'empreinte psychologique que recèle la décision de la seconde invasion américaine de l'Irak en 2003. À partir de quelles sources de données puiserons-nous pour tenter de décrypter la psychologie de G. W. Bush? Pour élucider cette question, Valerie M. Hudson soutient qu'il faut réaliser une recension de données tirées de sources psychobiographiques que l'on trouve dans des monographies rédigées par des experts qui se sont intéressés autant à la compréhension de la psychologie d'un individu qu'à son expérience de vie.

1.4 Présentation des sources psychobiographiques

Mentionnons qu'il nous sera impossible pour des raisons évidentes d'effectuer des entrevues avec les membres de la famille Bush ainsi que le principal intéressé de notre recherche. Pour arriver à des résultats probants, nous chercherons à savoir ce que les membres de sa famille, ses proches collaborateurs et même ses amis d'enfance (en fait tous les gens dont la proximité avec le 43^e président est attestée) ont dit sur la personnalité de G. W. Bush. Pour ce faire, au niveau de la recherche documentaire, la saisie de données psychologiques sera déduite des récurrences qu'on peut identifier dans les thèses de monographies ou d'études scientifiques qui dépeignent les facettes de la psyché de ce chef d'État. En bref, pour broser le tableau de la psychologie de ce président, il faut revoir les thèses des spécialistes qui ont effectué cette tâche avant nous.

⁶⁹ Pour ne nommer que ceux-là : Sigmund Freud, Harold D. Lasswell, Harold et Margareth Sprout, Joseph de Rivera, Alexander George, Margareth G. Hermann, Michael Brecher, Robert Jervis, Richard W. Cottam et Robert D. Putnam.

Un outil théorique peut nous aider dans la sélection des psychobiographies nécessaires à notre recherche. D'entrée de jeu, l'ouvrage de William Todd Schultz intitulé *Handbook of Psychobiography* postule que la tâche de compréhension d'un individu est non seulement difficile, mais fondamentale:

«Apologies to Burt Bacharach, but what the world needs now, more than anything else, is a science (or art) of persons, a way to get out of our own heads into the mind of another, and then, when finished with that Herculean task, to return to ourselves, armed with what we now know. [...] Psychobiographies produce inspirations, strong hunches, or insights, leading in time to formal propositions that can be tested against larger groups of people⁷⁰».

De plus, cet auteur relève certains principes que doivent respecter les chercheurs souhaitant réaliser des psychobiographies significatives dans leur portée théorique. Il y a ainsi huit critères pour distinguer les bons écrits psychobiographiques des mauvais.

«(1) Cogency: Basic interpretive persuasiveness, on the model of jury persuasion, for instance. The best psychobiographies leave the reader feeling ineffably "won over."»

(2) Narrative structure: Letting conclusions follow naturally from an array of data, for example.

(3) Comprehensiveness: Interpretations illuminating more aspects of an act in question are more cogent than those failing to account for central details. The more reasons clarified, the better, especially in light of the fact that behaviour of whatever kind is always "overdetermined."»

(4) Data convergence: The more data supporting a fact or an interpretation, and the more various its sources, the better.

(5) Sudden coherence: The best interpretations make initially incoherent cohere. Mystery's elucidation is psychobiography's most salutary aim.

(6) Logical soundness: Freedom from logical inconsistency or self-contradiction.

⁷⁰ William Todd Schultz, *Handbook of Psychobiography*, Oxford University Press, New York, 2005, p. 4.

(7) *Consistency: Jibes with the full range of available evidence and with general knowledge about human functioning.*

(8) *Viability: Capacity to withstand attempts at falsification⁷¹».*

À la lumière de ces observations, nous pouvons mentionner que le corpus des psychobiographies que nous avons sélectionné dans le cadre de cette recherche remplit les critères désignés par William Todd Schultz. Ces textes relativement récents peuvent être qualifiés de ce que Hudson et Schultz appellent des psychobiographies.

À ce titre, certaines d'entre elles, comme *A Man of Faith* de David Aikman, *God and George W. Bush: a Spiritual Life* de Paul Kengor, *The Faith of George W. Bush* de Stephen Mansfield et *Started the Iraq War, and Still Imperils America's Future* et *The Evangelical President* de Bill Sammon s'attachent à décrire l'importance de la religion dans le destin politique du 43^e président.

D'autres monographies qualifiables de psychobiographies comme *Bush on a Couch: Inside the Mind of the President* de Justin A. Frank, *The Foreign Policy of W. Bush: Values, Strategy, and Loyalty* de Alexander Moens, *The Political Personality of U.S. President George W. Bush* de Aubrey Immanuel et *George W. Bush and the Redemptive Dream: A Psychological Portrait* de Dan P. McAdams s'affairent, quant à elles, à tenter de vraiment cerner le caractère décisionnel de celui qui lança l'opération *Iraqi Freedom*.

Il y a d'autres écrits pertinents sur ce décideur, tels que *W: The Revenge of the Bush Dynasty* de Elizabeth Mitchell, *First Son: George W. Bush and the Bush Family Dynasty* de Bill Minutaglio, *The Bush Tragedy* de Jacob Weisberg et *In His Father's Shadow: George W. Bush and the Politics of Personal Transformation* de Stanley A. Renshon qui s'intéressent davantage à l'influence de la mégalomanie familiale et paternelle sur la psyché de cet homme. Pour ces auteurs, l'ombre créée par les succès familiaux et la « perfection »

⁷¹ William Todd Schultz, *Handbook of Psychobiography*, Oxford University Press, New York, 2005, p. 7.

paternelle fut créatrice du meilleur comme du pire chez G. W. Bush selon les divers stades de son existence.

Nous allons également accorder de l'importance aux travaux de ceux qui ont côtoyé G. W. Bush de près durant son règne à la Maison blanche comme Scott McClellan – l'ex-porte-parole de la Maison Blanche – dans son livre *What Happened: Inside the Bush White House and Washington's Culture of Deception* et le *Bush at War* du journaliste Bob Woodward qui obtint le privilège d'interviewer à quatre reprises ce président lorsqu'il était en poste. Bien entendu, les mémoires officiels de G. W. Bush parus en version française en 2011 et intitulés *Instants décisifs* nous seront d'une aide précieuse – en tant que témoignage direct – pour corroborer nos observations sur sa psyché par rapport à sa prise de décision entourant le dossier de l'Irak.

Il y a d'autres recherches comme *Presidential Policies and the Road to the Second Iraq War* de John Davies et *Reagan's Disciple: George W. Bush's Troubled Quest for a Presidential Legacy* de Lou et Carl M. Cannon, père et fils. Ces chercheurs mettent en exergue les motifs décisionnels qui menèrent à la Guerre en Irak, en comparant le style décisionnel de G. W. Bush à celui d'autres présidents qui l'ont précédé dans le bureau ovale. Enfin, Craig Unger dans son livre *The Fall of the House of Bush: The Untold Story of How a Band of True Believers Seized the Executive Branch, Started the Iraq War, and Still Imperils America's Future*, réalise une étude qui, pour expliquer la décision guerrière du 43^e président, chevauche d'une part, l'analyse des thèses sur l'implication de la droite religieuse ainsi que les ramifications familiales des Bush et d'autre part, l'idéologie néoconservatrice de ses proches conseillers

En outre, nous utiliserons certains discours officiels qu'à prononcés G. W. Bush lorsqu'il était à la tête du pays. De plus, afin de rendre notre saisie de données plus objective, nous croiserons les sources dans la mesure où nous utiliserons des textes émanant d'auteurs d'allégeances politiques diverses. En d'autres mots, autant les thèses vitrioliques, neutres et celles plus dithyrambiques – bien que celles-ci soient plus rares – à l'endroit de G. W. Bush en tant qu'individu et décideur seront prises en compte en autant qu'elles soient pertinentes à

notre investigation et qu'elles proviennent de recherches ou de témoignages crédibles⁷². De surcroît, pour des fins de complément de recherche, nous exploiterons également certaines informations de supports audiovisuels.

1.5 L'applicabilité de notre sujet d'étude à notre cadre théorique

Valerie M. Hudson présente trois conditions pour que l'utilisation de l'analyse de la psychologie du décideur dans les *FPA* soit probante. Tout d'abord, il y a la nature du régime dans lequel un chef d'État prend sa décision, quant à l'orientation de la politique étrangère d'un pays donné. D'après cette condition, le régime démocratique des États-Unis ne permet pas au président américain de prendre les décisions de manière autocratique puisque les pouvoirs présidentiels sont contrebalancés par les pouvoirs qui sont accordés au Congrès. Incidemment, notre approche théorique s'appliquerait encore mieux à une prise de décision émanant d'un dictateur comme l'était Hussein puisque ce dernier, à l'intérieur de son régime autocratique, ne rencontrait aucune opposition, ce qui *de facto* signifiait que ses décisions demeuraient purement individuelles. Toutefois, nous pouvons admettre l'idée selon laquelle le 11 septembre aveugla les institutions qui auraient pu émettre des réserves par rapport à ce *rally around the flag*⁷³, où la dissension pouvait être facilement qualifiée d'acte antipatriotique par la majorité qui appuya l'intervention en Irak. Ainsi, G. W. Bush reçut l'aval du Congrès et l'entreprise en Irak fut massivement appuyée dans les sondages alors que l'opposition – hormis quelques protestations d'intellectuels – fut plutôt timorée à l'échelle nationale.

La deuxième condition s'attache à l'intérêt que porte le décideur à la politique étrangère. Pour le président Bush, il n'est pas assuré que notre approche s'applique parfaitement puisque ce Texan n'était pas un spécialiste de la politique étrangère. Or, comme nous l'avons mentionné dans notre introduction, le 11 septembre aura forcé George W. Bush

⁷² Émanant de psychiatres, de journalistes, de politologues et d'historiens, qui décrivent tous avec rigueur les causes et les événements qui ont façonné la personnalité complexe de ce président.

⁷³ Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, *Les États-Unis et le monde après Bush*, Entretien avec Charles-Philippe David, Éditions Nota bene, Montréal, 2008, p. 12.

à s'intéresser grandement à la politique étrangère, ce qui vient réaffirmer la légitimité du choix de notre approche par rapport à notre type de questionnement.

La troisième condition relève de l'importance de la conjoncture de crise dans les relations internationales, notamment la prise de décision. En effet, les crises politiques ou les périodes de guerres peuvent accroître la concentration des pouvoirs de politique étrangère entre les mains du président, car en eaux troubles, l'équipage d'un navire se tourne toujours vers son capitaine. À ce titre, l'appui au président G. W. Bush à la suite du 11 septembre est un exemple parfait de ce phénomène. Donc, suivant la pertinence de l'approche hudsonienne par rapport à notre sujet de recherche, nous pouvons dire que cette dernière est appropriée puisque les trois conditions s'appliquent.

Si autrefois l'ouverture de la boîte noire de l'État était l'option populaire pour expliquer l'orientation de la conduite d'une politique étrangère, actuellement la tendance vise davantage à vouloir «ouvrir» la tête du décideur pour comprendre sa cognition et, par voie de conséquence, sa prise de décision. Ce type d'approche est légitime si nous partons du fait qu'une décision finale émane toujours de la tête du décideur, aussi, n'est-il pas indiqué de tenter de comprendre les mécanismes décisionnels de celui-ci? De surcroît, nous postulons que les acteurs politiques ne sont pas purement rationnels – au même titre d'ailleurs que tout être humain pensant et agissant – puisqu'ils sont influencés par des biais cognitifs et perceptuels qui ont été cristallisés par leurs expériences⁷⁴. Or, mentionnons que notre démarche par rapport à G. W. Bush ne visera pas à rechercher une pathologie chez ce décideur. En d'autres termes, nous ne souhaitons pas que notre recherche trébuche avec des

⁷⁴ À ce titre, Charles-Philippe David rejoint les thèses de l'approche hudsonienne puisque : « S'interpose alors, entre les choix possibles et la décision finale, une image du monde propre aux dirigeants. Cette représentation du monde est constituée des valeurs et des convictions que les dirigeants ont acquises et adoptées au fil des années, de leur perception des comportements de leur État et de ceux des autres, de l'information qu'ils possèdent, des émotions qu'ils ressentent et manifestent face aux événements internationaux et, enfin, de leur façon propre de réagir », *op. cit.*, p. 17.

arguments faciles qui entrent dans le *Bush-bashing* puisque notre objectif n'est pas de condamner ce président, mais bien de le comprendre⁷⁵.

⁷⁵ Le psychologue social français Gustave Le Bon soutenait : « On ne discute pas plus avec les croyances qu'avec les cyclones ». In *Psychologie des foules*, Éd. Félix Alcan, Paris, 1895, p.115.

CHAPITRE II

PRÉSENTATION DU PROFIL PSYCHOLOGIQUE DE G. W. BUSH

Il est fondamental, si nous voulons comprendre la prise de décision d'un homme, de se pencher sur les événements et leur impact sur la psyché et la personnalité de celui-ci. Pour être en mesure d'identifier les composantes psychologiques de George W., il faut revoir l'arrière-plan familial⁷⁶, l'enfance, l'adolescence ainsi que l'âge adulte vu sous l'angle des années de galère de même que celles empreintes de piété, lesquelles, furent jalonnées de succès ininterrompus.

2.1 Né sous une bonne étoile : retour sur des origines illustres où se mélangent postérité et prospérité

Un mot désigne parfaitement la famille dans laquelle George W. Bush a vu le jour : dynastie⁷⁷. Tous les spécialistes du «cas» G. W. Bush s'entendent pour dire que le 43^e

⁷⁶ Le spécialiste Jacob Weisberg abonde dans ce sens : «*I believe that there is a black box when it comes to the Bush presidency, and that is filled with series of relationships - familial, personal, religious, and historical. Only by examining the president in these contexts can we understand how the country finds itself in its current predicament*», *op. cit.*, p. xx.

⁷⁷ L'emploi de ce terme nous apparaît approprié puisqu'il est largement développé dans l'analyse proposée par Elizabeth Mitchell, *W: The Revenge of the Bush Dynasty*, Berkley Books, New

président est issu d'une lignée qui a su s'imposer aux niveaux économique, politique et religieux dans l'Histoire américaine. Ce faisant, la superbe émanant de la généalogie du nouveau-né qu'était G. W. Bush est importante pour comprendre la pression mise sur les épaules des membres de la dynastie Walker-Bush, où la mentalité «clanique» est la résultante d'un rapport strict entre prestige et accomplissements. Autrement dit, un retour sur l'histoire familiale est obligatoire pour quiconque cherche à comprendre la construction psycho-identitaire de George H. W. Bush et, donc incidemment, celle de son fils plus tard. Car, comme Rome, la dynastie des Bush ne s'est pas bâtie en un jour. Elle est la somme d'une pléiade de succès familiaux associés aux domaines sportif, financier et politique. À ce titre, nous devons revoir l'héritage laissé par l'arrière-grand-père et le grand-père de G. W. Bush. Le professeur Alexander Moens relève à cet égard :

«The Walker and Bush families stand for business accomplishments, Republicanism, conservative family values and service to the country both in terms of the military and politics. Given the wealth, fame, connections and strong social code of such a powerful family, Bush in his early years gained a perspective on life that was larger than his immediate nuclear family and his boyhood surroundings in Texas⁷⁸».

Outre le fait que G. W. Bush compte parmi ses aïeux un des premiers pèlerins arrivés à bord du Mayflower, il y a deux membres du clan Bush dont «l'épithète» existentielle mérite notre attention du fait qu'ils ont pavé la voie au succès des générations futures.

Ainsi, George Herbert Walker (Bert) et Prescott Bush ont façonné le système de valeurs de leur environnement familial duquel découlent certaines facettes de la psychologie de G. W. Bush. Dans cette optique, il faut regarder la psychologie de ce décideur comme étant le produit de deux traditions familiales bien différentes mais qui, au final, se seront avérées complémentaires⁷⁹. À prime abord, il y avait certaines concomitances entre les clans

York, 2003, et par celle de Craig Unger dans *The Fall of the House of Bush: The Untold Story of How a Band of True Believers Seized the Executive Branch, Started the Iraq War, and Still Imperils America's Future*, Scribner, New York, 2007.

⁷⁸ Alexander Moens, *op. cit.*, p. 5.

⁷⁹ Pour le journaliste du Washington Post Jacob Weisberg : *«The Bushes as we know them today are the product of a combination of – one might say the combustion between – the two very*

Walker et Bush comme un penchant marqué pour la compétitivité, une exaltation pour les exploits sportifs et une fortune industrielle acquise dans le Midwest. Toutefois, certaines divisions profondes opposaient ces deux lignées. D'un côté, le démocrate George Herbert Walker qui descendait d'une ancienne famille esclavagiste du Maryland et dont le principal leitmotiv existentiel était l'atteinte de l'opulence⁸⁰. De l'autre, Prescott Bush (le gendre de Bert Walker) descendait d'une famille abolitionniste de la Nouvelle-Angleterre pour qui, contrairement au clan Walker, l'éthique et la modestie primaient sur l'exubérance. Après sa carrière heureuse en tant qu'homme d'affaires, Prescott Bush devint un membre influent du parti républicain puis, sénateur du Connecticut. Or, ces altérités profondes furent unifiées - du moins en apparence - par l'alliance matrimoniale entre Prescott Bush et Dorothy Walker (la fille de Bert Walker). Il appert néanmoins que ces deux patriarches, par leur style et leurs carrières, laissèrent une trace indélébile sur les valeurs familiales léguées à George H. W. Bush et à son fils par la suite.

Au même titre que la plupart des parents sur leurs enfants, les parents de G. W. Bush, George et Barbara, ont laissé chacun à leur façon un legs psychologique à leur premier-né. Ceci dit, il est impératif de relater sommairement le parcours et le tempérament du père et de la mère pour constater l'empreinte psychique qu'ils ont eue sur G. W. Bush. Ainsi, l'Union entre un Bush et une Pierce sous-tendait la passation d'un lourd flambeau familial à leur descendance⁸¹. L'histoire commença à l'occasion d'une fête de Noël dans un country club huppé, où les tourtereaux dansèrent sur la musique du Glenn Miller Orchestra⁸².

Du côté paternel, avant même la naissance de son premier-né, George H. W. Bush représentait déjà l'archétype du patriote dédié à l'œuvre de Dieu en Amérique. En effet, après avoir été admis à Yale, le jeune homme décida, au lendemain de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, de s'enrôler dans la US Navy, dont il fut d'ailleurs le plus jeune pilote. Dans les

different families arrayed around these two dominant men [George Herbert Walker (l'arrière-grand-père de W. Bush) et Prescott Sheldon Bush (le grand-père de W. Bush)]. *op. cit.*, p. 3.

⁸⁰ Selon Jacob Weisberg : «*The Walkers behaved like worst nouveaux riches : they were grand, greedy, extravagant, and focused on class distinctions.*», p. 4.

⁸¹ Bill Minutaglio, *First Son: George W. Bush and the Bush Family Dynasty*, Times Books, New York, 1999, p. 23.

⁸² *Ibid.*

opérations aériennes auxquelles il participa en guerroyant au-dessus du Pacifique, le jeune bachelier de la Nouvelle-Angleterre brilla par son aplomb et son sang-froid face au danger dans les 58 missions qui lui furent confiées, ce qui lui valut trois décorations militaires. En 1944, Bush senior fut démobilisé et il revint à Yale en véritable héros de guerre. Quatre ans plus tard, il était convié, comme son père avant lui et comme son fils plus tard, à entrer dans la très exclusive société secrète des *Skull and Bones*, ce qui lui permit d'établir des contacts qui lui servirent ultérieurement dans sa carrière d'homme d'affaires et d'homme politique. Ses études complétées, Bush suivit un conseil que lui avait donné Neil Mallon (le meilleur ami de son père Prescott Bush) à savoir, de se rendre au Texas pour profiter de la manne pétrolière⁸³. Il n'en fallait pas plus pour que le jeune père avide de défis tente sa chance à Odessa au Texas, un lieu aux conditions de vie difficiles qui abritait une population de cols bleus et qui détonnait grandement avec le style mondain de New Haven. Enfin, sans entrer dans les détails des multiples succès qui ont jalonné la carrière politique de George Bush père avant son discours historique du *New World Order*, il est clair que ce dernier appliqua à sa vie publique, la formule gagnante qui l'avait si bien servi auparavant dans les sports, les études, l'armée et les affaires. Bref, une attitude posée et sérieuse qui, tout en imposant le respect, s'appuyait sur une personnalité conviviale qui le rendait accessible aux autres. C'est ce genre de père qu'a eu G. W. Bush : un surhomme au plan moral, militaire, académique et professionnel⁸⁴. En ce sens, un phénomène de cristallisation s'est produit dans l'imagerie de G. W. Bush vis-à-vis de son père. Nous reviendrons sur la pression de l'image paternelle plus en détail dans la troisième section.

Nullement en reste, au même titre que son mari, la prestance des origines de Barbara était imparable puisqu'elle était la descendante directe du 14^e président des Etats-Unis, Franklin Pierce. De son côté, Bar – pour les intimes – n'avait en aucun cas la personnalité flegmatique de son époux. Bien qu'elle endossait les vues politiques de son mari, elle n'avait pas le tempérament placide de ce dernier lorsque venait le temps de les défendre. Ayant le sang chaud, elle était une femme fouguese qui avait la langue bien pendue, dans la mesure

⁸³ Elizabeth Mitchell, *op. cit.*, p. 22.

⁸⁴ En référence au titre chapitre d'Elizabeth Mitchell intitulé «*Son of Superman*», *op. cit.*, p. 13-31.

où ses commentaires – parfois assassins – confondaient rhétorique efficace et expressions malhabiles. Toutefois, nonobstant son tempérament bouillant, Barbara demeura une épouse dont la vertu irréprochable et les valeurs solidement ancrées dans la réalité faisaient rapidement oublier ses écarts verbomoteurs. De plus, elle était une femme éperdument amoureuse de son mari, qui à ses yeux, représentait l’homme parfait. De surcroît, aux dires de G. W. Bush lui-même : «*I’ve got my daddy’s eyes and my mother’s mouth*⁸⁵». Cette boutade laconique signifiait que, contrairement à son jeune frère Jeb, l’aîné de la famille avait hérité, du tempérament plus sanguin, plus prompt, voire irréflecti des Pierce.

À la lumière de ces informations, il semble clair que le clan Bush jouissait d’une grâce providentielle digne de la *Manifest Destiny*⁸⁶. En ce sens, G. W. Bush reçut, dès sa naissance, une hérédité heureuse, laquelle, tel un talisman, aurait posé sur lui une aura de succès. Par contre, Jacob Weisberg nuance l’idée de la bénédiction héréditaire des Bush et soumet la face cachée de cette «amulette»: «*Little George absorbed the impossible task of filling Big George’s shoes*⁸⁷». En ce sens, le prestige des Bush n’avait pas que des avantages, le standing du pedigree de la «race» bushienne plaçait tous les nouveaux membres du «club» sous le faix de la tradition familiale. À la lumière de ces informations, nous pouvons tirer des observations pour le moins intéressantes quant à l’établissement du profil psychologique du 43^e président. D’une part, il est clair que le lustre «pesant» du patrimoine familial, dans lequel G. W. Bush a grandi, lui a imposé une pression immense⁸⁸. D’autre part, il semble également évident que la perfection paternelle plaçait déjà et malheureusement la barre très haute pour le premier enfant d’une famille. Justement, nonobstant la génétique «heureuse» de G. W. Bush, nous verrons que le succès ne serait pas instantanément acquis à la naissance

⁸⁵ David Aikman, *A Man of Faith: The Spiritual Journey of George W. Bush*, Thomas Nelson publisher, Nashville, 2005, p. 40.

⁸⁶ Selon le géopoliticien Lacoste, la destinée manifeste comme style national relève : « Du destin, du rôle que Dieu aurait manifestement confié à l’Amérique de développer les valeurs de liberté, de justice et de progrès, de les étendre le plus possible et de les défendre contre toute tyrannie ». Voir « Les États-Unis et le reste du monde », In *Hérodote* 2/2003, no 109, p. 4.

⁸⁷ Jacob Weisberg, *op. cit.*, p. 37.

⁸⁸ Bill Minutaglio, à ce titre, relate les propos d’Elsie Walker, la cousine favorite de G. W. Bush : «*This is not an easy family to grow up in. All of us had to come to grips with those pressures. And everybody had to make their own peace, and find their own peace with to what degree they want to be successful and how to have a really happy, balanced life.*», In *op. cit.*, p. 158-159.

puisqu'il ne l'atteindra qu'à l'âge de 40 ans. Tel que nous le constaterons dans les pages qui suivent, les gènes et la réussite ne sont pas toujours corrélés.

2.2 Une jeunesse en apparence heureuse marquée par une perte funeste

Il serait aisé de dire que G. W. Bush a vécu une enfance dorée, partagée entre la vie plus frugale avec ses parents au Texas et celle plus cossue avec ses grands-parents au Connecticut. Or, brosser un portrait idyllique de la jeunesse de G. W. Bush serait une entreprise fort simpliste. Ce serait là oublier un grand malheur. Revenons d'abord sur la tendre enfance de G. W. Bush. À leur arrivée au Texas, tout souriait aux jeunes parents. Ces derniers n'avaient pas tardé à se faire un nom dans leur nouvelle terre d'accueil. Le contexte social ou le milieu – comme diraient les Sprout – dans lequel G. W. Bush, l'enfant et l'adolescent, a évolué, était double dans la mesure où le noyau familial demeurait stable, mais où les déménagements étaient fréquents. Durant son enfance et son adolescence, G. W. Bush devait constamment se refaire de nouveaux amis. Or, dès son plus jeune âge, George W. Bush fut habitué à devoir socialiser avec des gens de tous âges, toutes origines et de toutes classes sociales⁸⁹. Grâce à leur BBQ dominical très couru dans leur quartier populaire d'Odessa⁹⁰, les jeunes parents réussirent rapidement à se bâtir un réseau d'amis et de contacts dans ce nouvel *El Dorado*⁹¹ du pétrole. De plus, il faut mentionner que, contrairement à son père et sa mère qui avaient grandi dans un contexte huppé de la haute bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre, George W. Bush a grandi et a vécu avec d'autres jeunes issus de la classe ouvrière.

Vu sous cet angle, G. W. Bush aurait donc eu une enfance idyllique. Pas tout à fait. Bien sûr, il jouait au baseball et avait beaucoup d'amis. Or, la vie du jeune homme n'était pas

⁸⁹ Dans leur premier logis à Odessa, les jeunes époux devaient partager leur salle de bain avec un duo de prostituées. Voir les mémoires de G. W. Bush, *Instants Décisifs*, Traduit de l'anglais par Suzy Borello, Raymond Clarinard et Caroline Lee, Plon, Paris, 2011, p. 17.

⁹⁰ Elizabeth Mitchell, *op. cit.*, p. 28.

⁹¹ Elizabeth Mitchell soutient à propos de l'optimisme qui régnait dans le Midland durant les années 50: «*The handshake said finder's keepers. It said the one who hustles first wins. It said timing was everything.*» In *W: The Revenge of the Bush Dynasty*, *op. cit.*, p. 30.

si rose. D'une part, le père du jeune homme était souvent absent pour affaires et l'affection dissimulée ou du moins non tactile de sa mère à son endroit aurait augmenté l'anxiété de l'enfant selon Justin A. Frank⁹². D'autre part, si la mort d'un parent représente toujours un coup du destin, le décès d'un enfant en bas âge représente une tragédie inoubliable, voire insurmontable pour une jeune famille⁹³. À quatre ans, Pauline, la deuxième enfant de la famille fut emportée rapidement par la leucémie. Cette tragédie ravagea le moral de la famille. Un bon exemple témoigne de ce traumatisme puisque c'est durant cette période-là que G. W. Bush a vu les cheveux de sa mère tourner au gris. Le jeune homme a dû compenser l'absence de sa sœur en devenant le clown de la famille. Bill Minutaglio disait à propos de cet événement tragique : «*He had no idea that his sister was dying. With her death, he was suddenly seven years older than the next child in the family*⁹⁴». Cet événement tragique le perturba, comme le souligne le psychiatre Justin A. Frank : «*George was engulfed in constant nightmares, until his mother arrived to comfort him*⁹⁵». D'après Elizabeth Mitchell, ce comportement découlait de deux facteurs émotifs. Premièrement, il voulait égayer sa mère en la faisant rire à toutes les occasions qui se présentaient, ce serait d'ailleurs durant cette période qu'il aurait forgé son sens de l'humour. Deuxièmement, la mort, selon l'irrationalité d'un enfant face au décès d'un autre enfant plus jeune, laissa plusieurs questions sans réponses pour Georgie (George W. Bush) qui n'avait que six ans⁹⁶. Celui-ci se serait senti coupable de ne pas avoir protégé sa petite sœur Pauline⁹⁷. Comme si le grand frère

⁹² Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 23.

⁹³ À ce titre, Stanley A. Renshon disait : «*The death of a child is the most devastating loss parents can suffer, and its effects ripple through families for years. It is also very hard on young children. Here is how George W. described it: « I was sad and stunned. Minutes before I had a little sister, and now I didn't*». Voir le chapitre «*In His Father's Shadow: George W. Bush and the Politics of Personal Transformation*». In *Handbook of Psychobiography*, sous la dir. de William Todd Schultz, Oxford University Press, New York, 2005, p. 330.

⁹⁴ Bill Minutaglio, *op. cit.*, p. 45.

⁹⁵ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 15.

⁹⁶ Selon Paul Kengor : «*Robin's death got her seven-year-old brother thinking about God and eternity. Before her passing, the beyond was a vague and distant concept for him. The experience also taught him about finding security in a heavenly father.*» In *God and George W. Bush: a Spiritual Life*, Harper Collins, New York, 2004, p. 5.

⁹⁷ Elizabeth Mitchell rappelait les propos d'un ami d'enfance de Georgie, Randy Roden : «*You would naturally say to the oldest son, 'Watch out for your little sister' [...] Nobody's trying to do anything to him (George W. Bush). But if it's your job to watch out for your little sister and she dies, then maybe you feel like you didn't do such a good job. [...] You wouldn't want it to be repeated*»». *op. cit.*, p. 36-37.

aurait « dû » trouver une cure pour guérir la leucémie de sa jeune sœur de trois ans sa cadette. Durant l'année qui suivit le décès de sa sœur, Georgie fit une déclaration pour le moins inquiétante. Lors d'un match de baseball, l'enfant de sept ans avait lancé devant plusieurs convives: «*I wish that I was Robin* (le nom que la famille donnait à Pauline)⁹⁸». De plus, nous pouvons voir dans ce stigmatisme psychologique survenu en bas âge (les années les plus marquantes selon une analyse psychanalytique), l'éveil d'un sentiment d'insécurité qui implanta chez l'enfant une obsession liée à sa protection et à celle de ses proches⁹⁹.

Un autre événement tragique a profondément marqué G. W. Bush. S'il n'en est pas fait mention dans la littérature portant sur ce président, c'est que celui-ci n'en avait jamais touché mot à quiconque avant la rédaction de ses mémoires. Ainsi, dans *Instants Décisifs*, publié en 2011, G. W. Bush aborde un moment difficile de son enfance. À 14 ans (l'âge légal au Texas à l'époque pour détenir un permis de conduire), le jeune homme dut conduire sa mère à l'hôpital alors qu'elle venait de faire une fausse couche. Une journée après l'obtention de son permis de conduire et en l'absence de son père, l'aîné de la famille devint subitement «*the man of the house*», comme il le relate ici :

« Mère m'a appelé dans sa chambre. Il y avait de l'inquiétude dans sa voix. Elle m'a dit de l'emmener immédiatement à l'hôpital. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle a répondu qu'elle m'expliquerait dans la voiture. Alors que je manœuvrais dans l'allée, elle m'a dit de conduire calmement et d'éviter les chocs. Puis elle a ajouté qu'elle venait de faire une fausse-couche. Ce qui m'a déconcerté. Jamais je n'aurais cru aborder ce sujet avec Mère. Pas plus que je ne me serais attendu à voir les restes du fœtus, qu'elle avait conservé dans un bocal pour l'emporter à l'hôpital. Je me souviens d'avoir pensé : C'était une vie humaine, un petit frère ou une petite sœur.¹⁰⁰ ».

Ce triste événement – dévoilé en primeur dans le testament politique du 43^e président – représente un autre grand traumatisme pour l'adolescent. Car, pour la seconde fois en moins de 10 ans, G. W. Bush était confronté au départ précipité – prénatal cette fois-ci – de son frère ou de sa sœur, qui, normalement, serait né(e) quelques semaines ou quelques mois plus tard. Bien que G. W. Bush ne fait qu'effleurer la douleur de cette autre tragédie, ce n'est pas

⁹⁸ Voir à ce sujet Elizabeth Mitchell, *op. cit.*, p. 36. et Bill Minutaglio, *op. cit.*, p. 45.

⁹⁹ Justin A. Frank mentionne à ce sujet: «*He is a man desperate for protection*», *op. cit.*, p. 63.

¹⁰⁰ George W. Bush, *op. cit.*, p. 20.

sans heurts affectifs qu'il écrit : « Ce que j'ai fait pour elle [sa mère] ce jour-là était modeste, mais pour moi, cela a représenté beaucoup.¹⁰¹ ». À la lumière de ce nouveau témoignage, il semble encore plus pertinent de mentionner qu'avant même d'atteindre l'âge adulte, G. W. Bush a été confronté à deux pertes funestes qui l'ont profondément marqué et qui ont fait de lui un être pour qui la protection des siens est fondamentale. Une fois devenu adulte et président – particulièrement à la suite des événements du 11 septembre 2001 – cette quête de protection que G. W. Bush aura poursuivie toute sa vie s'étendra à tous ses *fellow citizens*¹⁰².

2.3 La jeunesse du futur président : pas facile d'être un enfant normal lorsqu'on est le fils de Superman

La perfection des uns trace toujours un sillon difficile à emprunter pour ceux qui leur succèdent. Parfois, le poids du passé semble sonner le glas du futur... En ce sens, l'ombre des succès paternels était pour le moins pesante dans la construction psycho-identitaire de G. W. Bush. Ce n'était pas tant que G. W. Bush ne faisait pas bonne figure à l'école ou dans les sports, mais il ne se démarquait pas. Il semblait être confiné, – malgré ses origines illustres – à un destin mièvre.

Dans sa jeunesse, outre ses origines prestigieuses, G. W. Bush ressemblait à tous les Texans de son âge. Il participait au service de son église presbytérienne¹⁰³, un étudiant populaire¹⁰⁴ à son école et un joueur apprécié dans son équipe de baseball. Lorsque G. W. Bush alla étudier à Andover, comme son père et son grand-père l'avaient fait à leur époque respective, deux comportements s'ancrèrent profondément dans la psyché de l'adolescent.

¹⁰¹ George W. Bush, *op. cit.*, p. 21.

¹⁰² Le même auteur ajoute d'ailleurs à ce propos : «*George W. Bush has likely been protecting himself from what he fears, and relying on his simplistic inner world, for his entire life. Certainly, he has been searching for ways to hide from to anguish since his sister's death*», In *op. cit.*, p.68.

¹⁰³ Stephen Mansfield, *The Faith of George W. Bush*, Tarcher/Penguin, New York, 2003, p. 38.

¹⁰⁴ Bill Minutaglio fait remarquer à ce titre : «*First of all, he was an attractive guy, very handsome, he had a presence to him, he had a cool look. He had a way about him, and he fit easily in. You know the cool guy*», In *op. cit.*, p. 62.

D'une part, il comprit que s'il ne brillait pas par ses aptitudes intellectuelles, il devait marquer les esprits par son humour et sa franche camaraderie. Même si G. W. Bush ne se distinguait pas du lot par ses performances académiques ou sportives, c'est néanmoins durant cette époque qu'il développa son affabilité et les attributs de sa personnalité de bête politique qu'il est ensuite devenu. Quitte à devenir le boute-en-train du campus, G. W. Bush enrobait ses failles d'un charisme humoristique pour se faire accepter des différentes cliques estudiantines¹⁰⁵. Le psychiatre Justin A. Frank faisait remarquer à juste titre: «*As an intelligent person whose access to his intelligence was hampered by disabilities, Bush compensated for his flaws by developing other talents, such as his sense of humor and his uncanny ability to memorize names and faces.*»¹⁰⁶. D'autre part, comme George W. Bush l'a mentionné à plusieurs reprises pour décrire le clivage psychologique entre lui et son père : «*The biggest difference between me and my father, is that he went to Greenwich Country Day and I went to San Jacinto Junior High*¹⁰⁷». Par la suite, lorsque G. W. Bush alla suivre les pas de son père et de son grand-père¹⁰⁸, le fait d'être éloigné de son Texas natal pour aller étudier au Massachusetts renforça l'ascendant de sa «texanité» dans l'identité de l'adolescent. Contrairement à son père ou à son jeune frère Jeb, qui ont également vécu ou grandi au Texas, l'empreinte texane fut plus prégnante pour George W. À ce titre, le spécialiste Stephen Mansfield rapporte les dires de G. W. Bush à propos de son attachement identitaire: «*I don't know what percentage of me is Midland, but I would say people - if they want to understand me - need to understand Midland and the attitude of Midland*¹⁰⁹». Ces propos signifient que – contrairement à son grand-père Prescott, à son père George senior et même à son plus jeune frère Jeb – le jeune G. W. Bush s'identifie davantage à la culture texane plutôt qu'à celle «plus cossue» de la Nouvelle-Angleterre¹¹⁰. Même lorsqu'il poursuivit ses études à

¹⁰⁵ Alexander Moens soutient que durant ses années d'études à Andover : «*Bush became cheerleader and chief prankster at Andover "lifting the spirits of his school"*», In *op. cit.*, p. 8.

¹⁰⁶ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 33.

¹⁰⁷ Elizabeth Mitchell, *op. cit.*, p. 18.

¹⁰⁸ À ce titre, Bill Minutaglio est catégorique : «*Of course, going to Andover meant going to Yale, as most people in the Bush family did. It meant following the exact path of his father, his grandfather, his uncles, Neil Mallon, and dozens of the closest members of the extended Bush-Walker clan*», In *op. cit.*, p. 52.

¹⁰⁹ Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. 29.

¹¹⁰ George W. Bush disait à propos de l'attitude plus hautaine de Yale : «*What angered me was the way such people at Yale felt so intellectually superior and so righteous. They thought they had all the answers. They thought they could create a government that could solve all our problems for*

Harvard son habitus texan fut encore une fois réaffirmé, comme Alexander Moens l'indique : «*His Harvard years again reinforced his identity as a Texan, both culturally and politically: he wore his bomber jacket and cowboy boots and spit tobacco into a Styroform cup.*¹¹¹». Sans pour autant faire l'analyse des *fashion statements* de G. W. Bush à l'université, nous sommes néanmoins en mesure d'affirmer que le lieu géographique (le milieu) où il passa ses 20 premières années aura profondément marqué sa personnalité¹¹² dans la mesure où il a bâti celle-ci en rupture avec la tradition familiale. Le spécialiste Bill Minutaglio souligne d'ailleurs: «*As Bush was launching his Harvard career, he and several Bush-Walker family members had already talked about the way both the school and lifelong Republican families were sometimes viewed on campus; he was back in what was, for him, an increasingly unpleasant part of the Northeast*¹¹³».

En somme, une mise en abîme¹¹⁴ du portrait du jeune G. W. Bush par rapport à ceux de ces aïeux s'avérerait une entreprise pour le moins ardue, surtout lorsque l'on connaît la stature de son arrière-grand-père, de son grand-père et de son père. À cela s'ajoutent ses origines texanes qui le marginalisaient par rapport au clan familial, sans oublier l'ombre paternelle quasi omniprésente qui contribuait à faire de G. W. Bush un adolescent médian, sans plus. Malheureusement ou heureusement pour G. W. Bush¹¹⁵ – comme nous le constaterons dans les pages qui suivent – plusieurs détours et écueils existentiels lui permettront de trouver un sens à sa vie.

us.» ... *He was repulsed. He wanted to get away – «away from snobs».*», In Bill Minutaglio, *op. cit.*, p. 85.

¹¹¹ Alexander Moens, *op. cit.*, p. 7.

¹¹² G. W. Bush disait lui-même à cet égard : «*West Texas was in my blood*», In Paul Kengor, *op. cit.*, p. 17.

¹¹³ Bill Minutaglio, *op. cit.*, p. 154.

¹¹⁴ Stephen Mansfield abonde en ce sens lorsqu'il mentionne : «*He was not the student his father was, and no one would have thought he would grow up to be president*», In *op. cit.*, p. 48.

¹¹⁵ Il serait difficile d'évaluer si W. Bush aurait pu se rendre aussi loin dans sa carrière politique, s'il n'avait pas descendu aussi bas lors des années troubles de sa vie adulte. Car, sans ses deux décennies d'errance, il ne serait probablement pas devenu le *born-again* qu'il est et donc, n'aurait pas été le même homme en qui le peuple américain avait eu confiance en le portant au pouvoir.

2.4 Les années troubles : les 36 métiers, 36 misères des quatre cents coups...

Nous sommes en mesure de dire sans nous tromper que la période des *nomadic years*¹¹⁶ de G. W. Bush s'échelonna à partir de l'année de son adhésion à la coterie de 1968 du clan des *Skull and Bones* jusqu'à sa surprenante et ô combien importante reconversion chrétienne en 1986. C'est dire que durant presque vingt ans, l'existence de ce futur président fut menée en dilettante dans la mesure où son alcoolisme étouffait ses chances de succès. Car, ici le paradoxe rejoint la logique puisque sa consommation abusive d'alcool – qui pour lui représentait une béquille psychologique – l'handicapa jusqu'au tournant de la quarantaine¹¹⁷. Pourtant, comment expliquer alors qu'un être aussi privilégié que G. W. Bush ait passé du rôle de dauphin de la dynastie à celui de mouton noir?

Ce serait un euphémisme de dire que G. W. Bush était un bon vivant lors de ses années universitaires. Durant sa vingtaine, G. W. Bush était résolument ce que nous pouvons décrire comme un fêtard invétéré de son campus universitaire. Aikman, un journaliste du *Time Magazine*, dit à propos de l'alcoolisme de Bush : «*After all, though he's had one run-in with the law over drunk driving, he had not yet concluded that his entire life in various ways was influenced by the continuing evening rounds of alcoholic conviviality*¹¹⁸». Lorsque G. W. Bush aborda – bien des années plus tard lors de ses campagnes électorales – cette période passablement nébuleuse de sa vie, il mentionna fréquemment la boutade tautologique : «*When I was young and irresponsible, I was young and irresponsible*¹¹⁹». De plus, son plaidoyer pour le moins amphigourique quant à sa possible utilisation de drogues durant ses années de galère consistait à dire : «*You know, the truth is I honestly don't remember whether I tried it or not. We had some pretty wild parties back in the days, and I just don't remember*¹²⁰». En d'autres mots, durant les années «folles» de G. W. Bush, l'existence de ce dernier s'étiolait entre les fêtes bien arrosées du *Delta Kappa Epsilon* ou du *Skull and Bones*

¹¹⁶ En référence au titre du troisième chapitre du livre de Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. 41-56.

¹¹⁷ Le psychiatre Justin A. Frank abonde dans ce sens : «*From his days at prep school (where he was under the legal age) through his fortieth birthday, Bush regularly used and abused alcohol to soothe his anxious soul*». In *op. cit.*, p. 38.

¹¹⁸ David Aikman, *op. cit.*, 78.

¹¹⁹ Scott McClellan, *op. cit.*, p. 47.

¹²⁰ *Idem.*, p. 48.

et les multiples boulots que lui dénichait son père. D'ailleurs, au niveau professionnel, G. W. Bush ne se plaisait guère sur les puits de pétrole et dans le travail de bureau, un peu comme si le fait de commencer au bas de l'échelle lui répugnait. Lorsqu'il travailla pour un des anciens collègues de son père à Stratford, il résuma laconiquement son «entrain» : «*A stupid coat-and-tie job*¹²¹». De son côté, George H. W. Bush, qui flirtait déjà avec la politique, était pour le moins embarrassé que sa progéniture n'ait pas de métier, ni même d'ambitions pour une carrière libérale sérieuse. Or, justement comme l'avons déjà mentionné, si le nom de famille de George W. Bush lui ouvrait beaucoup de portes, il lui imposait incidemment une pression immense. En relatant les trois reprises où il s'est fait arrêter, le spécialiste Minutaglio soutenait que «l'adolescence» persistante du futur président découlait directement du fardeau patrimonial placé en lui¹²². De sorte que, s'il avait compris qu'il serait pratiquement impossible de surpasser son père, G. W. Bush jetait la serviette et «arrosait sa chute» vers la médiocrité. Jacob Weisberg écrit quant à lui : «*Unlike his father, who at his same age was already worth a million on paper, with a home, a booming business, and growing family, George W. at thirty was living over a garage surrounded by dirty clothes, out drinking most nights, and getting nowhere in business*¹²³».

Au début de la trentaine, G. W. Bush exaspérait profondément son père qui recevait des nouvelles inquiétantes de son fils, puisqu'en adoptant un style de vie décousu et fêtard, il voulait ainsi se distancer du modèle familial¹²⁴. D'après une dynamique que nous pouvons qualifier de cercle vicieux, le futur président, en rejetant ses référents identitaires, devenait de plus en plus alcoolique et ne présentait plus qu'une caricature du personnage qu'il voulait exposer¹²⁵. En ce sens, quand il était ivre, il était fort en bouche, prompt à répondre et souvent

¹²¹ Bill Minutaglio, *op. cit.*, p. 139.

¹²² *Idem*, p. 171.

¹²³ Jacob Weisberg, *op. cit.*, p. 49.

¹²⁴ Lou et Carl M. Cannon, *Reagan's Disciple: George W. Bush Troubled Quest for a Presidential Legacy*, Public Affairs, New York, 2008, p. 9.

¹²⁵ Justin A. Frank note au sujet de l'alcoolisme de G. W. Bush : «*Bush's drinking history compels us to consider the prospect that his thinking, behavior, and relationships with his family and the world may be deeply influenced by an alcoholic personality, one that is continually trying – allegedly successfully, though possibly with reduced capacities – to keep the compulsion to drink under control*», In *op. cit.*, p. 42.

confus, quoique très jovial. Bref, il était devenu alcoolique parce qu'il ne pensait pas être à la hauteur des attentes élevées que son père avait de lui. Chose certaine, George H. W. Bush désapprouvait les frasques nocturnes de son fils et ce dernier avait honte de ses excès éthyliques. C'est ainsi qu'à cette époque une dynamique pernicieuse s'installa entre les deux hommes comme nous le verrons au troisième chapitre.

Parallèlement à sa consommation abusive de Jack Daniel's, G. W. Bush arrivait néanmoins à sauver les apparences. Si les frasques de son fils aîné n'échappaient pas à la vigilance de George H. W. Bush – le directeur de la CIA de 1975-1976 – au niveau social, il conservait une image acceptable ou du moins, ce n'était pas faute d'essayer. En 1977, il rencontre une bibliothécaire du nom de Laura Welch et le couple aura des jumelles deux ans plus tard. Un an après, G. W. Bush prend son entourage par surprise lorsqu'à 32 ans, il décide d'entrer en politique. Nous pouvons voir deux motifs psychologiques dans cette initiative de G. W. Bush. D'une part, cette nouvelle carrière, qui succédait à plusieurs autres moins fructueuses, lui permettait de tenter de revenir dans le moule familial en adjoignant deux concepts qui autrefois lui semblait opposés : la mentalité liée à tradition politique des Bush de la Nouvelle-Angleterre et son profond enracinement texan. D'autre part, vouloir briguer le titre de représentant du Texas, n'était-ce pas pour G. W. Bush, la meilleure manière de pouvoir regagner le respect de son père? Malheureusement pour lui et ses plans, G. W. Bush perdit son élection face au démocrate Kent Hance. Ce dernier avait attaqué l'authenticité texane et la qualité chrétienne du candidat républicain qui, après tout, était le jeune premier du clan Bush. Or, comme on dit dans la langue de Shakespeare «*Practice makes perfect*». Ainsi, pour Bush, ce n'était que partie remise pour que la religion devienne l'apanage de sa personnalité et la source de ses succès politiques.

2.5 George W. Bush, le Born-again : l'éveil d'un titan

«*Bush's personal journey of faith is a winding road, not unusual in an age of baby-boomer spirituality. Then came business failures, seasons of excessive drinking, and a marriage that began showing signs of strain*¹²⁶».

-Stephen Mansfield

Récapitulons. En 1985, G. W. Bush a 39 ans, il est père de deux fillettes, il siège au conseil de direction d'une société de production cinématographique, il boit beaucoup et rien ne le destine vers le bureau ovale¹²⁷. Or, si les voix du Seigneur sont impénétrables, le destin atone du jeune loup «endormi» allait prendre un virage aussi inopiné que bénéfique pour sa postérité future. Paul Kengor mentionne à cet effet : «*For many men, the forties are a time of doubt and midlife crisis. For Bush, they were the start of an upsurge, of personal rebuilding, of improvement.*¹²⁸». La reconversion de G. W. Bush fut marquante chez lui puisqu'elle seule lui aura fait oublier l'alcool, qui, selon ses propres dires, était devenu plus qu'une simple béquille psychologique¹²⁹.

Avant qu'il n'atteigne la quarantaine, ni la honte paternelle à son égard, ni sa paternité, ni même les vicissitudes de son parcours professionnel n'étaient arrivées à endiguer sa consommation d'alcool, seul la foi y sera parvenue¹³⁰. Métaphoriquement parlant, si la vie de G. W. Bush était une pièce de théâtre et que son idiosyncrasie était représentée par des personnages, il y aurait fort à parier que la religion y tiendrait le rôle principal. Pour lui, c'est le Christ qui lui a donné la force qu'il n'avait pas pu trouver jusque là pour se sortir de son alcoolisme qui le rongait depuis une quinzaine d'années. D'après la doctrine chrétienne du *Born-again*, un être peut renaître en acceptant la grâce divine du dieu miséricordieux qui aime tous ses fils également, peu importe leurs failles ou leurs fautes. Tout ce branle-bas de

¹²⁶ Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. xv.

¹²⁷ Justin A. Frank relate : «*The presidency of the United States would seem to be an odd career choice for someone so threatened by ambiguity and complexity*», In *op. cit.*, p. 71.

¹²⁸ Paul Kengor, *op. cit.*, p. 26.

¹²⁹ Elizabeth Mitchell mentionne à ce titre : «*His personality would climb the Richter scale. 'I would go from a three to a ten,' George W. said about the uptick in his volubility when he drank. 'And my wife told me, 'You're just a three.'*», In *op. cit.*, p. 205.

¹³⁰ Charles-Philippe David souligne ce fait : «*Alcoolique repent, G.W. Bush trouve la foi, [...] et devient un Born-Again Christian, un croyant re-converti. Sa foi est telle qu'à la question de savoir quel est le philosophe qui a le plus influencé sa vie, il répondra avec conviction : «Jésus Christ».*», In *op. cit.*, p. 593.

combat existentiel fut instigué lors d'une promenade en 1985 avec le célèbre télé-évangéliste Billy Graham. Ce jour-là, G. W. Bush – un croyant désorienté par l'alcoolisme – fut irréversiblement transformé par la foi chrétienne : il se sentait enfin épaulé pour la première fois depuis des lustres. G. W. Bush se sentit transformé par l'amour du Christ qui était mort sur la croix pour absoudre les fautes d'un humble pécheur comme lui. Selon G. W. Bush, la foi et le Christ ont été pour lui un bouclier providentiel¹³¹ qui l'a protégé dans l'*aventure épique* qu'est sa vie. L'auteur Paul Kengor soutient ce point de vue :

«In his life and presidency, Bush has endured many such toils and snare - from Robin and the bottle to Osama and Saddam. Some carried embarrassment, some the most bitter of criticism; one simply brought pain. George W. Bush is certain that he has overcome these adversities with God's help. He is confident that God's grace will continue to carry him - eventually all the way home¹³²».

Bien qu'elle s'incarna tardivement dans sa vie, la foi de G. W. Bush n'est pas survenue spontanément lors de sa reconversion chrétienne. En effet, selon les spécialistes Aikman¹³³ et Mansfield¹³⁴, les croyances religieuses de G. W. Bush résultent de la transmission des traditions familiales et de divers moments charnières de son épopée spirituelle. L'origine de sa foi indéfectible remonte donc au contexte familial et géographique dans lequel il baigna. En d'autres termes, le Texas et la piété des Bush ont contribué à l'affection qu'entretient G. W. Bush envers ses croyances chrétiennes. De plus, *le chemin de croix* spirituel qui mena à la reconversion chrétienne de G. W. Bush fut parsemée d'haltes et de rencontres dans lesquelles sa vocation religieuse se ressourça. À cet égard, nous sommes en mesure d'identifier quatre événements fondateurs dans l'aboutissement de sa foi après 1980 : sa rencontre avec Doug Wead (un motivateur ordonné ministre de l'*Assemblies of God Church*), la bénédiction d'Arthur Blessitt (un prêcheur évangéliste pour le moins coloré), la discussion révélatrice avec Billy Graham (un téléévangéliste très populaire) et l'écoute du sermon prononcé par le pasteur

¹³¹ Paul Kengor écrit à ce titre : *«His faith shields him. To Bush, God is that shield spoken of in «Amazing Grace»: «He will shield and portion be, as long as life endures»*, In *op. cit.*, p. 75.

¹³² *Idem.*, p. 326.

¹³³ David Aikman ajoute : *«Bush's faith journey was a long one, with many important landmarks. But the primary source was very simple: his own family»*, In *op. cit.*, p. 15.

¹³⁴ Stephen Mansfield soutient quant à la foi de W. Bush : *«[...] through a process of years-layer upon layer, as though a temple of the heart is being readied for a destined moment»*, In *op. cit.*, p. 59.

Mark Craig (le révérend de la *Highland Park United Methodist Church*). Si les deux premiers événements ont contribué à remettre G. W. Bush sur les rails de la religion chrétienne, les deux autres ont profondément remanié les priorités existentielles du quadragénaire¹³⁵ qu'il était devenu. G. W. Bush parle de ces grands moments en ces termes : «*Most lives have defining moments. Moments that forever change you. Moments that set you on a different course. Moments of recognition so vivid and so clear that everything later seems different*¹³⁶». Il est donc important de revenir sur l'impact spirituel de Graham sur G. W. Bush par rapport à sa sobriété après 1985 et de celui de Craig sur son messianisme présidentiel après 1995.

Selon la doctrine chrétienne du *Born-again*, G. W. Bush dut renaître à travers une conversion individuelle, laquelle passe par l'acceptation de Jésus comme sauveur du genre humain. Tout «re-commença» pour G. W. Bush en 1985 par une simple promenade, désormais célèbre, sur les rives du Maine, où il était en compagnie d'un invité de son père, Billy Graham. Ce dernier demanda à G. W. Bush s'il était : «*right with God*¹³⁷» et ce dernier n'osa pas répondre. En sachant que son style de vie détonnait quant aux préceptes bibliques, il ne voulut pas mentir. G. W. Bush relata cette expérience en ces termes : «*But that weekend my faith took on new meaning. It was the beginning of a new walk where I would recommit my heart to Jesus Christ. I was humbled to learn that God sent His Son to die for a sinner like me*¹³⁸». À la suite de sa reconversion, Bush parla en ces termes de Graham et de l'influence positive que ce dernier eut sur lui : «*He led me to the path, and I began walking*¹³⁹». Après ce jour, George W. Bush toucha finalement au succès qui autrefois lui glissait entre les doigts. Ragailardi par sa nouvelle droiture religieuse, il regagna la fierté de son père en participant à la course électorale de ce dernier et sous la stupéfaction générale de sa famille, il fut élu gouverneur de l'État qui l'avait vu naître. Au fil des succès qui chevauchèrent la phase que nous pouvons qualifier de «post-reconversion» chrétienne, G. W. Bush n'était pas devenu un nouvel homme certes, mais

¹³⁵ Paul Kengor soutient à ce titre : «*I would not be president today if I hadn't stopped drinking seventeen years ago. And I could only do that with the grace of God*», In *op. cit.*, p. 25.

¹³⁶ Paul Kengor, *op. cit.*, p. 60.

¹³⁷ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 55.

¹³⁸ Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. 69.

¹³⁹ Bill Sammon, *The Evangelical President: George Bush's Struggle to Spread a Moral Democracy Throughout the World*, Regnery Publishing, Washington, 2007, p. 17.

il en était devenu un différent. Ainsi, lorsque nous observons la psychologie liée à l'existence de G. W. Bush, les succès politiques tardifs témoignent du fait que les doctrines évangélistes représentent l'ingrédient qui avait longtemps manqué à la recette de son succès.

Ce fut souvent le cas dans l'histoire, les plus grandes entreprises humaines furent amorcées par un simple discours. Or, lorsque les dires sont en symbiose avec les croyances de celui qui est le récepteur du message, quelques phrases peuvent se transformer en commandement divin. En ce sens, nous ne serions pas en train d'analyser la décision la plus marquante de sa présidence, si G. W. Bush n'avait pas entendu le sermon ô combien significatif de l'officiant Mark Craig. Cet événement – instigateur d'une forme de messianisme chez G. W. Bush – marqua profondément ses constructions psychologiques qui conditionnèrent par la suite sa prise de décision pour le cas de l'Irak. Le 19 janvier 1999, il assistait à une messe dominicale à la *First United Methodist Church* d'Austin, où il fut marqué par les mots de Mark Craig. Ce dernier prononça un sermon qui exposait les similitudes entre l'avènement de l'an 2000 et l'époque où Moïse avait sauvé son peuple et qui mettait l'accent sur la soif de *leadership* du peuple américain¹⁴⁰. Le spécialiste Jacob Weisberg note par rapport à cet événement : «*Bush described the Reverend Craig's sermon as another "defining moment" in the Christian narrative of his life. It was only a few months after the sermon that Bush wrote in A Charge to Keep*», le livre où il annonçait son désir d'être le prochain président.¹⁴¹ Après l'écoute de ce fameux sermon, il est devenu clair dans l'esprit de G. W. Bush que Dieu avait placé en lui la mission de devenir le 43^e président et d'ainsi être le serviteur actif de la Destinée manifeste des États-Unis¹⁴². Cette dernière servait donc de cadre à l'apparition de la croyance messianique de G. W. Bush et en ce sens, l'individu devait donc transcender le mythe en l'incarnant de façon individuelle. Ce sentiment prit tout son sens à la suite des attentats du 11 septembre 2001, ce qui, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, représentait la

¹⁴⁰ Le révérend mentionna plus tard que ce sermon fut le meilleur qu'il ait prononcé dans toutes ses années de prédication. De plus, il rajouta que : «*I think he was at a pivotal time in his life, where he was looking for direction. I would call it a magical moment [...]. I mean, there was a sense among everyone there that something had happened*». Cité par Paul Kengor, *op. cit.*, p. 110.

¹⁴¹ Jacob Weisberg, *op. cit.*, p. 37.

¹⁴² Même l'opposant à la candidature présidentielle de 2004 Ralph Nader avait remarqué cet aspect chez W. Bush : «*We are dealing with a messianic militarist.*». In Paul Kengor, *op. cit.*, p. 291.

conjoncture idéale pour que G. W. Bush mélange la vision manichéenne de la religion chrétienne avec la *realpolitik* contemporaine.

Gustave Le Bon peut encore éclairer notre lanterne dans la différenciation théorique qu'il établissait entre la croyance et la connaissance : « Tout ce qui est accepté par un simple acte de foi doit être qualifié de croyance. Si l'exactitude de la croyance est vérifiée plus tard par l'observation et l'expérience, elle cesse d'être une croyance et devient une connaissance¹⁴³ ». En ce sens, si G. W. Bush avait une croyance messianique lors de sa première campagne présidentielle, cette dernière fut confirmée par la suite des événements. Ses convictions religieuses nourrissaient en lui une vision pour le moins alarmiste du futur, en lien avec la doctrine chrétienne millénariste. L'ethnologue français Jean Servier définissait cette dernière comme étant : « Une tempête qui [à l'arrivée du nouveau millénaire] doit laver l'humanité de ses péchés de par la volonté de Dieu et donner aux frères conjurés l'héritage des biens de la terre¹⁴⁴ ». En regard de cette observation, nous pouvons postuler que le messianisme «initiatique» de G. W. Bush s'est vu confirmé par son élection, dans la mesure où Dieu n'avait pas menti. Paul Kengor souscrit à ce point de vue : «*Despite the Florida controversy, George W. Bush believed he was now on the job for a reason*¹⁴⁵ ». De plus, si nous exploitons ce filon, nous constaterons également que le 11 septembre 2001 apporta «l'expérience de la vérification» décrite par Gustave Le Bon, ce qui transforma donc «la croyance» à un niveau supérieur, celui de la connaissance, voire de la certitude. Et à partir de ce moment, G. W. Bush «savait» pourquoi il avait été élu.

2.6 Conclusion du chapitre II : Trois étapes, trois G. W. Bush, un seul et même destin

En conclusion, le survol du destin du G. W. Bush nous permet d'affirmer qu'il y a eu trois phases existentielles, lesquelles, chacune à leur façon ont profondément marqué

¹⁴³ Gustave Le Bon, *Les opinions et les croyances. Genèse, évolution*, Ernest Flammarion, 1911, p. 16.

¹⁴⁴ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Gallimard, Paris, 1967, p. 357.

¹⁴⁵ Paul Kengor, *op. cit.*, p. 88.

l'homme et le président qu'il allait devenir. À la lumière du recoupement que nous venons d'effectuer sur la vie du 43^e président, nous pouvons distinguer *trois* G. W. Bush différents : le jeune, l'adolescent et l'adulte.

Le *premier* George W. Bush est celui que l'on peut retracer de sa naissance jusqu'à l'obtention de son diplôme de la *Phillips Academy* alors qu'il était âgé de 18 ans¹⁴⁶. L'événement le plus marquant de son enfance fut sans contredit le décès de sa sœur cadette Robin. Aujourd'hui, à la lecture de ses mémoires, nous apprenons également que huit ans après la mort de Robin, G. W. Bush fut confronté à la fausse-couche de sa mère. Véritables secousses émotives pour l'aîné de la famille, ces *départs* prématurés vinrent assombrir le ciel immaculé de l'enfance de G. W. Bush. À cet égard, voici ce qu'il dit au sujet de la perte de sa jeune sœur : « *[The] starkest memory of my childhood, a sharp pain in the midst of an otherwise happy blur.*¹⁴⁷ ». Outre ces tragédies, le garçonnet demeurait un gamin badin, énergique et sociable. Durant la première phase de son existence, la construction identitaire du dauphin du clan Bush s'enracina dans deux terreaux identitaires. Dès son jeune âge, l'existence du garçon se partageait entre la normalité de sa famille nucléaire à Midland et la mondanité de sa famille élargie à New Haven, sur la côte Est. Au sud, il y avait le quotidien empreint de la simplicité de la vie texane, et au nord, les séjours au Connecticut, où le décorum familial austère sous-tendait la pérennité de la dynastie familiale. À l'adolescence, George W. Bush fut envoyé à Andover pour suivre les traces de la lignée paternelle. Au sein de cette institution, le jouvenceau ne s'illustra dans aucun pan de la vie étudiante. Il était un étudiant moyen et un sportif ordinaire qui n'avait rien à voir avec son père, sauf le nom. Sans renier ni exalter ses origines, le pubère G. W. Bush avançait dans la vie sans trop savoir ce qu'il ferait de la sienne.

Le *deuxième* G. W. Bush est celui que l'on retrouve de l'université jusqu'à sa reconversion chrétienne, soit de 18 à 39 ans. Cette période est, entre autres, marquée par la débauche éthylique et les multiples tentatives professionnelles infructueuses. Nonobstant l'obtention d'un diplôme de bachelier de Yale et d'un MBA d'Harvard, et, même si George

¹⁴⁶ Elizabeth Mitchell, *op. cit.*, p. 74.

¹⁴⁷ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 60.

W. Bush semblait posséder toutes les cartes pour prétendre à un brillant avenir, la motivation et la quête du succès ne semblaient pas être au rendez-vous, ce qui représentait en quelque sorte une forme de rébellion face à l'impeccable pedigree familial. À travers les frasques de cette période de sa vie, force nous est de constater que même si George W. Bush avait atteint la majorité, il était à des lieux de la maturité. Tout n'était pas négatif pour autant. Son mariage heureux avec Laura Welch et la naissance de ses filles jumelles furent des événements qui le comblèrent, sans toutefois l'assagirent, comme s'il se cherchait sans se trouver. Comme l'indique Dan P. McAdams : «*Throughout his 20s and 30s, George W. Bush struggle to find a story for his life.*¹⁴⁸». Ainsi, l'alcool, les emplois sans lendemain et les pénibles lendemains de veille semblaient avoir remplacé l'ambition, qui, jadis l'avait animé pour assurer la passation du flambeau familial. Bref, au seuil de la quarantaine, devenu mari et père, G. W. Bush périlait dans un style de vie bohème. Pourtant, un revirement digne d'un scénario hollywoodien allait mettre un frein au carrousel effréné qu'était devenue la vie de G. W. Bush durant cette période déboussolée.

Le troisième G. W. Bush est celui qui, à 40 ans, a repris sa vie en main en devenant un *Born-again Christian* et bien que l'éveil religieux fut tardif, il n'en fut pas moins fulgurant pour le *nouvel* homme. Comme Friedrich Nietzsche le disait dans *Par-delà le Bien et le Mal*, un homme devient mature lorsqu'il retrouve ou applique, dans sa vie adulte, le sérieux qu'il mettait au jeu lorsqu'il était enfant. Les années qui succédèrent à ce *chemin de Damas* – qui, avouons-le, représenta le sésame de la gloire – permirent à George W. Bush de toucher finalement au succès. D'une part, il aida son père dans la course à l'investiture républicaine de 1988 et d'autre part, G. W. Bush fut élu gouverneur du Texas de 1994 à 2000, année où il décida de briguer la présidence avec succès. À la lumière de ces accomplissements, il semble que la religion ait été garante de la félicité de sa troisième phase existentielle. En effet, pour la première fois depuis des années, G. W. Bush partageait à son tour le même sentiment – mêlé d'optimisme et d'ambition – qui avait animé ses ancêtres et en ce sens, il n'était plus en rupture avec ses origines. Un autre événement charnière, d'ordre religieux encore, joua un rôle déterminant dans la psychologie de G. W. Bush. Ainsi, en 1999, alors qu'il assistait à

¹⁴⁸ Dan P. McAdams, *George W. Bush and the Redemptive Dream*, Oxford University Press, New York, p. 156.

une messe dominicale en compagnie de sa mère, sa femme et ses filles, G. W. Bush entendit un discours du révérend Mark Craig. Ce prêche allait changer sa vie et semer en lui la graine de l'ambition présidentielle. Se sentant interpellé par la Providence, George W. fut projeté dans une entreprise qui le dépassait lui-même et qui, par extension, allait changer la face de la realpolitik du monde. Ce sermon toucha deux cordes très sensibles de G. W. Bush : celle de la religion et celle de la politique. Nous reviendrons plus en détail dans la troisième section de notre recherche sur l'incidence psychologique du sermon de Craig dans la psychologie et la cognition de G. W. Bush. Par contre, nous pouvons néanmoins dire qu'en regard de son parcours existentiel, l'audition de cette homélie l'a poussé dès lors à vouloir devenir président. Selon une forme de messianisme politique, il devint clair dans son esprit qu'il était investi d'une mission providentielle qui lui conférait le rôle de protecteur du peuple américain à l'aube du troisième millénaire.

CHAPITRE III

DESCRIPTION DES VARIABLES PSYCHOLOGIQUES DE G. W. BUSH DANS L'OPÉRATIONNALISATION DU MODÈLE HUDSONIEN POUR EXPLIQUER LA DÉCISION D'INTERVENIR EN IRAK

Les différentes *montagnes russes* existentielles qui firent passer G. W. Bush du fond du baril au bureau ovale constituèrent des éléments psychologiques qui, comme nous le verrons, furent des moteurs déterminants dans sa décision d'intervenir en Irak. Pour faire suite à notre historiographie du destin de G. W. Bush, nous sommes en mesure de désigner les éléments idiosyncratiques (les valeurs, les stigmates mémoriels, les croyances, la cognition perceptuelle et les traits de personnalité) en utilisant les variables du modèle hudsonien. De plus, pour être fidèle à ce cadre théorique, après la description exhaustive des caractéristiques psychologiques, nous aborderons l'environnement contextuel – pour le moins propice – qui influença sa prise de décision. Ce sont ces phénomènes de cristallisation de la psyché du 43^e président que nous observerons dans ce chapitre.

3.1 Des valeurs imprégnées de la Destinée manifeste : l'écu du peuple élu

Les valeurs d'une personne révèlent ce qui est important à ses yeux. Par conséquent, l'intérêt subjectif d'un individu pour une cause ou un objet découle du complexe normatif imposé par son environnement durant son enfance et sa jeunesse. En fait, l'acquis du système de valeurs découle directement de l'idéal social qui, somme toute, représente le Bien pour

une famille, un groupe, voire un pays. En ce qui a trait au modèle théorique hudsonien, les valeurs constituent le socle idéologique et moral sur lequel la personnalité et la cognition se bâtissent. Donc, en amont, les valeurs héritées de son milieu ont façonné en aval – et façonnent encore d’ailleurs – la psychologie de G. W. Bush et pour ce faire, il nous faut débiter en observant le style national états-unien auquel il a été exposé durant toute sa vie. Plusieurs spécialistes¹⁴⁹ soutiennent qu’un style idiosyncratique oriente la politique étrangère américaine. Ce caractère propre est discernable à travers certains comportements récurrents que l’on retrouve dans l’histoire du pays de l’oncle Sam. C’est donc dire que certaines tendances comportementales qui animaient les premiers pèlerins animèrent tout autant G. W. Bush dans sa vie, dans ses idéaux nationaux, dans sa présidence – et de façon plus marquante, dans sa décision d’intervenir en Irak. Car, comme Dan P. McAdams le fait remarquer : «*Like millions of Americans, George W. Bush followed instructions from the old Puritan playbook in formulating his own life story at midlife.*¹⁵⁰». Ainsi, le style national se compose d’une combinaison de caractéristiques qui modèlent le comportement et la perception d’un État dans la formulation de sa politique étrangère. D’après Louis Balthazar :

« On peut définir le style comme un ensemble de données qui conditionnent les perceptions d’une population et de ses gouvernants et qui influent sur les décisions politiques. Le style s’enracine dans la culture qu’on suppose partagée par la grande majorité des citoyens et transmise par l’école, les médias et autres canaux de communication. Un style national peut évoluer, subir des mutations, mais habituellement de façon plutôt lente. Comme le style est commun à l’ensemble, il transcende les conflits entre les divers groupes ou partis. Enfin, même s’il est utilisé pour exprimer des « rationalisations » ou voiler des intérêts particuliers, il demeure significatif dans la mesure où il renvoie à des valeurs acceptées par l’ensemble de la population.¹⁵¹ »

¹⁴⁹ Tels que Stanley Hoffmann dans *Gulliver empêtré : Essai sur la politique étrangère des États-Unis*, Le Seuil, Paris, 1971, Robert Dalleck dans *The American Style of Foreign Policy : Cultural Politics and Foreign Affairs*, Alfred A. Knopf, New York, 1983 et Louis Balthazar dans son chapitre « Les fondements de la culture politique », In *Le système politique américain* sous la direction de Michel Fortmann et Pierre Martin, Presses l’Université de Montréal, 2008.

¹⁵⁰ Dan P. McAdams, *George W. Bush and the Redemptive Dream*, Oxford University Press, New York, 2011, p. 199.

¹⁵¹ Louis Balthazar, « Les fondements de la culture politique », dans Michel Fortmann et Pierre Martin (dir.), *Le système politique américain*, 4^e édition, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, coll. Paramètres, 2008, p. 24-25.

En tant qu'Américain, G. W. Bush a été exposé au conditionnement du style national, qui, par osmose culturelle, implique la transmission de valeurs communes associées au style national américain. Il y a donc certaines composantes des valeurs acquises par G. W. Bush qui sont les corolaires du concept de la Destinée manifeste.

Dans le cas de G. W. Bush, il semble que ses valeurs cardinales sont en concordance avec l'un des principes du style national américain : celui de la Destinée manifeste¹⁵². Il faut mentionner que G. W. Bush n'est pas différent des siens (le peuple américain) et qu'il est fortement attaché aux valeurs fondatrices qui animaient les premiers pèlerins et plus tard les combattants de l'Indépendance. Toutefois, le concept de Destinée manifeste fut officiellement baptisé dans un article éponyme de 1845 qui était signé par John L. O'Sullivan¹⁵³. Ce dernier soutenait l'émancipation démographique du peuple placé sous la grâce providentielle et investi d'une mission divine par la conquête du Sud et de l'Ouest. Par la suite, la «grandiosité» exprimée par O'Sullivan pour décrire le futur auréolé de sa nation a tissé l'étoffe du peuple états-unien et fait aujourd'hui encore vibrer la fibre nationaliste du rêve américain. À ce titre, observons quelles sont les grandes lignes de ce concept qui fait véritablement office de prophétie auto-annonciatrice dans l'histoire américaine, et par extension, d'une de ses figures de proue nommément, la famille Bush¹⁵⁴. En outre, il n'y a rien de surprenant au fait qu'une dynastie – qui a tant prospéré sous l'égide de la Destinée manifeste – fut emportée par le vortex idéologique que souleva ce grand mythe populaire. Ainsi, G. W. Bush n'échappa pas à l'héritage de ce système de valeurs puisque les siennes s'accordent parfaitement avec les principes défendus ou les tendances exprimées par la Destinée manifeste¹⁵⁵.

¹⁵² Selon Stephen Mansfield : «*And so the lessons were passed from generation to generation. Do the right thing. Strive for excellence. Give something back to the country. Do not shrink your responsibility. Be faithful to the religious sense*». In *op. cit.*, p. 11.

¹⁵³ Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse, *La politique étrangère des États-Unis: Fondements, acteurs, formulation*, Presses de Science Po, Paris, 2003, p. 56.

¹⁵⁴ Alexander Moens abonde : «*Born on July 6, 1946, George Walker Bush is the oldest son of a President and a member of one of America's most famous political families. It is a family that traces its roots to the Pilgrims coming on the Mayflower and who are distantly related to the Queen of Great Britain*». In *op. cit.*, p. 5.

¹⁵⁵ Stephen Mansfield remarque le même parallèle entre les valeurs de W. Bush et le concept de destinée manifeste puisqu'il écrit : «*He [W. Bush] believes also that his country has a divine destiny to fulfill*». In *op. cit.*, p. 105.

Les spécialistes de la politique étrangère américaine Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse, pour qui le concept de Destinée manifeste est une caractéristique centrale du style national américain, définissent celle-ci comme étant : « Un sentiment d'appartenance à un peuple investi d'une mission divine¹⁵⁶ ». Il faut constater que cette vision aura débouché sur certaines tendances américaines quant à la place et au rôle que doivent assumer les États-Unis dans les relations internationales. De plus, certains parallèles sont facilement identifiables entre les tendances historiquement liées à la *Manifest Destiny* et la rhétorique issue des valeurs de G. W. Bush qui servit à légitimer l'invasion en Irak.

Étant convaincu de l'unicité de leur grande aventure chapeauté par le divin, l'identité collective des premiers pèlerins – et de leur descendance – s'est donc construite en se différenciant de l'altérité des autres. Ces derniers étaient au départ, soit trop passéistes (les Européens) ou, trop «sauvages» (les Amérindiens)¹⁵⁷. Car, même si l'universalisme civilisationnel demeure une des voûtes maîtresses de la Destinée manifeste, celui-ci fut toujours nuancé par un fort sentiment d'appartenance. Les Américains devaient donc briller par leur exemple en matière de libertés individuelles et d'autodéterminisme politique, et ce, dans le but d'inspirer d'autres nations à suivre l'exemple du peuple élu. Tel que la chercheuse Yohane Cassaboï fait remarquer : « George W. BUSH [sic] se fait fort de rappeler régulièrement que son pays a une vocation messianique : propager la bonne parole, faire régner la justice, «moraliser» le monde. La notion d'exceptionnalisme cimenter ses interventions¹⁵⁸ ». De cette fierté découle une prétention étatique, que celle-ci soit assumée ou inconsciente, il n'en demeure pas moins qu'une forme d'ethnocentrisme¹⁵⁹ s'est glissée dans les mœurs américaines. *A fortiori*, à trop se dire qu'il possède «LA solution» et qu'il représente «L'exemple à suivre», le peuple américain a adopté une attitude paternaliste face

¹⁵⁶ Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse, *op. cit.*, p. 56.

¹⁵⁷ *Idem.* p. 57-58.

¹⁵⁸ Yohane Cassaboï, « Le discours de la guerre de George W. Bush depuis les attentats du 11 septembre 2001 : une symbiose entre «volonté divine» et «nécessités du temps». ». Mémoire de maîtrise sous la dir. de Lawrence Olivier et Louis Balthazar, Université du Québec à Montréal, 2006, p. 24.

¹⁵⁹ Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse, *op. cit.*, p. 57-58.

aux autres États qui n'ont pas encore «compris» la recette pour arriver à la civilisation idéale. Par rapport à ce paternalisme américain, hérité de la Destinée manifeste, Bob Woodward avait demandé à G. W. Bush si celui-ci saisissait l'arrogance – « dangereusement paternaliste » – que pouvait représenter une intervention américaine unilatérale en Irak. Le président avait rétorqué en ces termes : «*It probably looks paternalistic to some elites, but it certainly is not paternalistic to those we free.*¹⁶⁰». Mansfield relate un discours où G. W. Bush disait lui-même : «*[America] is serving - as I believe God meant to us - as a light to this ever-shrinking world*¹⁶¹». À cela s'ajoutent certaines affirmations du 43^e président qui témoignent d'une vision de supériorité morale et matérielle du peuple américain : «*We are the world's only remaining superpower, and we must use our power in a strong but compassionate way to help keep the peace and encourage the spread of freedom*¹⁶²» et «*My vision of compassionate conservatism also requires America to assert its leadership in the world*¹⁶³». D'ailleurs, avant même d'être en poste à la Maison blanche, dans son livre *A Charge to Keep*, G. W. Bush voulait déjà assumer un rôle de libérateur et de combattant de la tyrannie puisqu'on pouvait y lire : «*We have an individual responsibility to our families and our communities, and a collective responsibility as citizens of the greatest and freest nation in the world. America must not retreat within its borders. Our greatest export is freedom, and we have a moral obligation to champion it throughout the world.*¹⁶⁴». En fait, il est clair que la tendance paternaliste ou ethnocentriste de G. W. Bush a joué un rôle dans son idiosyncrasie lors de sa prise de décision d'intervenir en Irak, et ce, en raison de ses valeurs issues de la Destinée manifeste comme style national.

Un autre aspect de la Destinée manifeste – comme valeur cardinale chez G. W. Bush – peut être identifié dans la rhétorique qui a mené à la seconde invasion américaine de l'Irak. À ce titre, le concept du *Manifest Destiny* a institué une tendance paranoïaque dans le style

¹⁶⁰ Bob Woodward, *Plan of Attack*, Simon & Schuster Paperbacks, New York, 2004, p. 89.

¹⁶¹ Stephen Mansfield, *The Faith of George W. Bush*, Tarcher/Penguin, New York, 2003, p. 105.

¹⁶² Paul Kengor, *op. cit.*, p.105.

¹⁶³ *Idem.*, p.104.

¹⁶⁴ George W. Bush, *A Charge to Keep: My Journey in the White House*, Harper, New York, 2001, p. 240.

national américain¹⁶⁵. Historiquement lié à la conquête de l'Ouest et du Sud, à la montée en puissance des États-Unis durant les deux Guerres mondiales et ensuite, pendant la bipolarité de la Guerre froide, la grandeur de cette nation s'est pratiquement toujours avérée par la désignation d'un ennemi idéologique et donc, politique. L'ennemi, en ces termes, représente une menace qui fait planer un danger omniprésent sur la félicité du peuple américain. Donc, il n'est pas surprenant qu'après le 11 septembre 2001¹⁶⁶, les États-Unis de George W. Bush se soient trouvé un coupable et aient pointé du doigt un «nouvel ennemi» ayant des valeurs antagonistes aux leurs. Sans nécessairement parler du cas de l'Irak, les spécialistes Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse relatent des propos – quant à la paranoïa découlant de la Destinée manifeste – qui sont frappants de ressemblance avec l'attitude et les arguments invoqués par G. W. Bush pour légitimer son action face à Saddam Hussein :

« D'abord, le «paranoïaque» ne pense pas que le conflit absolu, tel qu'il l'entrevoit, est susceptible d'être arbitré par une médiation ou une négociation : on ne négocie pas avec le diable. Pour ceux qui voient les conflits internationaux en ces termes, il n'y a donc pas de place pour la diplomatie, pas de compromis possible entre le bien absolu qu'on défend et le mal absolu auquel on s'oppose. La seule qualité requise dans ce genre de situation, c'est la volonté de combattre jusqu'au bout, jusqu'à l'élimination de l'ennemi. Il n'y a pas de substitut à la victoire totale. L'ennemi est bien identifié comme une sorte de surhomme immoral affublé de tous les défauts : il est dépravé, menteur, tyrannique¹⁶⁷».

En lien avec ces thèses, Mansfield relate le discours de G. W. Bush par rapport à son ennemi irakien : «*Saddam Hussein is an evildoer. He has to go. There must be a new day in the Middle East. Isaac and Ishmael must shake hands in peace*¹⁶⁸». De plus, dans ses mémoires, G. W. Bush dresse un portrait alarmiste du régime irakien – où se constate clairement la tendance paranoïaque associée style national – pour expliquer son choix de s'interposer dans

¹⁶⁵ Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse, *op. cit.*, p. 59.

¹⁶⁶ Paul Kengor relate le discours de W. Bush quelques jours après les attaques du 11 septembre 2001 : «*But our responsibility to history is already clear: To answer these attacks and rid the world of evil. [...] War has been waged against us by stealth and deceit and murder. This Nation is peaceful, but fierce when stirred to anger. This conflict was begun on the timing and terms of others.*», In *op. cit.*, p. 130.

¹⁶⁷ Charles-Philippe David, Louis Balthazar et Justin Vaïsse, *op. cit.*, p. 60.

¹⁶⁸ Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. 173.

un fief inhospitalier. En fait, lorsqu'il effectue un retour sur la potentialité destructrice de l'État irakien, le 43^e président soutient *a posteriori* :

« Pendant les huit premiers mois de ma présidence, je m'efforçai de veiller à garder Saddam enfermé dans sa boîte. Il y eut ensuite les attentats du 11 septembre, ce qui nous força à reconsidérer toutes les menaces extérieures. Il y avait des États qui soutenaient le terrorisme. Il y avait les ennemis jurés de l'Amérique. Il y avait les pays qui ne respectaient pas les exigences internationales. Et il y avait les régimes qui cherchaient à se doter d'armes de destruction massive. L'Irak était une combinaison de toutes ces menaces.¹⁶⁹ ».

Pis encore, G. W. Bush ne se faisait pas avare de mots pour décrire l'infamie de Saddam Hussein. Les arguments de la «démonisation» ou de l'inhumanité de ce chef d'État oscillent entre sa dangerosité pour les États-Unis, sa brutalité envers les siens et l'ignominie de sa personnalité. Même si Saddam Hussein n'est plus de ce monde, G. W. Bush n'atténue en rien le dégoût qu'il porte à son ancien ennemi :

« Saddam Hussein n'était pas seulement un dirigeant brutal. Ses complices et lui avaient torturé des innocents, violé des opposants politiques sous les yeux de leur famille, brûlé des dissidents à l'acide et jeté des dizaines de milliers d'Irakiens dans des fosses communes. En 2000, le gouvernement de Saddam avait décrété que toute personne osant critiquer le président ou un membre de sa famille aurait la langue coupée. Plus tard dans le courant de l'année, une obstétricienne irakienne accusée de prostitution fut décapitée. Le véritable crime de cette femme était d'avoir dénoncé la corruption du ministère irakien de la Santé.¹⁷⁰ »

Ainsi, dans la psychologie de G. W. Bush non seulement l'Irak était hostile, mais en plus, cet État était dirigé par un fou sanguinaire. Bien qu'il n'ait jamais parlé de sa «paranoïa» héritée de la Destinée manifeste, on peut presque lire celle-ci en filigrane dans l'*Iraqi Freedom Operation*. D'ailleurs, dans son discours de l'état de l'Union 2003, G. W. Bush avait réservé cinq phrases sur la dangerosité de l'Irak et de son dictateur alors qu'une seule portait sur l'Iran et sur la Corée de Nord, qui eux aussi, faisaient néanmoins partie de l'*Axis of Evil*¹⁷¹.

¹⁶⁹ George W. Bush, *Instants décisifs*, Trad. de l'anglais par de Suzy Borello, Raymond Clarinard et Caroline Lee, Plon, Paris, 2011, p. 235.

¹⁷⁰ *Idem.*, p. 235-236.

¹⁷¹ Bob Woodward, *Plan of Attack*, Simon & Schuster Paperbacks, New York, 2002, p. 92.

Il y a aussi un aspect des valeurs qui animaient G. W. Bush qu'il faut aborder lorsqu'il est question de la Guerre en Irak et c'est celui de l'idéalisme. En effet, le mythe de la Destinée manifeste, s'enclenche et fonctionne grâce à sa fonction auto-annonciatrice d'une forme d'idéalisme, car en étant placés sous une bonne étoile, les Américains entretiennent une vision optimiste de leur félicité et des choix qu'ils effectuent pour l'atteindre. Tel que G. W. Bush le mentionnait dans son discours sur l'état de l'Union 2003 : «*We Americans have faith in ourselves, but not in ourselves alone. We do not claim to know all the ways of Providence, yet we can trust in them, placing our confidence in the loving God behind all of life and all of history. May he guide us now, and may God continue to bless the United States of America.*¹⁷²». À ce titre, Louis Balthazar fait remarquer que : « Un second trait qui découle encore des origines et des réussites historiques, c'est la conscience très forte d'avoir raison (*self righteousness*) ou la bonne conscience. Autant sinon davantage que le marxisme, le libéralisme américain porte avec lui une sorte de messianisme.¹⁷³ ».

En ce sens, celui qui s'appelait lui-même «*The Decider*¹⁷⁴», ne faisait que reproduire l'optimisme lié à la Destinée manifeste lorsqu'il alla «nettoyer» l'ancienne Babylone «*for good*». Bien qu'il fût victime de l'opprobre des critiques alter-mondialistes pour son entreprise guerrière en Irak, George W. Bush était loin d'être un politicien fataliste lorsqu'il décida – d'après une aspiration idéaliste – d'éradiquer par la force la *tumeur cancéreuse* appelée Saddam Hussein et, du même coup, de cautériser une plaie infectée par l'absence de démocratie au Moyen-Orient. Justement, dans *Instants décisifs*, G. W. Bush rappelle que pour l'Irak :

« Des citoyens libres d'élire leurs dirigeants avaient moins de chance de recourir à la violence. Des jeunes grandissant avec la foi en leur avenir ne se chercheraient pas une raison d'exister dans l'idéologie de la terreur. Une fois

¹⁷² THEWASHINGTONPOST.com, 2003. « Text of President Bush's 2003 State of the Union Address », [En ligne] : http://www.washingtonpost.com/wp-srv/onpolitics/transcripts/bushtext_012803.html (Page consultée le 20 décembre 2010).

¹⁷³ Louis Balthazar, « Les fondements de la culture politique », dans Michel Fortmann et Pierre Martin (dir.), *Le système politique américain*, 4^e édition, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. Paramètres, 2008, p. 25.

¹⁷⁴ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 8.

que la liberté aurait pris racine dans une société, elle pourrait étendre ses ramifications au-delà des frontières.¹⁷⁵ ».

Ces mots – écrits *a posteriori* de l'enlèvement américain en Irak – démontrent que malgré les résultats mitigés de son entreprise guerrière, G. W. Bush ne démord pas de la version initiale de son idéalisme libéral, et ce, nonobstant les difficultés que ce dernier a connues dans sa tentative d'implantation au Moyen-Orient. Si certains comme Noam Chomsky soutiennent que les aspirations libérales et démocratiques de l'administration Bush ne sont que fumisteries¹⁷⁶, il faut quand même avouer que l'optimisme libéral – voire libéralisant – qui anima G. W. Bush dans sa décision irakienne n'est pas simple formule de rhétorique puisqu'elle constitue un élément principal du style national américain. Après tout, n'oublions pas que le président terminait son discours de l'état de l'Union 2002 non sans une certaine grandiloquence idéaliste : «*America will always stand firm for the nonnegotiable demands of human dignity. Steadfast in our purpose, we now press on. We have known freedom's price. We have shown freedom's power. And in this great conflict, my fellow Americans, we will see freedom's victory.*¹⁷⁷ ». Un an plus tard, le discours sur l'état de l'Union 2003 se terminait sensiblement sous le même ton d'optimisme idéaliste :

*«And we go forward with confidence, because this call of history has come to the right country. Americans are a resolute people who have risen to every test of our time. Adversity has revealed the character of our country, to the world and to ourselves. America is a strong nation, and honorable in the use of our strength. We exercise power without conquest, and we sacrifice for the liberty of strangers.*¹⁷⁸ ».

Ainsi, la fibre idéaliste dont est tissée l'étoffe identitaire représente un élément idéologique puissant et effectif dans l'orientation de la politique étrangère, comme ce fut le cas pour l'Irak, et ce, surtout lorsqu'il s'agit d'un président animé par une forme de messianisme

¹⁷⁵ George W. Bush, *op. cit.*, p. 239.

¹⁷⁶ Noam Chomsky, *op. cit.*, p. 1.

¹⁷⁷ Bob Woodward, *Plan of Attack*, Simon & Schuster Paperbacks, New York, p. 93.

¹⁷⁸ THEWASHINGTONPOST.com, 2003 «Text of President Bush's 2003 State of the Union Address», [En ligne] : http://www.washingtonpost.com/wpsrv/onpolitics/transcripts/bushtext_012803.html (Page consultée le 20 décembre 2010).

politique (une des constructions psychologiques que nous développerons plus tard dans ce chapitre).

À la lumière de ces informations, la Destinée manifeste – en tant que concept fondamental du style national états-unien – a joué un rôle important dans la psychologie de G. W. Bush. En ce sens, les valeurs acquises dans son environnement familial et sociétal témoignent de la prépondérance du mythe américain de la Destinée manifeste. La décision de G. W. Bush d'intervenir en Irak s'arrimait donc en concordance de tendances psychologiques – paternaliste, paranoïaque et idéaliste – qui dictent les valeurs de son peuple depuis ses origines. Or, les valeurs ne sont pas les seules constructions psychologiques qui influencent les politiciens dans l'orientation de leur politique étrangère puisque les souvenirs tendent également à façonner la perception d'un individu. Nous nous attarderons donc dans le prochain chapitre à l'analyse des stigmates mémoriels dans la psyché de G. W. Bush créés par la pression du modèle paternel.

3.2 L'ombre paternelle en mémoire : d'immenses souliers à chausser pour «le fils perdu»

Bien que nous ayons abondamment traité de l'arrière-plan familial de George W. Bush dans la deuxième section du développement, nous devons néanmoins préciser l'impact psychologique de la relation entre G. W. Bush et son père. Cette influence est fondamentale puisqu'elle a joué un rôle clé dans les constructions psychologiques qui peuvent expliquer la décision d'intervenir en Irak. Outre l'atavisme glorieux de sa famille en mémoire, G. W. Bush a dû composer toute sa vie avec une image paternelle sans faille¹⁷⁹ qui faisait peser sur lui une pression psychologique colossale. Tel que le fait remarquer Dan P. McAdams : *«From an early age, he idealized his father. As he grew up and learned more about his father's daily routines and aspirations, he sought to connect his own goals to those his father*

¹⁷⁹ Le spécialiste Stanley A. Renshon soutient à propos de la grandeur du personnage : *«His father, whose name he carried, had been an outstanding scholar, athlete, war hero, successful businessman, congressman, ambassador to China, head of the Central Intelligence Agency, vice president, and finally president of the United States»*, *op. cit.*, p. 323.

pursued.¹⁸⁰». Car, comme il le disait lui-même à Yale : «*My father doesn't have a normal life. I don't have a normal father*»¹⁸¹». Aussi, le psychiatre Justin A. Frank ajoute : «*We cannot hope to understand the mind of George W. Bush without exploring his relationship with his father*.¹⁸²». De plus, le modèle hudsonien implique que pour comprendre les constructions psychologiques de G. W. Bush, il faut analyser le poids des souvenirs qui influencèrent sa prise de décision. Pour la majorité des spécialistes¹⁸³ qui ont étudié la psychologie de G. W. Bush, il ne fait aucun doute que la pression paternelle fut irrémédiablement l'instigatrice des plus hautes ambitions comme des renoncements les plus difficiles.

Nous pouvons distinguer trois attitudes différentes qu'adopta G. W. Bush pour « négocier avec l'ombre paternelle ». Ces trois attitudes concordent d'ailleurs avec les trois George W. Bush que nous avons présentés au chapitre précédent. Car, selon le psychologue Dan P. McAdams : «*If the first part of narrative identity is the reconstructed past, the second part is the imagined future. We construct stories for our lives that explain how the past, as we have created it in memory, sets the stage for who will be in the future*.¹⁸⁴». En premier lieu, dans sa jeunesse, G. W. Bush entretenait des aspirations homochromiques par rapport à son père, ce qui le fit d'abord suivre les traces de ce dernier. En second lieu, de 18 à 39 ans, période que nous pouvons qualifier d'*hibernation existentielle*, G. W. Bush délaissa la stratégie du mimétisme paternel en rejetant tous les référents du standing de son clan familial¹⁸⁵. Tel qu'il l'avoue par rapport à son père dans ses mémoires :

¹⁸⁰ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 66.

¹⁸¹ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 17.

¹⁸² Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 142.

¹⁸³ À savoir, David Aikman dans *A Man of Faith*, Justin A. Frank dans *Bush on the Couch*, Bill Minutaglio dans *First Son: George W. Bush and the Bush Dynasty*, Dan P. McAdam dans *George W. Bush and the Redemptive Dream*, Elizabeth Mitchell dans *W: Revenge of the Bush Dynasty*, Alexander Moens dans *The Foreign Policy of George W. Bush: Values, Strategy, and Loyalty*, Stanley A. Renshon dans son chapitre *In His Father's Shadow: George W. Bush and the Politics of the Personal Transformation*, Craig Unger dans *The Fall of the House of Bush* et finalement, Jacob Weisberg dans *The Bush Tragedy*.

¹⁸⁴ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 160.

¹⁸⁵ David Aikman souligne à ce sujet : «*In 1976, George W. was thirty, hadn't accomplished very much, and obviously needed to settle down in some important ways*», *op. cit.*, p. 58.

« En vieillissant, je suis parvenu à une conclusion importante : personne ne me demandait de faire comme lui, et je n'avais pas à essayer. Nous étions dans des situations complètement différentes. À trente ans, il avait fait la guerre, s'était marié, avait eu trois enfants, et avait perdu l'un d'entre eux à cause d'un cancer. Quand j'avais quitté la Garde, je n'avais pas encore trente ans, je n'occupais aucune responsabilité sérieuse. J'étais spontané et curieux, en quête d'aventure. Mon but était d'imposer ma propre personnalité et de trouver ma propre voix.¹⁸⁶ ».

Enfin, par un retournement de situation digne d'un scénario hollywoodien, où les derniers finissent premiers, G. W. Bush durant sa quarantaine et sa cinquantaine, réussit à s'affranchir de la pression psychologique créée par l'ombre paternelle en transcendant même cette dernière.

Avant d'entrer dans la description de l'impact de l'image paternelle, un aparté semble approprié. C'était à Des Moines en 1999, dans le cadre d'un débat du parti républicain pour la candidature présidentielle. Le modérateur John Bachman a surpris G. W. Bush en lui demandant quel était son philosophe fétiche. Après avoir songé à répondre Mill, Locke ou Lincoln, le gouverneur du Texas étonna l'assistance en disant que c'était Jésus-Christ « Parce qu'il a changé mon cœur.¹⁸⁷ ». Si le Christ est un maître à penser pour G. W. Bush, une parabole prononcée par le Fils de Dieu ressemble sous plusieurs facettes à la relation qui unit G. W. Bush à son père. Dans cette parabole, Jésus-Christ relate l'histoire d'un fils indigne qui revient à la terre familiale après avoir connu une vie de débauche. Dans la Bible, la parabole du fils perdu et retrouvé se lit comme suit :

« Jésus dit encore : Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : « Mon père, donne-moi la part de notre fortune qui doit me revenir. » Alors le père partagea ses biens entre ses deux fils. Peu de jours après, le plus jeune des fils vendit sa part de la propriété et partit avec son argent pour un pays éloigné. Là, il vécut dans le désordre et dissipa ainsi sa fortune. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à manquer du nécessaire. Il alla donc se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons. Il aurait bien voulu se nourrir des fruits du caroubier que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait. Alors, il se mit à réfléchir sur sa situation et se dit : « Tous les

¹⁸⁶ George W. Bush, *op. cit.*, p. 32.

¹⁸⁷ *Idem.*, p. 81.

ouvriers de mon père ont plus de nourriture qu'ils n'en peuvent manger, tandis que moi, ici, je meurs de faim! Je vais partir pour retourner chez mon père : Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne que tu me regardes comme ton fils. Traites-moi donc comme l'un de tes ouvriers. ». Et il partit pour retourner chez son père. Tandis qu'il était encore assez loin de la maison, son père le vit et en eut profondément pitié : il courut à sa rencontre, le serra contre lui et l'embrassa. Le fils lui dit alors : « Mon père j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne que tu me regardes comme ton fils. » Mais le père dit à ses serviteurs : « Dépêchez-vous d'apporter la plus belle robe et mettez-la-lui; passez-lui une bague au doigt et des chaussures aux pieds. Amenez le veau que nous avons engraisé et tuez-le, faisons un joyeux repas, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et je l'ai retrouvé. » Et une joyeuse fête commença.¹⁸⁸ ».

Bien que le 43^e président n'ait jamais abordé le parallélisme possible entre son vécu et cette parabole rapportée dans l'évangile de Saint Luc, il y a fort à parier qu'il l'a lue en tant que *Born-again*, et qu'ainsi, elle a probablement sonné une cloche dans son esprit. Car, le détour existentiel du fils prodigue trouve tout son sens dans l'analyse de l'existence échevelée de G. W. Bush. D'ailleurs, par rapport à la parabole du fils perdu, un passage d'*Instants décisifs* ressasse la miséricorde paternelle :

« C'est à l'âge de vingt ans que j'ai eu une de mes conversations les plus sévères avec Papa. J'étais de retour de l'université pour l'été et je jouais les hommes à tout faire sur une plate-forme pétrolière de Circle Drilling sur le lac Charles, en Louisiane. Je travaillais une semaine sur deux. Après beaucoup de rudes travaux en pleine chaleur, j'ai décidé de sécher ma dernière semaine pour passer du temps avec ma petite amie à Houston. Papa m'a fait venir à son bureau. Je lui ai annoncé d'un air dégagé que j'avais décidé de quitter mon travail une semaine plus tôt que prévu. Il m'a répondu que la société m'avait embauché en toute bonne foi et que j'avais accepté de travailler jusqu'à une certaine date. J'avais un contrat, et je ne l'avais pas respecté. Je suis resté là, à me sentir de plus en plus mal. Quand il a conclu par les mots : « Fils, je suis déçu », j'avais honte. [Pourtant] Quelques heures plus tard, le téléphone a sonné à la maison. C'était Papa. Je redoutais d'avoir droit à un nouveau sermon. Au lieu de cela, il m'a demandé : « Qu'est-ce que tu fais ce soir, George? » Il m'a dit qu'il avait des billets pour le match des Astros de Houston, et il m'invitait moi et ma petite amie. J'ai aussitôt accepté. L'expérience a renforcé à mes yeux l'importance qu'il y a à tenir parole. Et elle m'a montré la profondeur de l'amour de mon père.¹⁸⁹ ».

¹⁸⁸ *Le Nouveau Testament*, Luc 5, versets 11 à 24, Société biblique canadienne, Montréal, 1986, p. 114-115,

¹⁸⁹ George W. Bush, *op. cit.*, p. 32.

Ainsi, après avoir refusé de suivre les traces du *pater familias*, le fils perdu décide finalement de se réapproprier sa place au sein du clan. En ce sens, plusieurs phases existentielles du destin de G. W. Bush s'apparentent à celui de l'enfant prodigue. Plusieurs auteurs soulignent l'étendue du fossé qui existait entre George W. Bush et son père. Stanley A. Renshon observe à ce titre : «*Measured against these august accomplishments [of his father], George W. Bush paled and suffered the silent rebuke of lowered expectations.*¹⁹⁰». Pourtant, bien que G. W. Bush ne semblait pas être à la hauteur de son père durant les 40 premières années de son existence, ce n'était pas faute d'avoir essayé de chausser les immenses souliers du paternel¹⁹¹. Ne pouvant rendre la pareille à son père, une empreinte mnésique s'est imprégnée dans la mémoire de G. W. Bush selon une dynamique fonctionnant par l'attraction ou la répulsion du modèle paternel. Durant l'ère où le modèle paternel attirait le jeune homme, ce dernier, en faisant ses premières armes, voulait ressembler à son père parce qu'il l'idéalisait. L'auteur Bill Minutaglio cite Peter Neumann (un ami d'enfance de G. W. Bush à Andover), pour qui, il semblait clair que le jeune Bush idolâtrait son père :

*«It was clear - he idolized his father. I think he wanted to do everything he could to be just like his dad. He wanted to play baseball just like his dad did. He wanted to go to Yale, just like his dad did. And he was the first son, that was important, and so he was going to do just like his dad.»*¹⁹²

Malheureusement pour le sort de l'aîné de la famille, plus celui-ci tentait de marcher dans les traces de son père, plus il semblait s'en éloigner¹⁹³.

Comme nous l'avons précédemment observé, la feuille de route pour le moins impressionnante de George H. W. Bush plaçait la barre très haute pour son fils, qui, malgré

¹⁹⁰ Stephen A. Renshon, *op. cit.*, p. 323.

¹⁹¹ L'auteur Bill Minutaglio relate cette observation : «*A son following his father every step of the way: «to be a fighter pilot, to go to Yale, to go into Skull & Bones whose pattern did he follow?»*. In *op. cit.*, p. 141.

¹⁹² *Idem.*, p. 69.

¹⁹³ Justin A. Frank relève cette idée: «*At first, George W.'s attempts to rival his father's accomplishments were largely unsuccessful. His limited intellectual capacity doomed his chances of achieving the level of academic distinction his father had at Andover and Yale, and he had to settle for the cheerleading squad at the prep school where his father was a varsity star*», *op. cit.*, p. 151.

son âge adulte ne semblait pas vouloir agir comme tel. En ce sens, lors de ses années de déroute, G. W. Bush semblait tout faire pour fuir ses responsabilités et donc, de s'éloigner du modèle paternel. N'ayant que des aptitudes intellectuelles moyennes à Yale et à Harvard, le jeune homme, – se sentant dévalorisé face au parcours académique, sportif, militaire et politique de son père – se mit à se complaire dans sa médiocrité existentielle. De plus, comme G. W. Bush le disait lui-même par rapport à la difficulté de se faire un nom pour quiconque portait le sien : *«I have to make a fairly big splash in the pool in order for people to recognize me. My pool has been expanded so much because of who my Dad is. The advantage is that everybody knows who I am. The disadvantage is that no matter how great my accomplishments may be, no one is going to give me credit for them.¹⁹⁴»*. Si, de son côté, le fils prodigue avait décliné la rigueur d'une existence paysanne, G. W. Bush, quant à lui, abdiquait son rôle éventuel de digne remplaçant de son père en menant une vie dissolue. En effet, la première phase de sa vie adulte – où ce dernier semblait plus occupé à faire la bringue qu'à répondre aux attentes paternelles – représentait sans contredit une entaille majeure au tronc de l'arbre généalogique des Bush. Bill Minutaglio ajoute à ce propos :

«In 1971, Junior was working for one of his father's Skull and Bones buddies in what he called "a stupid coat and tie job" in the office of an agriculture company. He spent his evenings playing midnight water polo at Chateaux Dijon, the hilariously named apartment complex-cum-singles bar where he lived in Houston. After quitting his job, he spent six months unemployed. He applied to law school at the University of Texas, but didn't get in. His lack of direction was beginning to give his parents cause of concern.¹⁹⁵».

Toutefois, à la décharge de G. W. Bush, nous pouvons néanmoins mentionner qu'il est toujours plus difficile, et ce, pour quiconque de courir avec des bottes de plomb. Car, si ces dernières, étaient censées être à première vue, des bottes de sept lieux qui l'auraient transporté dans les hautes sphères décisionnelles, en y regardant de plus près, nous constatons qu'elles étaient davantage des boulets psychologiques.

Ainsi, l'horizon des possibles plutôt opaque que devait contempler G. W. Bush – vu les succès éclatants de son père – lui laissa un réel stigmate mémoriel. C'est donc dire qu'à

¹⁹⁴ Bill Minutaglio, *op. cit.*, p. 229.

¹⁹⁵ *Idem.*, p. 46.

l'abord de la trentaine, la comparaison entre George W. Bush et son père représentait une allégorie antonymique de l'expression : *The apple doesn't fall far from the tree*¹⁹⁶. Car, tel que l'indiquait déjà Dom Verhovek en 1998 :

*«He did spend many formative years in Midland, and attended the public schools there. But while his identity as a Texan has never been mocked to the degree his father's was, the younger Bush has preppy credentials that parallel those of his father: he went to Phillips Academy in Andover, Mass. and to Yale University. In fact, much of Bush's life seems to be a slightly eerie, and not always successful, bid to retrace the footsteps of the famous father.»*¹⁹⁷.

Le chercheur Stanley A. Renshon qui a d'ailleurs rédigé une étude psychobiographique sur G. W. Bush va plus loin : *«Whatever Freudian dreams he might have harboured of surpassing his father were buried deep in his own failures to find much measure of conventional success.»*¹⁹⁸. Stephen Mansfield souligne dans son analyse le phénomène de mimétisme paternel qui était délétère pour G. W. Bush, lorsqu'il dit :

*«We should freeze this moment, for it is of enormous significance. He is, on the one hand, the son of a respected national leader, the graduate of esteemed universities, nearly a millionaire, and the owner of an oil company. He's a pillar in a local Methodist Church, a faithful husband, and a adoring parent by this time the father of twins. Yet, he is, in many ways, a failure.»*¹⁹⁹.

Il semblait donc que G. W. Bush avait abdiqué face aux exploits de son père, et ce, dans la mesure où, peu importe ce qu'il tentait d'accomplir, il ne parvenait jamais à se démarquer des faits d'armes paternels. L'auteur Stephen Mansfield souligne cet aspect de la vie de G. W. Bush : *«Yet by the time Bush turned forty, many considered him a failure. He had fallen woefully short of his father's achievements at the same age, had lived a largely aimless life,*

¹⁹⁶ Bill Minutaglio abonde en ce sens : *«Now, weighed against the family standards, against what his grand-father and father had already accomplished at the same stage in their careers – military heroes in world wars, Yale standouts, parents, millionaires immersed in successful careers – George W. Bush was turning thirty in 1976, and he viewed portions of his own life as something of a wastrel's guidebook.»*, In *op. cit.*, p. 173.

¹⁹⁷ Sam Howe Verhovek, *«Is There Room on a Republican Ticket for Another Bush?»*. *The New York Times*, September 13, 1998, p. 4.

¹⁹⁸ Stanley A. Renshon, *op. cit.*, p. 323-343.

¹⁹⁹ Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. 55.

*and failed at almost every venture he started.*²⁰⁰». De plus, pour ajouter à l'opprobre de George W. Bush, même sa famille semblait être partagée entre la honte et la pitié face aux vicissitudes de son parcours. Ce jugement se constate dans les propos que tenait son proche cousin John Ellis pour expliquer à quel point George W. Bush était parti de loin pour rattraper la figure paternelle:

*«You have to really understand how much his father was loved and respected by so many people to understand what it would be like to grow up as a namesake, the son of George Bush. [...] There are all these parallels in his life. 'He went to Andover, went to Yale, went to West Texas, ran for Congress, and at every stage of that he was found wanting. To go through every stage of life and be found wanting and know that people find you wanting, that's a real grind. [...] George was on the road to nowhere at 40.*²⁰¹».

En somme, imaginons que [le] George W. Bush (le président âgé de 54 ans) ait pu revenir quinze ans auparavant avec une machine à remonter le temps et qu'il ait pu s'entretenir avec [l'ancien] lui-même de 39 ans, il y aurait fort à parier que le fêtard de 39 ans n'aurait pas cru son alter ego du futur lorsque ce dernier lui aurait annoncé qu'il deviendrait le 43^e président. Qui plus est, [le] G. W. Bush de 39 ans aurait été encore plus dubitatif, quant à l'idée qu'il pourrait – un jour à l'âge de 58 ans – réussir à éclipser dans une certaine mesure l'ombre paternelle en remportant un deuxième mandat à la présidence : l'unique exploit qui ne figurait pas dans le *curriculum vitae* de George H. W. Bush.

Même si à l'aube de la quarantaine, rien ne semblait le diriger vers le bureau ovale, G. W. Bush n'avait pourtant pas dit son dernier mot et, un peu comme dans la fable du lièvre et de la tortue, c'est le défavorisé qui franchirait le premier la ligne d'arrivée. En effet, à la suite de sa reconversion chrétienne, le pécheur repent, fort de sa sobriété, réintégra la matrice créée par les succès George H. W. Bush. En devenant le fils que son père avait toujours désiré avoir, G. W. Bush pouvait finalement prétendre au pouvoir et au respect que son nom lui conférait. Du même coup, il pouvait enfin recevoir ce qui lui avait fait tragiquement défaut dans son existence passée : la grâce paternelle, grande absente de ses souvenirs. Le psychiatre Justin A. Frank va encore plus loin en remarquant un aspect pernicieux dans la relation

²⁰⁰ *Idem.*, p. 41.

²⁰¹ Sam Howe Verhovek, *op. cit.*, p. 4.

père/fils qui découlait de l'absence et du mutisme affectif de George H. W. Bush : «*Such silence on emotional issues creates fertile ground for certain archetypal father/son patterns, most notably the father/son rivalry that Freud labeled the Oedipus complex*²⁰²». Sans aller jusqu'à dire que l'attirance sexuelle de G. W. Bush [l'enfant] envers sa mère aura joué un rôle dans la prise de décision entourant l'intervention en Irak, nous pouvons néanmoins relever certaines observations éclairantes de la part du psychiatre Justin A. Frank :

«*Thus, George W's oedipal aggression toward being humiliated for needing his father's love and approval, that he unconsciously of his own unacceptable needs. The result is an individual who is driven to impress, emulate, and outperform the father unconsciously holds responsible for his own past and potential future humiliation.*²⁰³».

En ce sens, la volonté ou la soif de puissance de G. W. Bush découlerait, si on en croit le psychologue Alfred Adler, d'un complexe lié à un sentiment d'infériorité envers son père. D'après les thèses de ce chercheur, l'anxiété croît autant que l'angoisse chez celui qui est dévirilisé par ses carences de pouvoir. Pour le cas de G. W. Bush, la cristallisation d'un souvenir fondateur, basée sur une image idyllique d'un père puissant et respecté, alimenta un sentiment d'infériorité. Dans cette optique, il est clair que pour le fils du vice-président – devenu chômeur à la trentaine et qui élevait ses deux filles au-dessus d'un garage – l'humiliation était à son comble face aux succès de son père et de son frère, à qui tout réussissait. Non sans rappeler la situation dans laquelle G. W. Bush fut acculé, le professeur de l'Université de Liège et spécialiste en délinquance, Michel Born, écrivait au sujet de la notion de provocation (issue de la dynamique entre la fierté paternelle déçue et le sentiment d'infériorité développé par un individu durant sa jeunesse) :

« Le jeune perçoit effectivement son père comme étant rejetant et hostile. Le fils déplacerait sa rancœur contre la société, l'autorité scolaire, la loi. Le rejet du père engendre la provocation du fils soit parce que le père est déçu dans ses attentes démesurées par rapport à son fils soit parce que le fils est totalement ignoré jusqu'à l'adolescence, moment que le père choisit pour s'intéresser à son fils.²⁰⁴ ».

²⁰² Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 145.

²⁰³ *Idem.*, p. 147.

²⁰⁴ Michel Born, *Psychologie de la délinquance*, De Boeck Université, Bruxelles, 1998, p. 92.

En d'autres mots, en assumant pleinement son rôle de «véritable» Bush, George W. voulait matérialiser sa lubie la plus invraisemblable : celle de remplacer son père au firmament de la gloire politique et ainsi monopoliser l'attention de ce dernier. Dans ce dessein, G. W. Bush réalisa une ascension vertigineuse des différents échelons de la politique américaine, et ce, beaucoup plus rapidement que son père ne l'avait fait avant lui. Donc, à 40 ans passés, G. W. Bush chercha à se mériter la fierté paternelle. Le psychiatre Justin A. Frank note à ce sujet :

«Viewed in this light, the consistency with the younger Bush slavishly followed the path first taken by his father becomes more telling: his desire to excel at the same institutions and endeavors as his father was all the more urgent, because it reflected a deep-seated attempt to confirm his own worth and deny his dependence. At the same time, of course, the son's attempt to better his father by outperforming him has classic oedipal overtones.²⁰⁵»

En ce sens, le psychologue Dan P. McAdams va plus loin que Justin A. Frank par rapport au complexe oedipien chez G. W. Bush puisqu'il propose une analyse qui place la Guerre en Irak comme une décision tributaire [entre autres] de combativité ou de rivalité entretenues par G. W. Bush face à son père :

«President George W. Bush pursued a war in Iraq to win an Oedipal battle with his own father. Mano a mano, Bush II needed to defeat Bush I in an ultimate test of masculinity. According to this common view, a wayward son who long resented his father's disapproval found his great Freudian opportunity to outdo the old man—to kill him off, in a psychoanalytic sense—by finishing the job that the old man started a decade before. By defeating Saddam, he might also defeat his father, or at least prove that he is the bigger and the better man. A bold victory at war would finally convince all those doubters out there—including family members who worshipped Poppy and who thought Jeb was most deserving of dynastic birthright—that he, George W. Bush, the first-born and bearer of his father's very name, deserved to be the king Oedipus triumphant.²⁰⁶»

Ce faisant, l'option de l'Irak permettrait à G. W. Bush d'enfin surpasser son père. Comme nous le savons, George H. W. Bush ne fut pas reporté au pouvoir après son premier mandat et

²⁰⁵ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 151.

²⁰⁶ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 79.

aux yeux de son fils²⁰⁷, la non éviction de Saddam Hussein avait invalidé l'action militaire de son père et avait donc été une des causes principales de sa défaite présidentielle face à Clinton. Par rapport à l'incidence de la relation paternelle, outre le parallèle avec la parabole du fils perdu et retrouvé, Jacob Weisberg aligne la décision guerrière de G. W. Bush avec le scénario de la pièce shakespearienne *Henry V*. Pour ce spécialiste, d'après le portrait dressé par William Shakespeare dans sa pièce de 1599, le cri de va-t-en-guerre prononcé par le 43^e président contre l'Irak est comparable à celui qu'avait entonné Henri V contre la France. Tel que Jacob Weisberg le fait remarquer :

«Change "France" to "Iraq," and this can serve as harsh judgment on the career of George W. Bush. After giving up drinking, finding God, and assuming power, he became, like Henry V, a stick figure: narrow-minded, overconfident, and mesmerized by his own might and virtue. [...] Shakespeare's Henry V is honest, at least with himself, about his political reason for invading France. The new King hopes to remove the taint from the crown his father stole from Richard II and establish his branch of the Lancaster family as the rightful line of succession. King Henry knows that the pretext his legal advisers have cooked up for war is pretty thin. His justification is that military victory will wash the Lancaster slate clean. But the play also suggests a psychological motivation, which the monarch understands less well. Henry V has to prove that his father, and everyone else, was wrong to expect so little of him. He does this by exceeding the accomplishments of Henry IV, who talked about, but never began, his crusade to Jerusalem. Through bold, decisive action, Henry V thinks he can show himself to be not just a worthy successor, but an improvement upon his flawed father.²⁰⁸».

Ce parallèle relevé par Jacob Weisberg montre bien que ne voulant pas répéter la «mollesse» de son père face au gouvernement de Bagdad, le 43^e président allait donc adopter une attitude résolument jacksonienne²⁰⁹. Plus un style présidentiel qu'une idéologie à part entière selon Walter Russel Mead, le jacksonisme représente un agenda politique qui fut prépondérant

²⁰⁷ Le film *W* d'Oliver Stone expose d'ailleurs ce phénomène.

²⁰⁸ Jacob Weisberg, *op. cit.*, p. 221.

²⁰⁹ Voir la classification des styles présidentiels offerte par Walter Russel Mead dans *Power, Terror, Peace, and War: America's Grand Strategy in a World at Risk*, Vintage Books, New York 2004, p. 115.

lorsque le calcul décisionnel fut mis en branle pour l'Irak²¹⁰. Selon ce spécialiste, les considérations jacksoniennes s'articulent autour de quatre grands axes idéologiques, soit : le nationalisme, le militarisme, le populisme et le sens de l'honneur. Ainsi, l'intervention de G. W. Bush en Irak s'inscrivait dans le désir de transcender le manque de jacksonisme de Bush père. Car, en se montrant plus intraitable que son père avant lui face à Saddam Hussein, G. W. Bush se prouvait à lui-même – et à son père et à tous –, qu'il était l'homme de la situation ; plus fort que son père avant lui. Justin A. Frank souligne à cet égard :

«The fact that Bush's own father is so fresh in the nation's memory adds another dimension to this. By defeating Gore (and, by extension, Clinton's legacy), and by winning the presidency on his first time out, Bush has triumphed over his father, who first had to settle for the vice presidency and then lost the White House to the democrats. This is appealing to the œdipal yearnings in all of us. Bush's capture of Saddam Hussein further amplifies the victory: We can identify with the embattled, triumphant stance George W. Bush has taken against both rival father and his father's rivals.»²¹¹

Ainsi, pour la décision de l'intervention en Irak, il appert que – une fois en poste à la Maison blanche – G. W. Bush orienta ses décisions politiques dans l'optique d'en mettre plein la vue à son *pater familias*, pour non seulement faire aussi bien que celui-ci, mais encore «mieux» et peut-être enfin susciter de l'admiration paternelle à son égard²¹². D'ailleurs, le seul reproche que G. W. Bush avait formulé face à la présidence de son père était lié au «travail bâclé» en Irak lors de la Guerre du Golfe²¹³. Car, pour le fils, la non éviction de Saddam Hussein – un être vil qui voulait tuer son père – représentait une erreur stratégique, où la diplomatie faisait office de mollesse. Or, si lui-même, parvenait à détrôner cet ennemi familial et national, il pourrait ainsi réparer cette «bévue» paternelle et ainsi faire «mieux» que son père. Toutefois, en gentlemen, selon la version «officielle» de leur correspondance le jour du 19 mars 2003,

²¹⁰ Walter R. Mead, *Special Providence: American Foreign Policy and how it Changed the World*, Routledge, New York, 2002, p. 219-263.

²¹¹ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 171.

²¹² Cet intérêt, ce respect ou cette admiration que G. W. Bush voulait recevoir de son père auraient, selon Justin A. Frank, agi à titre de substitut affectif à défaut d'obtenir un geste ou une parole qui aurait réellement témoigné de l'affection paternelle à son endroit. *op. cit.*, p. 147.

²¹³ Tel que Norman Podhoretz le mentionnait dans l'article intitulé «In Praise of the Bush Doctrine». In *Commentary Magazine*, éd. Septembre, 2002. 23p.

G. W. Bush ne «fanfaronna» pas, au contraire... Voici la correspondance qui eut lieu entre les deux hommes le 19 mars 2003 :

« Cher Papa,

Vers 9 h 30 ce matin, j'ai donné l'ordre au SecDef [Secrétaire à la Défense] de lancer l'Opération Liberté en Irak. Même si je m'étais déjà préparé il y a plusieurs mois à utiliser la force, si nécessaire, pour libérer l'Irak et débarrasser le pays de ses armes de destruction massive, la décision n'a pas été facile à prendre. [...]

Je sais que j'ai pris la bonne décision et je prie pour qu'il y ait peu de victimes. L'Irak sera libre et le monde plus sûr. L'émotion du moment est passée et j'attends maintenant des nouvelles des opérations secrètes qui se déroulent en ce moment.

Je comprends ce que tu as vécu.

*Tendrement,
George*

Quelques heures plus tard, la réponse arrivait par fax.

Cher George,

Ta petite note écrite, que je viens de recevoir, m'a touché droit au cœur. Tu as fait le bon choix. La décision que tu viens de prendre est la plus difficile que tu aies jamais eu à prendre jusqu'à présent. Mais tu l'as prise avec courage et compassion. Tu as raison de craindre pour la vie d'innocents, qu'ils soient irakiens ou américains. Mais tu as fait ce que tu avais à faire.

Si cela peut te reconforter un minimum, sache qu'alors que tu affrontes la situation la plus difficile qu'ait jamais connue un président américain depuis Lincoln, tu t'acquittes de ta tâche avec courage et élégance. [...]

Souviens-toi des mots de Robin : « Je t'aime plus que des mots ne peuvent l'exprimer. »

C'est le cas pour moi.

*Tendrement,
Papa²¹⁴ »*

Si l'on peut se montrer dubitatif face à l'authenticité de ces quelques lignes, il n'en demeure pas moins que si George W. Bush a bel et bien reçu un message de ce type, il recevait du même coup une bénédiction paternelle. Nous sommes donc en mesure de dire que cette

²¹⁴ George W. Bush, *op. cit.*, p. 231-232.

réponse – à l’instant précis où G. W. Bush l’a lue – représentait pour lui l’apothéose de l’affection et surtout de la reconnaissance paternelle qu’il avait si âprement recherchées.

À la lumière de ces précisions, il semble clair que le poids psychologique entourant la cristallisation du souvenir relié à l’image paternelle aura été une construction psychologique prépondérante dans la décision de G. W. Bush d’intervenir en Irak. L’ombre des succès paternels qui a tapissé la mémoire à long terme du 43^e président représente un leitmotiv indirect parce qu’il est du ressort de l’inconscient. Car, faire abstraction des complexes liés au sentiment d’infériorité que G. W. Bush a longtemps entretenu face à son père, serait omettre tout un pan de son histoire personnelle et donc, de sa psychologie. Ceci stipule qu’en fin de compte, l’ombre paternelle représenta une facette inextricable dans la décision finale de G. W. Bush pour le cas de l’Irak. En fait, l’influence inconsciente de ces lourds souvenirs détermina les choix existentiels importants de G. W. Bush, ce qui se traduisit, outre ses ambitions présidentielles, dans ses velléités guerrières envers Saddam Hussein. D’ailleurs, cette hypermnésie²¹⁵ de l’image paternelle dans la psyché de l’homme politique était l’un des thèmes centraux du film *W* d’Oliver Stone. En outre, George W. Bush ne serait assurément pas devenu l’homme et le décideur qu’il a été s’il n’avait pas dû composer toute sa vie avec une pression paternelle qui marqua sa mémoire au fer rouge. D’ailleurs, Elizabeth Mitchell termine son livre en mentionnant :

*«In the end, the dramatic events that have taken place on his watch and his responses to them will make history remember George W. Bush—for good or ill—long into the next centuries. And in a strange, almost forlorn reversal of fortune for a son who worshipped his father since boyhood, and in a way, ran for president to make his father’s legacy right, George Herbert Walker Bush will be the president lost in the shadow of his son.»*²¹⁶.

En conclusion, il semble que G. W. Bush n’aurait peut-être pas opté pour la tenue d’une opération militaire en Irak, s’il n’avait pas été aussi motivé à montrer à son père de quel bois

²¹⁵ Terme utilisé en psychologie qui désigne un processus mental qui se caractérise par une activité anormalement intense de la mémoire, certains psychologues parlent également d’une exaltation de la mémoire.

²¹⁶ Elizabeth Mitchell, *op. cit.*, p. 352.

il se chauffait. Ainsi, George W. Bush faisait de la Guerre en Irak sa catharsis vis-à-vis de sa relation paternelle.

3.3 La croyance messianique chez G. W. Bush : lorsque Dieu lui a parlé, il l'a écouté...

« Des croyances dérivent, avec la conception de la vie, notre conduite, et par conséquent la plupart des événements de l'histoire. »

Gustave Le Bon²¹⁷

Les croyances pour les individus sont des prémisses qui tendent à préfigurer leur vision du monde et d'eux-mêmes à l'intérieur de celui-ci. Selon le modèle hudsonien, il est impératif d'effectuer une analyse de l'impact des croyances – religieuses dans ce cas-ci – en tant que constructions psychologiques fondamentales dans la prise de décision qui mena à la Guerre en Irak. Bien que les croyances en général ne sont pas toujours confinées au religieux, dans le cas de G. W. Bush, il semble que la religiosité ait occupé la part du lion. Tout comme la voûte de la Chapelle Sixtine, l'esprit de George W. Bush est tapissé de grandes fresques bibliques. Wayne Slater disait à ce sujet : «*The one thing I'm convinced of-- Because I've talked to George Bush a lot about religion, especially when he was governor, I think it's very real to him.*²¹⁸». Ce n'est donc pas pour simplifier notre étude que nous allons focaliser sur les croyances religieuses de George W. Bush. Aussi, nonobstant les variations de la piété du 43^e président au fil des différentes étapes de sa vie, il est à remarquer que sa ferveur religieuse était à son paroxysme durant son séjour sous le pinacle de la Maison blanche.²¹⁹ Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, dès lors que sa foi fut ravivée par une reconversion chrétienne en 1986, sa croyance religieuse aura d'une part, bouleversé positivement son existence en canalisant ses pulsions autodestructrices, et d'autre part, semé en lui une aspiration messianique qui l'aura poussé à vouloir devenir le premier président américain du

²¹⁷ Gustave Le Bon, *op. cit.*, p. 14.

²¹⁸ PBS.org, 2004 «Frontline : Interview Wayne Slater», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).

²¹⁹ David Aikman soutient à ce titre : «*That may confirm the observer's judgment of George W. Bush as the first «mere Christian» to occupy the White House.*», In *op. cit.*, p. 200.

troisième millénaire et après le 11 septembre 2001, aura infléchi sa décision vis-à-vis de l'Irak. Ainsi, il faut observer la course à la présidence et la Guerre en Irak comme étant des décisions tributaires – entre autres – de la conception messianique qu'entretenait G. W. Bush à l'égard de son destin. Plus qu'un simple argument de piété, la vocation de ce président, s'avéra cruciale dans son existence puisque sa foi aura guidé ses actions en lui servant de cadre conceptuel qui traduisait le réel en termes référentiels qu'il concevait comme étant vrais. À ce sujet, Dan P. McAdams souligne : *«His religious faith was more than a mere «influence» in the life story of George W. Bush; it was instead the very essence of his moral steadfastness. The very word “faith” suggests steadfastness and certitude.²²⁰»*.

Avant de décrire l'influence du messianisme de G. W. Bush dans la décision dont nous souhaitons exposer les motifs psychologiques, il nous faut clarifier le concept de croyance. Un auteur peut nous aider à cet égard. Véritable monument des recherches sur les croyances, Gustave Le Bon, se pencha sur l'origine, l'essence et les implications sociales de celles-ci. Encore aujourd'hui, les éclaircissements que ce dernier apportait en 1911, nous permettent de circonscrire les croyances qui ont façonné les constructions psychologiques de la psyché de G. W. Bush. Gustave Le Bon, dès le début du XXe siècle, définissait les croyances comme étant : « Un acte de foi d'origine inconsciente qui nous force à admettre en bloc une idée, une opinion, une explication, une doctrine²²¹ ». À ce titre, le spécialiste David Aikman précise : *«To a remarkable degree George W. Bush, independent of his qualities and shortcomings, has made his personal faith, his Christian faith, and yes, even his own version of Methodism, the lodestar of his course as national leader²²²»*. En ce sens, George W. Bush modela les dogmes chrétiens dans sa version personnelle du méthodisme²²³. Comme il le disait lui-même en parlant de sa foi chrétienne : *«We're all God's children. We're all bound by the power of faith. Faith can change lives.²²⁴»*. Aussi, l'absence de rationalité dans les postulats des croyances implique que ces dernières ne peuvent pas être explicitées ou remises en question par le truchement d'arguments rationnels, et ce, particulièrement

²²⁰ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 172.

²²¹ Gustave Le Bon, *op. cit.*, p. 16.

²²² David Aikman, *op. cit.*, p. 201.

²²³ David Aikman, *op. cit.*, p. 233.

²²⁴ *Idem.*, p. 233.

lorsqu'elles sont tributaires de la foi religieuse.

Bien que les détracteurs du 43^e président aient ouvertement critiqué le manque de laïcité de sa gouverne, il faut comprendre que les croyances n'émanent pas de la raison, mais qu'au contraire, cette dernière leur est assujettie. G. W. Bush mentionnait d'ailleurs à propos de la profondeur de sa foi :

« J'ai progressé avec plus de confiance dans mon voyage [sa vie]. La prière était ce qui me nourrissait. En approfondissant ma connaissance du Christ, je me suis rapproché de mon objectif de départ, être quelqu'un de mieux – non parce que je gagnais des points dans la colonne des profits célestes, mais parce que j'étais touché par l'amour de Dieu.²²⁵ ».

En fait, chez lui comme chez n'importe qui d'ailleurs, les croyances sont indissociables de l'entendement²²⁶, ce qui, dans la prise de décision débouche sur une raison limitée. Car, si celle-ci peut sembler erratique, voire carrément irrationnelle ou contraire à l'Évangile interprété autrement, il faut garder en tête qu'elle s'exprime toujours en concomitance avec les croyances propres à tous et chacun. Quant à la genèse des croyances, Gustave Le Bon soutenait que : « La raison est étrangère à sa formation. Lorsqu'elle essaie de justifier la croyance, celle-ci est déjà formée.²²⁷ ». Voilà pourquoi la foi ne peut pas s'expliquer par des arguments rationnels. Nous sommes néanmoins en mesure d'analyser l'impact des croyances religieuses de G. W. Bush sous l'angle de leurs ascendants dans sa vie et de leurs influences modulatrices sur sa psyché et donc, sur son processus décisionnel. Il l'indiquait d'ailleurs lui-même : « *My relationship with God, through Christ, has given me meaning and direction. My faith has made a big difference in my personal life, and my public life as well. I made decisions every day, some are easy and some aren't so easy... And I pray. I pray for guidance... I pray for peace. I firmly believe in the power of the intercessory prayer.*²²⁸ ». Par le recouplement des discours officiels [et d'autres plus officieux] qu'il a prononcés et par la revue des thèses de spécialistes, nous allons constater que les croyances religieuses – basées

²²⁵ George W. Bush, *op. cit.*, p. 45.

²²⁶ Nous employons ici le terme d'entendement selon la définition suivante : « Faculté de comprendre. », Dans *Le Petit Robert*, éd. de 2004, p. 900.

²²⁷ Gustave Le Bon, *op. cit.*, p. 16.

²²⁸ Paul Kengor, *op. cit.*, p. 36.

sur une interprétation rigide et manichéenne de l'Évangile – de George W. Bush ont semé en lui une forme de messianisme politique et démocratique, qui, ultimement s'est traduit par la décision qui marqua le plus sa présidence. En somme, l'aspiration messianique de George W. Bush aura augmenté son sentiment de responsabilité face à Dieu et face à la grandeur de son peuple dans l'histoire, ce qui incidemment explique [en partie] sa croisade contre le Mal, dont Saddam Hussein était l'une des figures de proue les plus honnies.

Le messianisme de G. W. Bush est comparable à un crescendo psychologique qui débuta avec l'audition d'un sermon pour s'intensifier jusqu'à la prière qu'il a récitée seul sur la pelouse de la Maison blanche le jour où il a déclaré la Guerre en Irak. Avant d'être le commandant en chef de la plus grande machine de guerre terrestre, il se sentit d'abord convoqué par quelque chose de plus grand que son désir d'accomplissement personnel. Nous employons ici le terme messianisme d'après son sens figuré et rudimentaire de la «mission». À la suite de l'écoute de Marc Craig, George W. Bush a décidé de briguer la présidence de son pays. Dans l'esprit de G. W. Bush, la religion, à travers la bouche d'un révérend, plaçait en lui une mission providentielle. Paul Kengor soulève à ce titre: «*Craig spoke for fifteen to twenty minutes. In the Governor, what he said struck a profound chord.*²²⁹». Car, comme le dit lui-même G. W. Bush ce jour-là : «*I believe that God wants me to be president.*²³⁰». Ainsi, ce ne serait pas par vanité ou par ambition que le 43^e président aurait souhaité postuler pour «*the most demanding job in the world*²³¹», mais bien parce que Dieu le lui avait demandé. Selon ses croyances, il s'agissait d'une offre qui ne se refusait pas. Pensons-y, si Dieu l'avait sauvé au début de la quarantaine, G. W. Bush – qui Lui vouait un culte profond – n'allait pas se défilier sous la pression et les sacrifices que comporterait son pèlerinage vers le pouvoir. Comme l'indique Justin A. Frank : «*Bush's certainty in his religious mission was the premise for his run for the presidency.*²³²». D'ailleurs, comme il l'a souvent dit dans son langage un brin caustique : «*There is only one reason why I am in the Oval Office and not in*

²²⁹ Paul Kengor, *op. cit.*, p. 59.

²³⁰ *Idem.*, p. 61.

²³¹ Ivo Daalder et I.M. Destler, *In the Shadow of the Oval Office: Profiles of the National Security Advisers and the Presidents they Served*, Simon & Schuster, New York, 2009, p. 1.

²³² Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 71.

*a bar. I found faith, I found God. I am here because of the power of prayer.*²³³». Le livre préélectoral, paru avant son ascension au Bureau ovale, témoignait déjà du messianisme qui l'animait. Intitulée *A Charge to Keep*, cette autobiographie, à saveur de programme politique, s'inspirait directement du poème américain *A Charge I Have to Keep*, rédigé en 1762 par Charles Wesley. Cet hymne à la piété et à l'engagement social a toujours été un mantra prosélytiste pour les croyants méthodistes. Certains vers de ce poème sont frappants par leur ressemblance à la notion de Destinée manifeste et sont également éloquentes par leur résonance messianique :

*«A charge to keep I have,
A God to glorify,
A never-dying soul to save,
And fit for the sky.*

*To serve the present age,
My calling to fulfill:
O may it all my powers engage
To do my Master's will ! [...] ²³⁴».*

C'est ainsi que le messianisme de G. W. Bush engendrait chez lui une forme de responsabilisation face à son Dieu et face à l'histoire. Pour ceux qui mettraient en doute la véracité de la croyance messianique dans la psychologie de G. W. Bush, Dan P. McAdams nous permet de mieux comprendre comment celui-ci est devenu convaincu d'être investi d'une mission divine qui allait se matérialiser à travers sa présidence et ses politiques : *«At midlife, his newfound narrative identity suggested a different way to think about the future. As the prodigal son who drank his way through two decades of wayward-ness and failure, he had finally found his calling. As a disciplined man of faith, he would now fulfill the mission*

²³³ Cité par Stanley A. Renshon, *op. cit.*, p. 324.

²³⁴ Cité par Stephen Mansfield, *op. cit.*, p. 12.

*that God and destiny had set him up to fulfill.*²³⁵». Le Tout-puissant l'ayant convié à tenir un rôle de premier plan à l'aube du troisième millénaire, cet appel divin impliquait également qu'il devrait être là pour aider le Bien à triompher du Mal. Car, tel qu'il le dit lui-même dans ses mémoires, sans toutefois parler de messianisme : « Je savais en revanche que je me sentais appelé. L'avenir du pays m'inquiétait, et je voyais clairement sur quelle voie l'engager.²³⁶ ». D'ailleurs, dans son discours inaugural qu'il prononça le 20 janvier 2001, le nouveau président annonçait ses couleurs en exposant l'immense responsabilité messianique qui reposait sur lui et son peuple :

*«Americans are called to enact this promise in our lives and in our laws. We must live up to the calling we share. [...] Civility is not a tactic or a sentiment; it is the determined choice of trust over cynicism, of community over chaos. And this commitment, if we keep it, is a way to shared accomplishment. [...] America at its best is a place where personal responsibility is valued and expected. Encouraging responsibility is not a search for scapegoats; it is a call to conscience. And though it requires sacrifice, it brings a deeper fulfillment. We find the fullness of life not only in options but in commitments.»*²³⁷.

Pour un homme qui croyait que Dieu lui-même voulait qu'il devienne président, le fait d'être élu ne faisait que conforter son messianisme puisque son guide suprême ne lui avait pas menti. Une fois en poste, un autre événement allait renforcer l'idée qu'il avait d'être investi d'une tâche divine. C'est ainsi que le 11 septembre 2001 peut être considéré – selon la psychologie et l'optique timorée de G. W. Bush face au nouveau millénaire – comme une seconde «confirmation» du messianisme de son destin. Tel que Wayne Slater le disait :

«With that, though, is this fundamental religious core. He absolutely believes that he is at a moment in time, with the presidency and the attack on 9/11, a moment in time in which he's an instrument of God; that he hopes he has God's will; believes he has the hope and the trust of God; that he's carrying out the divine design in whatever he does. It gives him a lot of solace. It gives him a lot of certitude. So where some people see arrogance, people who know him

²³⁵ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 176-177.

²³⁶ George W. Bush, *op. cit.*, p. 48.

²³⁷ BARTLEBY.com, 2001. «George W. Bush: First Inaugural Address», [En ligne]: <http://www.bartleby.com/124/pres66.html> (Page consultée le 25 janvier 2011).

*see a kind of solemnity and certitude.*²³⁸».

En ce sens, lorsqu'il s'était senti appelé par son père céleste, c'était parce qu'il devait assumer un rôle de défenseur et de commandant en chef du Bien. Le Mal incarné par des terroristes donnait alors *raison* à la propension messianique de G. W. Bush puisqu'elle faisait alors – d'après la corroboration de ses constructions psychologiques propres à ses croyances religieuses – office de prophétie auto-annonciatrice. Car, si nous entrons dans la construction psychologique du messianisme de ce président, constituée en majeure partie de convictions fondamentalistes chrétiennes, nous pouvons proposer la «logique» que l'on peut désigner comme étant celle du *God will prevail by me*. Ce faisant, si Dieu protège les États-Unis, lorsque ceux-ci deviennent menacés au début du millénaire, la Providence enverra un guide à la main sûre pour tenir les rênes de la nation élue. En outre, ce sauveur devra mener son peuple à bon port, et ce, malgré les méandres du futur, où les rives sont bordées d'ennemis qui endossent les traits de l'Antéchrist²³⁹.

Alors, lorsque ces antagonistes cessent de vivre en troglodytes et décident de commettre un acte de guerre où la haine et la destruction jaillissent de toutes parts – comme les attentats du 11 septembre purent l'être dans l'imagerie mentale de G. W. Bush –, la présence de ce guide devient alors aussi légitime que les actions qu'il prend pour assurer la pérennité de la civilisation et la protection des siens. C'est donc en ce sens que la croyance messianique de G. W. Bush se transforma en argument militaire, dans la mesure où il pensait être destiné à un devoir, qui plus est, à une tâche divine. Après coup, il ajouta : «*September 11 changed me. [...] They had declared war on us, and I made up my mind at that moment we are going to war.*»²⁴⁰. Aussi, les thèses de Paul Kengor relatent que G. W. Bush s'accorda le rôle de catalyseur²⁴¹ et le psychiatre Justin A. Frank offre une explication similaire : «*And now that Bush has, in his grandiose imagination, identified himself with the entire nation, the*

²³⁸ PBS.org, 2004 «Frontline : Interview Wayne Slater», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011)

²³⁹ Lou et Carl M. Cannon rappellent au sujet d'Oussama Ben Laden : «*In this second fatwa, the militants asserted that it was the duty of all good Muslims to « Kill the Americans and their allies, civilian and military, » anywhere they came across them in the world*», *op. cit.*, p. 184.

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ Paul Kengor, *op. cit.*, p. 319.

*nation has become the target for the personal retribution he fears is his due.*²⁴²». En s'identifiant comme le guide providentiel du Bien, dans la psychologie du 43^e président survint une forme d'osmose entre ses croyances religieuses et son [nouvel] agenda politique. Justin A. Frank a remarqué ce mariage : «*Bush has been surprisingly explicit in declaring that he sees himself on a mission from God, and it is his belief in that divine assignment in which we see the most potent combination of politics, psychology, and faith at work.*²⁴³». Car, comme il l'affirmait déjà lors de son discours au Congrès neuf jours après les attaques terroristes : «*Tonight, we are a country awakened to danger and called to defend freedom. Our grief has turned to anger and anger to resolution. [...] Our war on terror begins with Al Qaeda, but it does not end there.*²⁴⁴». De plus, un an jour pour jour après le 11 septembre 2001, c'est sur un ton solennel et en des termes qui transparaient le messianisme que le président tenta de conscientiser son peuple :

*«Our generation has heard history's call, and we will answer it. [...] In the ruins of two towers, under a flag unfurled at the Pentagon, at the funerals of the lost, we have made a sacred promise to ourselves and to the world: we will not relent until justice is done and our nation is secure. What our enemies have begun, we will finish.[...] Yet, we do know that God had placed us together in this moment, to grieve together, to stand together, to serve each other and our country.*²⁴⁵».

Dans ces affirmations, le 43^e président préparait le terrain pour la seconde étape de son plan guerrier qui prendrait place en Irak. Ne ménageant aucun effort ou moyen dans l'accomplissement de sa mission, l'Irak allait être la deuxième phase du programme messianique de G. W. Bush. Ce dernier déclara : « Mais après le cauchemar du 11 septembre, je m'étais juré de faire tout ce qui serait nécessaire pour protéger le pays. Je ne pouvais pas me permettre de laisser un ennemi juré des États-Unis [sic] refuser de rendre des comptes sur

²⁴² Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 100.

²⁴³ *Idem.*, p. 71.

²⁴⁴ PRESIDENTIALRHETORIC.com, 2002. «George W. Bush : Address to a Joint Session of Congress Following 9/11 Attacks», [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbush911jointsessionspeech.htm> (Page consultée le 15 janvier 2011)

²⁴⁵ PRESIDENTIALRHETORIC.com, 2002 «September 11 Anniversary Address», [En Ligne] : <http://www.presidentialrhetoric.com/speeches/09.11.02.html> (Page consultée le 20 janvier 2011).

ses armes de destruction massive.²⁴⁶ ». C'est ainsi que nous pouvons voir l'opération irakienne comme étant le deuxième volet d'une grande fresque providentielle, qui, après s'être attaquée aux talibans en Afghanistan, allait désormais détrôner Saddam Hussein en Irak. Après tout, l'idée n'était pas nouvelle et à présent elle s'inscrivait – par une lecture religieuse de la conjoncture – dans la vulgate messianique de ce président.

Le 11 septembre 2001 a incité G. W. Bush à se focaliser sur l'atteinte de la liberté par la purgation du Mal avec la *War on Terror*. Après cette date fatidique, le président eut de plus en plus recours à des termes empreints de messianisme dans ses allocutions publiques, où il exprimait clairement le rôle que lui et son peuple s'était vu confier par l'histoire et par Dieu. Stephen Mansfield, quant à lui, cite G. W. Bush pour faire ressortir l'ascendant messianique présent dans la psychologie de ce président : «*America is good, then, but good nations are not spared from suffering. Instead, we have suffered precisely because we are freedom's home and defender. And the commitment of our fathers is now the calling of our time. We are destined for this. It is the price we pay for being good. It is worth to fight.*²⁴⁷ ». S'il est difficile d'établir si ce fut davantage pour galvaniser les foules ou pour tableur sur la gravité du moment, il n'en demeure pas moins que George W. Bush ne lésina pas à user d'une rhétorique fortement messianique. Par exemple, l'emploi du verbe «*call*» est utilisé de façon quasi systématique dans ses discours sur l'état de l'Union qui ont jalonné ses premières années à la Maison blanche. En effet, ce président employa ce terme à cinq reprises dans son discours sur l'état de l'Union de 2002, pas moins de huit fois dans celui de 2003 et quatre fois dans celui de 2004. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2002, la notion messianique est déjà présente:

«I will not stand by, as peril draws closer and closer. The United States of America will not permit the world's most dangerous regimes to threaten us with the world's most destructive weapons. [...] History has called America and our allies to action, and it is both our responsibility and our privilege to fight freedom's fight. [...] In a single instant, we realized that this will be a

²⁴⁶ George W. Bush, *op. cit.*, p. 231.

²⁴⁷ Stephen Mansfield, *op. cit.*, p.136.

*decisive decade in the history of liberty; that we have been called to a unique role in human events.*²⁴⁸».

Le messianisme de George W. Bush – qui souhaitait rallier son peuple en le conscientisant à sa grande cause – est limpide lors de son deuxième discours sur l'état de l'Union en 2003 :

*«Once again, this nation and our friends are all that stand between a world at peace, and a world of chaos and constant alarm. Once again, we are called to defend the safety of our people and the hopes of all mankind. And we accept this responsibility. [...] In all of these efforts, however, America's purpose is more than to follow a process. It is to achieve a result: the end of terrible threats to the civilized world. [...] Whatever action is required, whenever action is necessary, I will defend the freedom and security of the American people.*²⁴⁹».

Enfin, son troisième discours sur l'état de l'Union – prononcé à la suite du déclenchement des hostilités en Irak – ne faisait pas exception aux précédents en ce qui a trait à leur ton messianique : *«America this evening is a Nation called to great responsibilities. And we are rising to meet them. [...] America acts in this cause with friends and allies at our side, yet we understand our special calling. [...] Americans are rising to the tasks of history, and they expect the same from us.*²⁵⁰».

L'impact majeur du messianisme de G. W. Bush réside dans un sentiment de responsabilité qu'il a développé par rapport à un *devoir* visant à rétablir le Bien et ainsi préserver la paix mondiale. Cette idée est reprise par David Aikman lorsqu'il cite le 43^e président : *«I believe we ought to love our neighbor like we love ourself. That's manifested*

²⁴⁸ AMERICANRHETORIC.com, 2002. «George W. Bush : 2002 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2002.htm> (Page consultée le 18 janvier 2011).

²⁴⁹ AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : 2003 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁵⁰ AMERICANRHETORIC.com, 2004. «George W. Bush : 2004 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2004.htm> (Page consultée le 21 janvier 2011).

in public policy through the faith-based initiative where we've unleashed the armies of compassion to help heal people who hurt»²⁵¹. Par conséquent, ayant été appelé par Dieu, il ne pouvait pas Le décevoir en ne faisant pas triompher le Bien, et ce, nonobstant la fausseté et la subjectivité de l'interprétation que George W. Bush en faisait. C'est ainsi qu'un mois avant la déclaration de la Guerre en Irak, le 43^e président ajoutait par rapport au devoir de son peuple : «*Yet, the security of our nation and the hope of millions depend on us, and Americans do not turn away from duties because they are hard. We have met great tests in other times and we will meet the tests of our time.*»²⁵². En ce sens, face à la menace et aux coûts humains et monétaires, le président n'allait pas abandonner ou reculer sous aucun prétexte pour mener à bien son entreprise providentielle. Aussi, les propos que G. W. Bush se rappelle d'avoir prononcés au moment précis où il a ordonné «LA» décision, témoignent d'une façon à peine voilée de la vocation messianique qui l'habitait : « Monsieur le secrétaire, déclarai-je, au nom de la paix dans le monde et pour le bien et la liberté du peuple irakien, je vous ordonne d'exécuter l'Opération Liberté en Irak. Que Dieu bénisse nos troupes.»²⁵³ ». Si dans cette version des faits, le 43^e président se donne le beau rôle, il semble que – comme le sentiment que ressentait son «philosophe» favori au jardin des oliviers – sa mission à cet instant devenait une lourde croix à porter. Car, tel qu'il en fait mention dans ses mémoires :

« J'avais besoin d'un moment pour me remettre de cette émotion. Je quittai la Situation Room, montai quelques marches, traversai le Bureau Ovale et me promenai lentement, en silence, sur la grande pelouse Sud. Je priais pour nos soldats, pour la sécurité du pays et pour avoir la force d'affronter les prochains jours. Spot, notre springer anglais, jaillit de la Maison-Blanche et courut dans ma direction. J'étais content de voir un ami. Sa joie contrastait avec le poids que j'avais sur le cœur.»²⁵⁴ ».

Le phénomène de messianisme ressenti par George W. Bush est également remarqué par deux spécialistes. De son côté, Charles-Philippe David observe lui aussi l'incidence

²⁵¹ David Aikman, *op. cit.*, p. 207.

²⁵² THEWHITEHOUSE.com, 2003. «President Discusses the Future of Iraq», [En Ligne] : <http://georgewbush-whitehouse.archives.gov/news/releases/2002/09/20020911-3.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁵³ George W. Bush, *op. cit.*, p. 229.

²⁵⁴ *Idem.*, p. 231.

prépondérante du messianisme du 43^e Président pour sa décision la plus *coûteuse* de sa présidence : « La guerre au terrorisme devient désormais sa priorité et laisse peu de place aux analyses complexes, à la réflexion et aux débats sur les options. G. W. Bush est convaincu d'être investi d'une mission divine.²⁵⁵ ». Paul Kengor, quant à lui, abonde également en ce sens : «*Nonetheless, George W. Bush believes that God's calling and forge ahead. In so doing, he says that he relies on his faith for guidance and forbearance in a battle against what he views, unequivocally, as pure evil. This is his «charge to keep» on his spiritual journey.*²⁵⁶ ». Bref, les thèses de ces spécialistes et les discours du président démontrent qu'en raison de l'aspiration messianique qu'il avait de lui-même et de son peuple, l'opération militaire en Irak – la croisade du Bien contre le Mal (et la terreur) – était non seulement légitime, mais essentielle.

Voilà comment les croyances religieuses de G. W. Bush furent assurément très présentes et pesèrent lourd dans sa décision d'intervenir en Irak. Si la foi des uns peut déplacer des montagnes, la foi des autres – comme celle de G. W. Bush – peut, elle, déplacer des centaines de milliers de soldats aux confins du Moyen-Orient. Enfin, comme le résume Justin A. Frank : «*In the war on terror—in which Bush's opponent was first Osama, then Saddam, then the terrorists in general —Bush can see himself as the force of light against darkness.*²⁵⁷ ». Nonobstant le fait que George W. Bush n'utilise pas comme tel le terme de messianisme dans ses mémoires, ses décisions et ses gestes parlent d'eux mêmes. Qui plus est, dans *Instants décisifs*, il n'hésite pas à parler d'une «responsabilité toute particulière²⁵⁸» que lui et son peuple avaient envers l'Irak. En conclusion, la foi chrétienne de G. W. Bush – toute particulière puisqu'animée par une interprétation simpliste qui s'avéra guerrière – a façonné son esprit et par la suite a influencé sa prise de décision pour l'Irak. Car, en agissant à titre d'incubateur de son entendement, le messianisme de ce président fut une construction psychologique qui trouva tout son sens et son utilité au lendemain du 11 septembre 2001 en Afghanistan et par la suite en Irak.

²⁵⁵ Charles-Philippe David, *op. cit.*, p. 593.

²⁵⁶ Paul Kengor, *op. cit.*, p. xi.

²⁵⁷ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 69.

²⁵⁸ George W. Bush, *op. cit.*, p. 401

3.4 Une cognition manichéenne issue d'un dualisme religieux

Les constructions psychologiques modèlent irréversiblement la cognition de qui les porte puisqu'elles y incorporent des filtres perceptuels. Le cas de G. W. Bush n'échappe pas à cette dynamique psychologique parce que la préséance de ses croyances religieuses – devenues messianiques après janvier 1999 – moula sa perception sur une matrice dualiste. Comme nous le verrons, une fois «démoulée», la cognition de G. W. Bush se révèle profondément manichéenne.

Avant de plonger dans la description exhaustive des différents apanages perceptuels de G. W. Bush qui ont joué un rôle pour la décision de la Guerre en Irak, nous devons clarifier la notion psychologique de la cognition. À ce titre, le psychologue Patrick Lemaire définit la cognition comme étant :

« Un terme contemporain synonyme « d'intelligence », de « pensée ». [...] La cognition est cette faculté mobilisée dans de nombreuses activités, comme la perception (des objets, des formes, des couleurs...), les sensations (gustatives, olfactives...), les actions, la mémorisation et le rappel d'informations, la résolution de problèmes, le raisonnement (inductif et déductif), la prise de décision et le jugement, la compréhension et la production de langage, etc.²⁵⁹»

De son côté Valerie M. Hudson définit la cognition et explique l'impact des filtres perceptuels en termes suivants :

«The mind apparently builds a "filter" that helps it decide which sensory inputs are worthy of more detailed processing, which processing we would call cognition. These filters might include stereotypes, biases, and heuristics. These are all shortcuts to help the mind decide which sensory inputs should be focused on in a given situation.²⁶⁰».

14. ²⁵⁹ Patrick Lemaire, *Psychologie cognitive*, Édition De Boeck Université, Bruxelles, 1999, p.

²⁶⁰ Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 40.

En ce qui a trait à la cognition de George W. Bush, l'apport de la vision évangéliste chrétienne à la psychologie de G. W. Bush lui inculqua une perception basée sur un modèle cognitif manichéen. En effet, Justin A. Frank remarque en ce sens que le courant méthodiste – auquel Bush adhère – implique une scission perceptuelle entre deux absolus : «*Fundamentalist religion narrows the universe of possibilities even further. It divides the world into absolutes of good and evil, rejecting allegorical interpretation of the Bible for a rigid, literal-minded approach that leaves no room for questions.*²⁶¹». De cette façon, le prisme perceptuel de la religion – lorsque placée sous une lorgnette manichéenne – tend à simplifier la complexité du monde. Ce «*décodage*» traite l'information pour la rendre plus digeste auprès du dévot pour que celui-ci y trouve plus facilement des repères qualitatifs. À ce titre, le même auteur soutient que : «*George W. Bush's public, adult behaviour bears distinct hallmarks of this lack of integration, coupled with an inability to perceive the complex nuances of reality. One result is the black-and-white posturing that is so prevalent in his rhetoric.*²⁶²». Bien qu'il ait suivi timidement les enseignements bibliques avant la quarantaine, le panorama de son enfance lui a offert une vision bicolore des relations internationales. Dès son jeune âge, G. W. Bush fut le témoin de l'œuvre paternelle contre le communisme athée et ses alliés. Aussi, malgré sa reconversion tardive, il n'en demeure pas moins que durant sa jeunesse, G. W. Bush était un WASP (White Anglo-Saxon Protestant) et que ses parents l'ont éduqué selon les dogmes de l'église protestante et du patriotisme étatsunien. Il est d'ailleurs à noter que, peu importe ce contre quoi G. W. Bush se sera rebellé durant ses années «folles» (comme la pression académique, familiale, paternelle), il n'a jamais manifesté une propension pour l'agnosticisme ou encore moins pour l'anti-américanisme. Ce faisant, contrairement à d'autres *Born-again* comme Jimmy Carter, G. W. Bush, a toujours vu la vie et le monde à travers un prisme profondément ancré dans sa psyché : le Bien versus le Mal. Cette dichotomie ne fut qu'amplifiée, voire exacerbée lorsqu'il est devenu président, G. W. Bush, décida de s'investir dans ce qu'il croyait être juste et bon. Toujours selon Justin A. Frank :

²⁶¹ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 15.

²⁶² *Idem.*, p. 13.

«Religion doesn't just replace doubt with certainty; it replaces ambiguity with dualism - something that would make a person like George W. Bush, whose worldview has likely remained split and unintegrated from infancy, much more comfortable²⁶³».

De plus, Jacob Weisberg ajoute : *«Applying a crude religious lens that clarifies all decisions as moral choices rather than complicated trade-offs helps him fend off the deliberation and uncertainty he identifies with his father²⁶⁴».* La conclusion de son discours le plus marquant de sa carrière fait également mention de ce filtre vocationnel : *«Freedom and fear, justice and cruelty have always been at war, and we know that God is not neutral between them²⁶⁵».* Force est d'admettre que les filtres psychologiques issus des croyances religieuses de G. W. Bush ont influé sur sa décision d'intervenir en Irak.

Le modèle hudsonien implique que pour comprendre la cognition d'un individu, il faut observer les filtres perceptuels qui bloquent, exacerbent ou simplifient certaines informations par rapport à d'autres dans le calcul décisionnel. En d'autres mots, la perception est filtrée par des stéréotypes, des biais et des heuristiques faussées desquels résulte une vision tronquée du réel. George W. Bush n'échappe pas à cette loi implacable, lui pour qui, la foi profondément ancrée dans ses constructions psychologiques a pénétré sa cognition jusqu'à l'inféoder. Chez ce président, le prisme perceptuel, a indubitablement divisé sa perception du monde en deux alternatives : celle du Bien et celle du Mal. En résultante, la piété chrétienne de G. W. Bush a échafaudé chez lui une vision dualiste qui est venue sceller les tenants et aboutissants dans sa prise de décision pour le cas de l'Irak.

Pour Valerie M. Hudson, les stéréotypes constituent un filtre perceptuel sur lesquels il faut se pencher pour être en mesure de décrypter la cognition d'un individu. Or, qu'entendons-

²⁶³ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 69.

²⁶⁴ Jacob Weisberg, *op. cit.*, p. 106.

²⁶⁵ AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 9/11 Address to the Nation», [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbush911addresstothetation.htm> (Page consultée le 21 janvier 2011).

nous lorsque nous utilisons le terme stéréotype, qui lui-même est stéréotypé ? Pascal Morchain offre des éclaircissements pour nous aider à circonscrire la notion de stéréotype dans la cognition individuelle :

« Si le mot « stéréotype » est relativement ancien (Didot, 1798) et désigne un terme d'imprimerie dont le synonyme est « cliché », ce n'est qu'à partir de 1922 qu'on l'utilise dans les sciences sociales. C'est alors que le journaliste Walter Lippman les définit comme des « images dans la tête », ayant dimension affective. Les stéréotypes sont donc des représentations concernant un groupe humain. Ils ont été définis, entre autres, comme des croyances exagérées, rigides, mauvaises, et sur-simplifiées (ce qui équivaut à un préjugé, voir Allport, 1954), et plus récemment comme des croyances que l'ensemble des membres d'un groupe partage à l'égard de l'ensemble des membres d'un groupe (Leyens, 1983), et enfin comme des croyances partagées concernant les caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais souvent aussi des comportements, d'un groupe de personnes (Leyens, Yzerbyt, & Schadron, 1996). Sous cet angle, les stéréotypes sont envisagés comme un contenu (par exemple : « *Les Français sont râleurs* », « *Les Italiens parlent avec les mains* », « *Les femmes sont bavardes et intuitives* », etc.).²⁶⁶ ».

Selon cette définition qui en comprend plusieurs, George W. Bush, en tant qu'objet d'étude, ne représente donc pas un cas exceptionnel puisque la notion de stéréotype est inhérente au processus cognitif humain. De plus, bien qu'il soit fort possible que George W. Bush entretienne ou ait entretenu au matin du 19 mars 2003 des stéréotypes négatifs à l'endroit de certains peuples ou groupes ethniques dont l'anti-américanisme est ouvertement assumé par les autorités gouvernementales, il n'en a jamais fait mention en public et nous pouvons facilement comprendre pourquoi²⁶⁷. Bien sûr, il avait la langue bien pendue [sinon trempée au vitriol] lorsqu'il parlait des *Evildoers* comme les terroristes, les talibans et Saddam Hussein. Or, ce président n'a pas exprimé – du moins publiquement – des stéréotypes négatifs à l'endroit de groupes culturels spécifiques. Par contre, cette absence de stéréotypes négatifs ou de type xénophobe dans la rhétorique officielle de George W. Bush, n'écarte pas pour autant l'exploration de ceux d'ordre positif, qui, eux aussi, peuvent assombrir la clarté cognitive des

²⁶⁶ Pascal Morchain, 2006. « Valeurs et perception stéréotypée des groupes », *Cahiers de l'Urmis*, no 10-11, [En ligne] : <http://urmis.revues.org/index209.html> (Page consultée le 12 avril 2011).

²⁶⁷ Il aurait assurément été affublé de xénophobe ou de raciste.

individus. Il faut donc voir le problème d'une façon inverse puisque les stéréotypes d'un individu ne s'appliquent pas qu'à l'altérité culturelle, ils s'insèrent aussi dans «l'image mentale» qu'un patriote – comme peut l'être G. W. Bush – se fait de son pays. En ce sens, contrairement aux stéréotypes négatifs, les stéréotypes positifs chez G. W. Bush, – qui eux, sont présents, voire «palpables» dans ses discours – nous permettent de mieux comprendre sa cognition décisionnelle, notamment pour celle qui s'est manifestée dans le cas de l'Irak.

Si l'existence du 43^e président a donné lieu à une série de volte-face, celui-ci n'a jamais perdu son affection profonde pour le pays qui l'a vu naître. Depuis sa tendre enfance, George W. Bush a toujours entretenu une vision grandiloquente de la puissance et de la vertu de la nation américaine. Bref, si les stéréotypes sont des filets de l'esprit, ceux de G. W. Bush furent tissés autour d'une forme de chauvinisme à l'égard des États-Unis. Le Bien étant dissocié du Mal et vice-versa, George W. Bush, qui croyait dur comme fer être capable de les distinguer, en est venu à les stéréotyper. Car, comme l'explique à juste titre Pascal Morchain : « Les valeurs, quand elles sont activées, sont un des déterminants de la perception stéréotypée des groupes humains.²⁶⁸ ». À l'instar des valeurs de la Destinée manifeste – qui lui sont si chères – il va de soi que G. W. Bush ne plaçait pas les États-Unis du mauvais côté de la ligne séparant le Bien du Mal. Ce tracé, tout imaginaire soit-il, se révéla très présent dans la rhétorique et les arguments invoqués à la suite du 11 septembre 2001. À ce titre, Justin A. Frank soutient : «*The world of terrorism, of course, is fertile ground for a perspective divided into good and evil.*²⁶⁹». Incidemment, en plaçant toujours son pays sur le plus haut piédestal de la vertu (liberté et démocratie) et de la puissance (économique et militaire), la cognition de ce président était tronquée, voire aveuglée. Car, comme il en faisait lui-même mention dans son discours suivant les attentats du 11 septembre : «*America was targeted for attack because we're the brightest beacon for freedom and opportunity in the world. And no one will keep that light from shining.*²⁷⁰». C'est pourquoi, en tant que raccourcis pernicieux de

²⁶⁸ Pascal Morchain, 2006. « Valeurs et perception stéréotypée des groupes », *Cahiers de l'Urmis*, N°10-11, [En ligne] : <http://urmis.revues.org/index209.html> (Page consultée le 12 avril 2011).

²⁶⁹ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 69.

²⁷⁰ AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 9/11 Address to the Nation», [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html>

l'imagerie mentale, les stéréotypes ethnocentriques de G. W. Bush contribuèrent ultimement à simplifier les enjeux, qui, malgré leur complexité profonde, faisaient alors office d'arguments byzantins pour le 43^e président.

Cette simplification de la donne est due au fait que les stéréotypes bushiens suivent une «doctrine» narcissique de la nation américaine qui pourrait plus simplement s'exprimer sous une forme puérile du style : *We are the champions of the world*²⁷¹. Sous cette étiquette aussi simple que multidimensionnelle, nous sommes en mesure d'identifier au moins deux ramifications, qui, en tant que stéréotypes, sont intervenues dans la décision que nous tentons d'expliquer. Il s'agit du *America is the strongest* et du *America knows best*, deux épithètes idéologiques qui ont trait à la puissance militaire et à la rectitude morale de l'oncle Sam. La cognition de George W. Bush en ce qui a trait à son processus décisionnel entrait donc soit dans l'un ou l'autre de ces arguments chauvins. Voyons comment ils furent verbalisés par le 43^e président et quels furent leurs impacts sur le processus décisionnel qui mena à la Guerre en Irak. Mentionnons qu'avant le 11 septembre 2001, le président avait commencé son règne en disant : «*Strong America is the world's best hope for peace and freedom. Yet the cause of freedom rests on more than our ability to defend ourselves and our allies.*»²⁷². En d'autres mots, si les États-Unis sont toujours les plus forts et les plus droits dans la tourmente, lorsque celle-ci survint en 2001, ces stéréotypes louangeurs de la nation américaine n'allaient certes pas être réfutés, démentis ou même relativisés par le 43^e président. Au contraire, le nouveau président allait tout mettre en œuvre pour s'assurer de ne pas atténuer la sacro-sainte grandeur du peuple américain. Par rapport au stéréotype du *America is the Strongest*, George W. Bush ne tarissait pas d'éloges pour décrire la puissance de son pays lors de son discours sur l'état de l'Union en 2003 : «*And if war is forced upon us, we will fight with the full force and might of the United States military -- and we will prevail. [...] America is a strong Nation,*

(Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁷¹ Nous faisons ici un clin d'œil au titre de la populaire chanson *We are the Champions* du groupe britannique *Queen* dans leur album de 1977 *News of the World*.

²⁷² AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 2001 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2001.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

*and honorable in the use of our strength.*²⁷³». Ainsi donc, un raisonnement cognitif ayant des stéréotypes ethnocentriques posait déjà les bases de l'opération militaire de 2003 pour renverser le parti Baas et son chef. Car, selon ses stéréotypes appréciatifs de la puissance de frappe américaine, George W. Bush n'avait aucun doute sur l'issue victorieuse du conflit militaire. Cette certitude était aussi clairement exprimée dans le document officiel de 2002 intitulé *National Security Strategy of the United States of America*. Dans ce programme politique, le 43^e président parlait de la puissance militaire américaine en termes dithyrambiques : «*The United States possesses unprecedented—and unequalled—strength and influence in the world. [...] Our forces will be strong enough to dissuade potential adversaries from pursuing a military build-up in hopes of surpassing, or equaling, the power of the United States.*²⁷⁴». Dans son esprit, Gulliver n'allait pas faire preuve de pusillanimité face à un Lilliputien – comme Saddam Hussein – qui n'obtempérait pas à son autorité. D'après les stéréotypes de George W. Bush, l'Irak devenait un futur trophée de chasse pour le panthéon de l'armée américaine et pour la postérité de sa présidence. D'ailleurs, tel qu'il en fait mention dans ses mémoires, George W. Bush, à défaut d'avoir accroché la tête du despote irakien au-dessus du foyer de sa résidence de Crawford, a néanmoins fait encadrer le pistolet que Saddam Hussein avait sur lui lorsqu'il fut capturé par l'armée américaine. Dan P. McAdams soutient par rapport à ce macabre butin : «*For years after, Bush kept the mounted, glass-encased pistol in the Oval Office. With great pride, he often pulled the case out to show White House visitors, especially military veterans. Saddam's gun remains one of his most treasured possessions.*²⁷⁵». Étant obnubilé par la force coercitive de son armée, ce président a sur-simplifié plusieurs pans de l'intervention en Irak. Mentionnons à titre d'exemple, les tensions et les différences culturelles qui règnent de manière quasi inhérente entre les Sunnites, les Chiites et les Kurdes. Ou encore, les évaluations aussi sommaires qu'approximatives des militaires américains face aux difficultés d'occupation auxquelles ils auraient droit dans une zone où l'anti-américanisme n'était pas l'apanage d'une petite

²⁷³ AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : 2003 State of the Union Address», [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁷⁴ INFORMATIONCLEARINGHOUSE.info, 2002. «*National Security Strategy of the United States of America*», [En ligne] : <http://www.informationclearinghouse.info/article2320.htm> (Page consultée le 28 janvier 2011).

²⁷⁵ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 95-96.

minorité. Une fois ces considérations vite relayées au second plan – sinon balayées sous le tapis – l’option militaire en Irak devenait alors une alternative à la fois probante et légitime. Les raccourcis relatifs aux stéréotypes de ce président qui lui «assuraient» une victoire militaire facile et rapide sont expliqués par Justin A. Frank :

«Certainty, when it replaces doubt, also replaces the capacity to think—making it somehow easier to act. Thoughts and ideas may persist, but the apparatus to think them is completely dismantled because it can only function as a simple machine. The rigid mind faced with challenging circumstances is like a simple water pump suddenly asked to analyse and purify the water it delivers, or to ponder whether it's even necessary for particular crops. It just keeps pumping, asking us to trust that its water is healthy and life-giving.»²⁷⁶

Ce n’est donc pas un hasard si le président disait à mot couvert à son Secrétaire de presse Ari Fleischer : *«I am going to kick his sorry mother-fucking ass all over the Mideast.»²⁷⁷*. En résumé, le tempérament de *cowboy* – enclin à utiliser la force – de ce président témoigne des raccourcis simplificateurs enclenchés par ses stéréotypes relevant du *America is the strongest*.

L’attitude présomptueuse du président s’exprimait aussi à travers la rectitude morale qu’il associait à son peuple. Ce faisant, les considérations entourant la reconnaissance internationale de la légitimité de l’intervention en Irak mouraient rapidement au feuillet en tant qu’argument amoral. Encore une fois, certaines informations ou facteurs cruciaux n’ont reçu qu’un accueil mitigé de la part de George W. Bush puisque celui-ci les percevait comme étant futiles ou déconnectés du vrai problème, qui était la dangerosité du régime irakien sous la direction de Saddam Hussein. Si, dans le chapitre précédent qui traitait des valeurs héritées de la Destinée manifeste, nous disions que celles-ci lui avaient inculqué un sentiment paternaliste dans sa conception du destin de son pays, les stéréotypes «positifs» et chauvins de George W. Bush ont, pour leur part, contribué à le rendre présomptueux de sa vertu, celle de son peuple et, bien entendu, celle de son entreprise en Irak. Le psychologue Dan P. McAdams remarque ceci par rapport à George W. Bush :

²⁷⁶ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. 70-71.

²⁷⁷ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 79.

«People low in openness tend to comprehend cultural, political, and moral issues as relatively straightforward matters of right and wrong. They stake out clear positions on complex issues and tend to allow for few exceptions to the rules. Their values are clear and simple. They may see the world as a matter of good versus evil, winners versus losers, us versus them, or those (like themselves) who know the truth versus everybody else. Things are black and white, with few shades of gray.»²⁷⁸

Pour G. W. Bush – convaincu du bien-fondé de son œuvre militaire –, cela se traduit par une politique étrangère qui fit fi des remontrances de la communauté internationale, laquelle à ce moment-là ne lui semblait être qu’une insubordination de moussaillons naïfs face à un capitaine bienveillant et expérimenté. Du même coup, cela explique l’unilatéralisme de la *War on Terror*. Car, pas plus que le pape n’est tenu de consulter les cardinaux lorsqu’il rédige une bulle, pas plus la vertu américaine ne doit être *édulcorée* par des instances internationales. Un exemple concret de cette politique étrangère arrogante est rapporté par Richard A. Clarke. Selon les dires de ce dernier, lorsque Donald Rumsfeld a fait remarquer au 43^e président que le droit international et les organismes qui le chapeautent ne cautionneraient pas une frappe préventive contre le régime irakien, George W. Bush, à micro fermé, a rétorqué avec véhémence : «*“No!”*. *“I don’t care what the international lawyers say, we are going to kick some ass.”*²⁷⁹». De plus, dans son discours sur l’état de l’Union 2004, soit environ un an après avoir déclenché la Guerre en Irak, le président faisait état de la rectitude du *America knows best* : «*Because of American leadership and resolve, the world is changing for the better.*²⁸⁰». Notons aussi les conclusions de James P. Pfiffer : «*His moral certainty, based in part on his religious beliefs, led to his conviction that God had chosen the United States to “extend” universal values throughout the world, sometimes through war.*²⁸¹».

²⁷⁸ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 40.

²⁷⁹ *Idem.*, p.83.

²⁸⁰ AMERICANRHETORIC.com, 2004. «George W. Bush : 2004 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2004.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁸¹ James P. Pfiffer, «George W. Bush: Policy, Politics, and Personality», In George C. Edwards III et Philip John Davies, eds., *New Challenges for the American Presidency*, Pearson/Longman, New York, 2004, p. 176.

L'approche hudsonienne intègre aussi les heuristiques faussées, dont les biais cognitifs sont les corollaires. Ici aussi, nous verrons que le manichéisme du 43^e président a opéré certains biais dans sa cognition. Pour nous aider à définir la notion d'heuristique et comprendre ses effets sur le raisonnement, voici ce que Jean-Fabrice Lebraty et Ivan Pastorelli-Negre en ont à dire :

« On entend par heuristique : « *une démarche relativement empirique, établissant des hypothèses provisoires dans laquelle l'imagination, l'expérience, et l'histoire personnelle ont une place non négligeable* ». Ces modes de raisonnements heuristiques permettent de résoudre des problèmes pour lesquels l'énumération exhaustive des états de la nature s'avère impossible. Ils constituent un moyen indirect, mais efficace d'appréhender des problèmes complexes pour lesquels la démarche algorithmique est inapplicable. [...] Les raccourcis opérés peuvent être valides et déboucher sur des solutions inaccessibles à une démarche rationnelle, mais ils peuvent aussi entraîner des erreurs et constituer alors un biais de raisonnement. En d'autres termes, ce n'est que le résultat de l'application des heuristiques qui permet *a posteriori* de qualifier les raccourcis de biais cognitifs. Les biais cognitifs sont dans cette optique des dévoiements du raisonnement rationnel constituant la contrepartie négative des modes de résolutions des situations complexes comme l'ont défini pour la première fois D. Kahneman et A. Tversky (1973). Dans cette perspective, les biais cognitifs conduisent à une déviation des décisions des acteurs par rapport à leurs intentions.²⁸² ».

Les heuristiques faussées entraînent des biais cognitifs qui se manifestent sous différentes formes. Ainsi, notons d'emblée que pour exposer les «déviation» qui ont eu cours dans la cognition de George W. Bush pour sa décision d'intervenir en Irak, il faut d'abord observer quels sont les types de biais cognitifs les plus fréquents dans le raisonnement humain. Les travaux de Charles R. Schwenk²⁸³ présentent certains biais cognitifs qui peuvent nous aider à mieux comprendre les raccourcis présents dans la prise de décision du 43^e président. Voici donc un tableau qui résume les thèses de ce chercheur pour qui les heuristiques et les biais cognitifs qui en sont tributaires ne font pas bon ménage avec une rationalité pure et dure.

²⁸² Jean-Fabrice Lebraty et Ivan Pastorelli-Negre, Université de Nice Sophia-Antipolis Laboratoire GREDEG (*FRE CNRS*), 2004. « Biais cognitifs: quel statut dans la prise de décision assistée ? », [En ligne] : <http://www.gestion-sic.net/documents/SIM2004.pdf> (Page consultée le 23 mars 2011).

²⁸³ Charles R. Schwenk. 1984. «Cognitive simplification processes in strategic decision-making», In *Strategic Management Journal*, vol. 5, p. 111-128.

BIAIS COGNITIFS ET DÉCISION STRATÉGIQUE		
Étapes du processus de décision	Biais cognitifs	Effets
Formulation des buts et identification du problème	Ancrage : le décideur est attaché à son jugement initial et est peu sensible aux nouvelles informations.	Non-perception d'indices et d'écarts.
	Engagement et escalade : le décideur poursuit l'action engagée d'autant plus qu'elle ne produit pas les effets attendus.	Minimisation des écarts et non-révision de la stratégie.
	Raisonnements par analogie : le décideur transpose des cas simples et connus aux cas complexes.	Sur-simplification du problème, stratégie non-pertinente.
Production d'un éventail de solutions stratégiques	Focalisation sur une solution préférée d'emblée : le décideur ne voit que les avantages de la solution qu'il préfère <i>a priori</i> et ne voit que les inconvénients des autres solutions.	Peu de solutions vraiment étudiées, rejet prématuré, évaluation insuffisante de la solution préférée.
Évaluation et sélection d'une solution	Fausse représentativité : le décideur généralise abusivement à partir de situations passées d'essais, d'expériences ou de cas.	Mauvaise appréciation des conséquences de la solution.
	Illusion de contrôle : le décideur surestime son degré de contrôle sur le cours des choses.	Mauvaise appréciation des risques.
	Dépréciation des solutions incomplètement décrites	Rejet prématuré de solutions.

Figure 2 Tableau des biais cognitifs reliés à la décision stratégique de Charles R. Schwenk²⁸⁴

À la lumière de ces éclaircissements, nous pouvons relever – dans le calcul décisionnel

²⁸⁴ Cette traduction des thèses de Charles R. Schwenk a été effectuée par Hervé Laroche et Jean-Pierre Nioche dans leur article *L'approche cognitive de la stratégie d'entreprise*. In *Revue française de gestion*, no 160, 2006, p. 86.

de George W. Bush et sous l'impulsion manichéenne de sa cognition – au moins trois biais cognitifs sur les sept exposés ci-haut par Charles R. Schwenk. Ainsi, pour le cas de l'Irak, les heuristiques faussées – découlant du manichéisme, lequel s'abreuve lui-même aux sources des croyances religieuses de ce président – ont inséré des biais d'ancrage, de raisonnement par analogie et enfin, de fausse représentativité.

En premier lieu, par ancrage cognitif, le président était persuadé que Saddam Hussein représentait une menace puisqu'il détenait des ADM, et ce, même si dans les faits la preuve n'en fut jamais démontrée. Mentionnant le nom du dictateur irakien à 19 reprises dans son discours sur l'état de l'union en 2003, George W. Bush y référait en tant qu'ennemi lourdement armé. Même dans ses mémoires, le 43^e président soutient [encore] mordicus que : « Depuis la fin des inspections en 1998, Saddam a maintenu son programme d'armement chimique, relancé sa production de missiles, investi en masse dans les armes biologiques et il commence à s'intéresser au nucléaire.²⁸⁵ ». Dans la cognition de George W. Bush, l'ancrage sur la menace potentielle de l'Irak fut tel que cette fixation lui fit ignorer les informations rapportées par Hans Blix, qui, en tant qu'inspecteur mandaté par l'ONU, avait pourtant officiellement démenti la rumeur selon laquelle le régime irakien en 2002 possédait des ADM. Ce biais cognitif était d'ailleurs exprimé dans son discours sur l'état de l'Union 2003 : « *If this threat is permitted to fully and suddenly emerge, all actions, all words and all recriminations would come too late. Trusting in the sanity and restraint of Saddam Hussein is not a strategy, and it is not an option.*²⁸⁶ ».

En second lieu, le biais cognitif du raisonnement par analogie s'est produit – entre autres – dans la décision d'intervenir en Irak lorsque George W. Bush a pensé que le retour de la liberté démocratique en Irak serait garante d'une stabilisation de l'État irakien, une fois celui-ci affranchi de son tyran. Encore dans le même discours, le 43^e président faisait une analogie sur le devoir de son peuple dans la *War on Terror* :

²⁸⁵ George W. Bush, *op. cit.*, p. 236.

²⁸⁶ AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : 2003 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

«America's duty is familiar. Throughout the 20th century, small groups of men seized control of great nations, built armies and arsenals, and set out to dominate the weak and intimidate the world. In each case, their ambitions of cruelty and murder had no limit. In each case, the ambitions of Hitlerism, militarism and communism were defeated by the will of free peoples, by the strength of great alliances and by the might of the United States of America.»²⁸⁷

D'ailleurs, dès le 27 février 2001, alors qu'il était tout nouvellement installé à la Maison blanche, le président déclarait que la démocratie pouvait s'exporter ni plus ni moins aussi facilement que des vivres : *«Freedom is exported every day, as we ship goods and products that improve the lives of millions of people. Free trade brings greater political and personal freedom.»²⁸⁸*. En raisonnant avec une heuristique qui transposait l'exemple démocratique américain à un État profondément divisé par des tensions ethniques et prostré par 34 ans de dictature, George W. Bush simplifiait à outrance une situation très complexe. De plus, dans son discours officiel du déclenchement de l'Opération Liberté en Irak, il poursuit en ces termes : *«We come to Iraq with respect for its citizens, for their great civilization, and for the religious faiths they practice. We have no ambition in Iraq, except to remove a threat and restore control of that country to its own people. [...] We will defend our freedom. We will bring freedom to others and we will prevail.»²⁸⁹*. Dernièrement dans ses mémoires, loin de faire son *mea culpa*, George W. Bush persiste à défendre son plan, qui, sans être complètement erroné, traite néanmoins avec frivolité d'une chose aussi complexe que l'occupation et la démocratisation de l'Irak :

« Si nous devons chasser Saddam du pouvoir, Tony [Blair] et moi étions également dans l'obligation d'aider le peuple irakien à remplacer le régime tyrannique de Saddam par une démocratie. [De surcroît, le raccourci ne s'arrêtait pas là puisque] Cette transformation aurait des conséquences au-delà des

²⁸⁷ AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : 2003 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁸⁸ AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 2001 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2001.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁸⁹ AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : Operation Iraqi Freedom Address to the Nation» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/wariniraq/gwbushiraq31903.htm> (Page consultée le 21 janvier 2011).

frontières de l'Irak. [...] La meilleure façon de protéger nos pays à long terme était de contrer cette vision sombre de l'avenir par un autre projet plus attractif. La solution, c'était la liberté.²⁹⁰ ».

Même lorsque l'occupation semblait bel et bien s'être enlisée en Irak, le président disait quand même : «*We will succeed in Iraq because Iraqis are determined to fight for their own freedom and to write their own history.*²⁹¹», ce qui témoigne de la pensée magique présente dans la cognition de George W. Bush.

En troisième lieu, le biais cognitif lié à une heuristique de fausse représentativité fut récurrent dans la présidence de George W. Bush. En effet, lui qui voyait dans la sinuosité de son destin la main de Dieu qui le guidait, voyait aussi dans le 11 septembre un moment historique, où l'histoire offrait des leçons à suivre. Tel qu'il l'a lui-même dit au soir du 11 septembre 2001 : «*This is a day when all Americans from every walk of life unite in our resolve for justice and peace. America has stood down enemies before, and we will do so this time. None of us will ever forget this day, yet we go forward to defend freedom and all that is good and just in our world.*²⁹²». En associant les attentats terroristes du 11 septembre 2001 à l'attaque japonaise de Pearl Harbor du 7 décembre 1941 (celle-là même qui avait décidé son père à s'enrôler), George W. Bush fit montre d'un raisonnement par induction, en ce sens qu'il voyait dans un acte terroriste un *act of war*. Normalement, pour qu'il y ait acte de guerre, il faut que celui-ci soit perpétré par un État face à un autre, ce qui contrairement à l'attaque de Pearl Harbor n'était pas le cas lors du 11 septembre 2001. Or, justement, le biais inductif de la fausse représentativité offrait une vision tronquée du réel, ce qui impliquait également qu'une chasse aux sorcières allait s'enclencher contre tous les États qui pourraient

²⁹⁰ George W. Bush, *op. cit.*, p. 239.

²⁹¹ AMERICANRHETORIC.com, 2005. «George W. Bush : 2005 State of the Union Address » [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2005.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

²⁹² AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 9/11 Address to the Nation», [En ligne] : <http://www.historyplace.com/speeches/gw-bush-9-11.htm> (Page consultée le 21 janvier 2011).

être de près ou de loin accoquinés avec des groupes terroristes. C'est ainsi que l'Irak, qui n'avait pourtant jamais officiellement soutenu Al-Qaïda, fut placé dans le giron des États soutenant le terrorisme. En effet, neuf jours après la tragédie, le président faisait directement mention de l'événement de Pearl Harbor devant le Congrès : «*On September the 11th, enemies of freedom committed an act of war against our country. Americans have known wars, but for the past 136 years they have been wars on foreign soil, except for one Sunday in 1941.*». Quelques minutes plus tard dans le même discours, il surenchérisait : «*And we will pursue nations that provide aid or safe haven to terrorism. Every nation in every region now has a decision to make: Either you are with us, or you are with the terrorists*²⁹³.». Ces propos prononcés par le 43^e président témoignent autant du manichéisme cognitif que du biais de la fausse représentativité qui furent à la base [entre autres] de l'entreprise irakienne de George W. Bush.

En résumé, le prisme décisionnel qui altérait la perception cognitive de G. W. Bush contribua à façonner sa prise de décision, particulièrement dans le cas de l'Irak. Or, mentionnons que les filtres et les biais issus des heuristiques faussées sont inhérents à toutes formes d'analyses humaines. À ce titre, les chefs d'États ne peuvent pas se débarrasser de leurs défaillances cognitives. Ironiquement, la seule façon d'enlever le prisme perceptuel individuel des décisions serait de – et ce n'est pas pour demain la veille – déléguer leurs tâches décisionnelles à des ordinateurs. En d'autres mots, si l'erreur est humaine, cette dernière est surtout imputable à la myopie cognitive. Le cas cognitif de G. W. Bush ne brille donc pas par sa faculté à déceler les nuances : sa vision trop tranchée du monde l'empêchant – du moins pour le cas qui nous intéresse – de soupeser la complexité des relations internationales.

²⁹³ HISTORYPLACE.com, 2001. «George W. Bush : 20/11 Address to the Congress», [En ligne] : <http://www.historyplace.com/speeches/gw-bush-9-11.htm> (Page consultée le 21 janvier 2011).

3.5 Une personnalité à l'écoute de son instinct et ses tripes

À la suite de nos observations sur G. W. Bush concernant les événements fondateurs de son existence, de ses constructions psychologiques et de son modèle cognitif, nous sommes en mesure d'établir certaines démarcations de sa personnalité qui nous permettent de mieux comprendre la conduite du dossier irakien. Outre l'implication des valeurs, de la foi et de la vision manichéenne de ce président qui sont aussi très présentes dans ses traits de personnalité, il y a un facteur fondamental de sa personnalité qu'il nous reste à élucider. Le cas de G. W. Bush est intéressant à cet égard puisqu'une des facettes de sa personnalité décisionnelle relève de l'instinct brut.

D'après une logique où l'instinct prime sur le doute, la notion du « je me fais confiance, donc j'ai confiance en mes décisions » est devenue la signature du style présidentiel de G. W. Bush. Il se faisait d'ailleurs une fierté de dire : « *I just think it's instinctive. I'm not a textbook player. I'm a gut player.*²⁹⁴ ». En d'autres mots, que ce soit en tant qu'homme ou président, George W. Bush, lorsqu'il prend une décision, préfère se fier à ce que ses tripes lui dictent de faire ou de ne pas faire. Le but n'est pas ici de savoir si ce trait de personnalité fut positif ou négatif durant sa présidence, mais d'observer comment cette disposition caractérielle l'a influencé à faire ce qu'il a fait le 19 mars 2003. En effet, cette décision, au même titre que le reste de sa présidence, – voire, de sa vie en général – porte le sceau de la mentalité du *Gut thinking* puisque la confiance qu'accordait le 43^e président à son sens décisionnel instinctif est venue sceller l'issue du règne de Saddam Hussein. Autant une force qu'une faiblesse, ce trait décisionnel fut apprécié après le 11 septembre 2001 puis critiqué par la suite après l'enlèvement de l'occupation américaine en Irak. Tel que l'observe Alexander Moens : « *Many have observed Bush's instinctive ability to know when a decision must be made. This instinct combined with a very orderly schedule, punctual meetings, and a habit of being decisive and*

²⁹⁴ James P. Pfiffner, *op. cit.*, p.162.

*not looking back, gives Bush the tools to be a highly efficient decision maker.*²⁹⁵». Un chercheur s'est même affairé à modéliser la personnalité décisionnelle de G. W. Bush. Ainsi, les travaux du professeur américain Aubrey Immelman contribuent à nous éclairer sur le cas de G. W. Bush. Les conclusions qu'apportaient alors cet auteur en 2000 – soit trois ans avant l'opération *Iraqi Freedom* – peuvent nous éclairer quant aux forces de sa personnalité décisionnelle. En ce qui a trait à la personnalité du 43^e président, Aubrey Immelman souligne certaines forces décisionnelles de cet homme politique :

*«George W. Bush's major personality-based leadership strengths are the important political skills of charisma and interpersonal skills - a personable, confident, socially responsive, outgoing tendency that will enable him to connect with critical constituencies, mobilize popular support, and retain a following and his self-confidence in the face of adversity. Outgoing leaders characteristically are confident in their social abilities, skilled in the art of social influence, and have a charming, engaging personal style that tends to make people like them and overlook their gaffes and foibles.»*²⁹⁶».

Aussi, comme son ami proche Clay Johnson l'indiquait dans une entrevue accordée à l'émission *Frontline* en 2004, à la question : *«Do you feel like, knowing him as well as you do, you can sort of predict how he's going to come out on things, what are his core instincts when faced with a tough decision?»*, l'ami texan du président répondit : *«Yes. He has a tremendous ability to get at the essence of things. He used to say that he was an instinctive decision-maker. He based a lot of things on gut feel.»*²⁹⁷». Or, nonobstant le brio qui peut ressortir d'une personnalité à l'assurance inébranlable, ce type de confiance aveugle comporte aussi certaines lacunes décisionnelles. Toujours selon les conclusions du chercheur Aubrey Immelman, il y a trois faiblesses décisionnelles chez George W. Bush :

«Bush's major personality-based limitations include [1] the propensity for a superficial grasp of complex issues, a predisposition to be easily bored by routine (with the attendant risk of failing to keep himself adequately

²⁹⁵ Alexander Moens, *op. cit.*, p. 157.

²⁹⁶ Aubrey Immelman, «The Political Personality of U.S. President George W. Bush», In *Political Leadership for the New Century: Personality and Behaviour Among American Leaders*, sous la direction de Linda O. Valenty et Ofer Feldman, Westport, 2002. p. 19-20.

²⁹⁷ PBS.org, 2004 «*Frontline : Interview Clay Johnson*», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).

informed), [2] an inclination to act impulsively without fully appreciating the implications of his decisions or the long-term consequences of his policy initiatives, and [3] a predilection to favour personal connections, friendship, and loyalty over competence in his staffing decisions and appointments - all of which could render a Bush administration relatively vulnerable to errors and judgment.²⁹⁸».

La première faille observée par Aubrey Immelman, laquelle déficience est non sans rappeler les raccourcis cognitifs empruntés par G. W. Bush, indique un penchant pour la superficialité de l'action face à la complexité de l'analyse. À partir du moment où son idée est fixée, les détails ne sont que... des détails. C'est-à-dire que les autres politiques ou critiques meurent rapidement au feuilleton lorsqu'elles en obstruent une autre plus importante dans l'agenda. Par exemple, au soir du 11 septembre 2001, George W. Bush n'avait pas de doute sur le *travail* qui s'imposait [à lui]. Le temps n'était pas aux palabres interminables où l'on discutait chaque facette de chaque option. Au contraire, ce président allait agir, tout simplement, et ce, quitte à devoir tourner les coins ronds. À preuve, selon les souvenirs du proche collaborateur Richard A. Clarke, George W. Bush ne coupait pas les cheveux en quatre lorsqu'il dit à ses proches conseillers : *«I want you all to understand that we are at war and we will stay until this is done. Nothing else matters. Everything is available for the pursuit of this war. Any barriers in your way, they're gone. Any money you need, you have it. This is our only agenda.²⁹⁹»*. Le journaliste Wayne Slater soulève par rapport au caractère de *gut player* : *«He does not believe that he is wrong. He does not give second thought that what he might be doing in terms of a pursuit of the war is the wrong thing to do.³⁰⁰»*. De son côté, David Frum abordait aussi ce phénomène d'hyperfocalisation, qui, lorsqu'enclenché, oriente toute l'analyse sur un aspect précis. Dans une entrevue télévisée, l'ancienne plume du président disait : *«There is a personal stubbornness that makes him take hold of something, and not let it go.³⁰¹»*. Pour ce qui est de la Guerre en Irak proprement dite, le chercheur James

²⁹⁸ Aubrey Immelman, «The Political Personality of U.S. President George W. Bush», In *Political Leadership for the New Century: Personality and Behaviour Among American Leaders*, sous la direction de Linda O. Valenty et Ofer Feldman, Westport, 2002. p. 81–103.

²⁹⁹ Dan P. McAdams, *op. cit.*, p. 20.

³⁰⁰ PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Wayne Slater», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).

³⁰¹ PBS.org, 2004. «Frontline : Interview David Frum», [En ligne] :

P. Pfiffner souligne par rapport à la propension simplificatrice et obstinée de la personnalité du 43^e président : *«In response to a question about the Middle East, Bush said: "Look, my job isn't to try to nuance. My job is to tell people what I think."»³⁰²*. Bob Woodward, qui a eu le privilège d'interviewer George W. Bush lorsqu'il était en poste, remarque pour sa part ce penchant pour la superficialité dans l'analyse d'enjeux complexes :

«Bush looks at problems. And he told me, he said: "I'm a gut player. I play by instincts. I don't play by the book." And of course the book is Policy 101 about how you make these kinds of decisions, and all of this [is] coming from the gut. I think what the first step is -- "Do we have a problem? Saddam's a problem" -- there's this convergence, and fix it. [...] And he said so in that famous U.N. address in September of 2002. His message was: "You, the U.N., either solve the Saddam problem, or we're going to solve it by ourselves."»³⁰³.

Il semble donc que l'Opération Liberté en Irak fut une décision, qui, malgré les analyses auxquelles elle fut soumise, fut prise à partir du moment où l'instinct superficiel du 43^e président lui avait indiqué le sentier de la guerre. La deuxième défaillance reliée à la personnalité instinctive de George W. Bush est celle d'un caractère décisionnel marqué par l'impulsivité et la nécessité de l'action. James P. Pfiffner remarque ce phénomène :

«As president, George W. Bush demonstrated decisiveness and an impatience for unnecessary delay. In contrast to President Clinton, who wanted to analyze every issue thoroughly and ensure that all angles had been examined, often in long drawn out meetings, President Bush preferred to act decisively and intuitively. [...] He felt that one part of his role as president was "to force decisions, and to make sure it's in everybody's mind where we're headed."»³⁰⁴.

<http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/frum.html>
(Page consultée le 29 janvier 2011).

³⁰² PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Bob Woodward», [En ligne] :

<http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/woodward.html>
(Page consultée le 26 janvier 2011).

³⁰³ James P. Pfiffner, *op. cit.*, p. 161.

³⁰⁴ *Idem.*, p. 161.

Agir promptement, cela est peut-être un avantage selon Sun Tsu dans *L'art de la guerre*, mais dans les relations internationales, un peu comme au poker, ce peut être une mise risquée, ce que les bluffeurs appellent un *Gut call*. En fait, selon Dan P. MacAdams, le 11 septembre 2001 offrait au *Decider* un défi qui lui permettait de mettre de l'avant son goût du risque : «*He is comfortable because his personality traits (and his life experience) have prepared him beautifully for this moment. This highly extraverted president is energetic and restless, loves to take the big risk that aims for the game-changing impact.*»³⁰⁵. D'ailleurs, comme il le disait lui-même : «*History will be the judge, but it won't judge well somebody who doesn't act, somebody who just bides time here.*»³⁰⁶. Pour James P. Pfiffner, l'utilisation de documents aux données discutables – portant sur la détention d'ADM par Saddam Hussein – pour légitimer l'intervention en Irak démontre aussi l'empressement du *Decider* à régler ce dossier. Selon ce chercheur : «*The president's willingness to use the documents as a basis for his public argument for regime change in Iraq without demanding that they be examined carefully by U.S. intelligence experts illustrated his tendency to act instinctively and quickly rather than after careful deliberation and examination of the evidence.*»³⁰⁷. Wayne Slater, qui a souvent rencontré G. W. Bush lorsque celui-ci était gouverneur, disait lui-aussi : «*He was a very diligent person.*»³⁰⁸. En fait, ce désir d'agir, cet impératif de l'action sont au centre de la personnalité de George W. Bush et c'est aussi, entre autres, ce qui motiva sa décision d'intervenir en Irak. Car, comme le rappelle James P. Pfiffner : «*His bias for action led to his early decisions about war in Iraq, his willingness to use suspect documents to argue for it, and his decisions to begin the war with a "rolling start."*»³⁰⁹. Le troisième défaut relevé chez le 43^e président par Aubrey Immelman est celui qui le pousse à s'entourer de collaborateurs qui sont instinctivement choisis pour leur loyauté plutôt que pour leurs compétences. C'est en effet en se fiant à ce que ses tripes lui dictaient que ce président a sélectionné les membres de son équipe. Et davantage encore pour leur indéfectibilité que pour leur indépendance d'esprit. Dans ses mémoires, George W. Bush aborde ses critères de sélection de son équipe parfaite :

³⁰⁵ Dan P. MacAdams, *op. cit.*, p. 47.

³⁰⁶ James P. Pfiffner, *op. cit.*, p. 162.

³⁰⁷ *Ibid.*

³⁰⁸ PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Wayne Slater», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).

³⁰⁹ James P. Pfiffner, *op. cit.*, p. 176.

« Pour les postes clés, je m'entretenais personnellement avec les candidats. Je profitais de mon temps pour jauger les personnalités. Je cherchais l'intégrité, l'altruisme et la capacité de gérer la pression. [...] Je leur serai toujours reconnaissant de leur dévouement.³¹⁰ ». Tel que le faisait remarquer Wayne Slater à propos du colistier de George W. Bush : « *Cheney is perfect for Bush, because Cheney wins over Bush in ways almost nobody else does. [...] But Cheney fights through all those defenses, because A, he's loyal. He's loyal to the father. B, he never wants to be president. So Bush saw right away he's trustworthy. C, he talks in a way that Bush finds very appealing.*³¹¹ ». Aussi, le 43^e président fait mention de son trait de personnalité axé sur la recherche constante de loyauté chez ses proches collaborateurs : « L'homme [Dick Cheney] que j'avais choisi en cette chaude journée de juillet [2000] m'était resté fidèle jusqu'à la fin. Notre amitié avait survécu.³¹² ». En choisissant son équipe par instinct, George W. Bush a choisi des personnes qui voulaient lui plaire. À ce titre, les auteurs Ivo Daalder et I. M. Destler, qui se sont penchés sur l'influence des divers NSA depuis la création du NSC, ont statué que Condoleezza Rice était pour le moins discrète, voire apathique dans ses recommandations. En effet, selon ces spécialistes, de peur de heurter les idées – déjà faites – de George W. Bush, la *National security adviser* aurait fait preuve de mutisme, ce qui, dans le cadre de ses fonctions, faisait d'elle une conseillère timide dans ses interventions au critérium de l'influence dans la *situation room*. Les conclusions avancées par Ivo Daalder et I. M. Destler démontrent que la sélection instinctive du 43^e président des gens qu'il avait triés sur le volet pour faire partie de son équipe ne l'aura pas toujours servi dans sa présidence, ce qui est également vrai pour la décision la plus marquante de cette dernière. Tel qu'ils le font remarquer :

«After 9/11, Bush was increasingly certain about he wanted to do, and how. And Rice's job was to get it done. In the process, the NSC adviser decided not to put Bush's instincts and desires to the analytical test—not to probe his assumptions, look for alternative courses of action, or even to examine the likely consequences. She asked: What does the president want? How it can be done? She did not ask: What if the president is wrong? How else can we achieve his

³¹⁰ George W. Bush, *op. cit.*, p. 76.

³¹¹ PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Wayne Slater», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).

³¹² George W. Bush, *op. cit.*, p. 115.

*objectives? Who among those who disagree should he hear out? This was a serious failing.*³¹³».

Certes, la personnalité de *gut player* de George W. Bush aura imprégné sa présidence, mais elle aura aussi – en amont du processus décisionnel – fait ressortir un penchant pour les analyses superficielles, pour une attitude impulsive pernicieusement tournée vers l'action et pour l'embauche de certains conseillers qui préféreraient se taire plutôt que de froisser le sacrosaint instinct du président.

3.6 Un contexte décisionnel propice

Le modèle hudsonien inclut quatre types d'influences psychologiques liées à la situation dans laquelle une décision est prise par un individu : la recherche d'approbation sociale, les contraintes temporelles, les enjeux en présence pour celui à qui il incombe de décider et le rôle social. En ce qui a trait au quatrième type d'influence proposé par Valerie M. Hudson, nous choisissons d'emblée de ne pas observer l'incidence du rôle social de George W. Bush puisque cette notion contextuelle nous semble être peu significative dans notre démonstration. Toutefois, hormis l'inapplicabilité de ce facteur, les trois autres sous-tendent que la conjoncture était propice à la levée du *grand rideau* de l'histoire où des mesures draconiennes allaient être prises contre Saddam Hussein. En d'autres mots, outre les motifs psychologiques individuels du 43^e président, certains autres facteurs psychologiques externes – parce qu'ils sont contextuels – sont venus influencer sa décision finale.

Pour Valerie M. Hudson, le désir d'acceptation sociale est un agent catalyseur dans le comportement des décideurs politiques. Malgré son attitude de *gut player* et l'assurance qu'elle conférait à sa prise de décision, en adoptant un style collégial dans les réunions avec ses conseillers, George W. Bush recherchait inconsciemment leur approbation, et ce, dans un

³¹³ Ivo Daalder et I. M. Destler, *op. cit.*, p. 311.

processus de reconnaissance sociale. Ainsi pour l'Irak, il fut attentif aux recommandations qui cadraient avec sa vision manichéenne des enjeux en présence et avec la vertu messianique qu'il associait à sa présidence. En ce sens, il y a certaines recommandations qui jouèrent un rôle de premier plan dans la plus importante décision de sa présidence. Selon Alexander Moens, le style décisionnel de G. W. Bush consiste à écouter tous les points de vue et à décider ensuite, et ce, non pas dans le but de déléguer, mais dans l'optique d'avoir une vision d'ensemble³¹⁴. Par contre, le même chercheur fait remarquer que :

«Bush is not afraid to tell people what he does not know and to bring experts in and to bombard them with questions. The downside to this preference is that Bush may depend too much on the willingness of his advisers to confront him with divergent views. If Andy Card in domestic issues, and Condi Rice in foreign Policy would assure that there are always multiple points of view, this dependency can be lessened, but often the Chief of Staff or National Security Advisor are themselves part of an argument, making it difficult to add that extra advocacy which may weaken their own position.»³¹⁵

Pour Ivo Daalder et I. M. Destler³¹⁶, G. W. Bush a mal géré le processus décisionnel entourant l'Irak en raison d'une certaine mollesse de la part de Condoleezza Rice. En ne posant pas les bonnes questions qui auraient forcé le président à considérer d'autres options que la voie militaire, la 20^e NSA n'a pas fourni tous les outils informationnels à son patron. De son côté, John Burke observe un effacement de la NSA dans la gestion du processus décisionnel : *«While contentious debate may have been the usual order of the day among Bush's foreign-policy team in the aftermath of September 11, the decision process that led to war with Iraq raised the opposite concern: that a decision to go to war had been "slipped into," with deliberations turning to issues of "how" and "when," not "why" or "whether."»³¹⁷*. D'ailleurs, si le récit raconté par Bob Woodward est véridique, lors d'une réunion cruciale pour le dossier de l'Irak – où étaient présents les représentants militaires, les proches conseillers, la NSA et George W. Bush il va sans dire – Condoleezza Rice avait demandé au président : *«Do you want me just to listen?»³¹⁸*, ce à quoi le président avait acquiescé. Enfin, comme John Burke le

³¹⁴ Alexander Moens, *op. cit.*, p. 58.

³¹⁵ *Idem.*, p. 60.

³¹⁶ Ivo Daalder et I. M. Destler, *op. cit.*, p. 311.

³¹⁷ *Idem.*, p. 559.

³¹⁸ Bob Woodward, *op. cit.*, p. 86.

fait remarquer pour la décision de la Guerre en Irak : «*But the questions and issues Rice raised seem largely within the parameters of the military options under discussion, never reaching the more fundamental issue of the merits of the case for war and the assumptions underlying it.*³¹⁹». *A fortiori*, cet effacement dans le processus décisionnel de la part de la *NSA in charge* a ultimement créé un concert où les voix de certains ténors résonnèrent plus fort que d'autres aux oreilles de G. W. Bush – comme celle de Dick Cheney versus celle de Collin Powell, par exemple. Car, l'absence d'opposition solide face à l'alternative guerrière laissait le champ libre aux conseillers Donald Rumsfeld, Paul Wolfowitz et Dick Cheney pour que ceux-ci échafaudent l'Opération Liberté en Irak. Les mandarins de l'administration Bush ont donc profité d'un consentement tacite ou d'une absence d'opposition en ce qui avait trait à la désignation des priorités de l'agenda de la politique étrangère. Rappelons qu'à son arrivée dans le Bureau ovale, G. W. Bush comptait sur une équipe dont les protagonistes occupaient deux camps idéologiques distincts formés des néoconservateurs d'un côté et des partisans du nationalisme agressif de l'autre. Ainsi, les tenants d'un nationalisme agressif comptaient dans leur rang : le vice-président Dick Cheney et le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld, tandis que les néoconservateurs étaient Paul Wolfowitz en tant que secrétaire adjoint à la défense, Richard Perle au *Defense Policy Board* et David Frum à la rédaction des discours. Toutefois, après le 11 septembre, les dissensions idéologiques semblèrent s'estomper puisque les nationalistes agressifs s'entendaient désormais avec leurs homologues néoconservateurs sur plusieurs aspects de la marche à suivre. Jean-Frédéric Légaré-Tremblay brosse le portrait suivant du courant néoconservateur qui semble avoir servi de châssis idéologique sur lequel la politique étrangère de George W. Bush a été édifiée après le 11 septembre 2001 :

« Le néoconservatisme représente, aux États-Unis, une école de pensée unique et originale en matière de politique étrangère. Cette unicité se remarque notamment par le fait qu'au gré des conjonctures, ses tenants ont pu, en effet, critiquer à la fois les libéraux et les conservateurs, les internationalistes et les isolationnistes, de même que les establishments démocrate et républicain. Il est possible de saisir cette unicité par le dosage particulier que fait le néoconservatisme entre le réalisme et l'idéalisme. C'est donc à la confluence de ces deux courants de pensée que l'on peut retrouver les concepts-clés du néoconservatisme que sont : 1) l'importance de la morale et de l'idéologie dans les relations internationales, 2)

³¹⁹ John Burke, 2005. «The Contemporary Presidency: Condoleezza Rice as NSC advisor: a case study of the honest broker role». In *Presidential Studies Quarterly*, vol. 35, no 3, p. 560.

le patriotisme, 3) le leadership, 4) l'unilatéralisme et le multilatéralisme instrumental, et 5) un interventionnisme musclé sur la scène internationale.³²⁰ ».

Si au début de sa présidence George W. Bush pensait pouvoir tirer profit de l'opposition idéologique binaire entre ses proches conseillers pour obtenir différentes alternatives sur les buts à atteindre et sur la manière d'y arriver, le 11 septembre 2001 aura aplani les dissensions entre les mandarins de cette administration. Jean-Frédéric Légaré-Tremblay remarque aussi cette disparition du fossé idéologique au sein de l'équipe qui conseillait George W. Bush : « En effet, l'influence des néoconservateurs [dans la décision d'intervenir en Irak] est probablement le fruit d'une convergence idéologique avec les nationalistes agressifs, que sont les Donald Rumsfeld, Dick Cheney et, dans une certaine mesure, le président lui-même.³²¹ ». Par l'utilisation d'un vocabulaire ou d'une rhétorique que G. W. Bush comprenait et appréciait, certains conseillers purent profiter de la brèche laissée ouverte par Condoleezza Rice pour convaincre le président d'accepter leurs vues entourant l'Irak³²². Ainsi, sans nécessairement rechercher ouvertement l'approbation de ses conseillers dans ses décisions à la tête du pays, le 43^e président aura néanmoins suivi leurs recommandations consensuelles, ce qui n'en demeure pas moins une forme d'obtempération. En leur faisant confiance et en écoutant les conseils des néo-conservateurs et des nationalistes agressifs, George W. Bush leur prouvait qu'ils avaient de l'influence sur lui. Inversement, cette prise en compte des recommandations témoignait de sa recherche d'approbation sociale puisqu'en suivant le plan échafaudé par ses conseillers, il n'allait pas à l'encontre de ce que la majorité de son entourage décisionnel lui indiquait de faire. Le consensus idéologique qui l'entourait impliquait donc aussi que l'acceptation sociale de ce président – par rapport au regard que lui portaient les membres haut placés de son administration – passait par l'inclusion de l'idéologie néoconservatrice dans la conduite de sa politique étrangère. Bref, peu importe leurs divergences d'opinions à leur arrivée à la Maison blanche, les conseillers eurent plusieurs concomitances idéologiques après le 11 septembre 2001. L'influence néoconservatrice joua ainsi un rôle de premier plan dans les arcanes psychologiques du 43^e président lorsqu'il fit son calcul décisionnel pour la Guerre en Irak.

³²⁰ Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, *L'Idéologie néoconservatrice et la politique étrangère sous George W. Bush*, Études Raoul-Dandurand no 9, Montréal, 2005, *idem*, p. 4.

³²¹ Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, *op. cit.*, p. 27.

³²² Charles-Philippe David, *op. cit.*, p. 626-633.

De plus, les contraintes temporelles pressaient G. W. Bush à prendre sa décision. Après le 11 septembre 2001, dans son langage aussi direct qu'imagé, en privé, il disait ceci au roi de Jordanie : «*We're steady, clear-eyed, and patient, but pretty soon we'all have to start displaying scalps.*»³²³. De même, lors de son discours sur l'état de l'Union en 2002, il faisait officiellement mention d'un impératif de temps : «*We'll be deliberate, yet time is not on our side. I will not wait on events, while dangers gather. I will not stand by, as peril draws closer and closer.*»³²⁴. En fait, dans la tête du président le temps était venu de passer aux actes puisque l'attente et les compromis avaient assez duré. Il en fait mention dans ses mémoires :

« Cela faisait plus de dix ans que les résolutions de la guerre du Golfe exigeaient le désarmement de l'Irak, cela faisait plus de quatre ans que Saddam avait expulsé les inspecteurs des Nations Unies, cela faisait six mois que j'avais lancé mon ultimatum aux Nations Unies et quatre mois que la résolution 1441 avait offert une « dernière chance » à Saddam. Enfin cela faisait trois mois que le dernier délai de l'ONU était dépassé. Nous n'avions pas précipité le processus diplomatique. J'avais plutôt l'impression que cela ne finissait pas. Pendant ce temps, la menace persistait.»³²⁵

Ainsi, ce moment du «maintenant ou jamais» sous-tendait la prise de mesures draconiennes contre le régime irakien. D'ailleurs, certaines assertions officielles de ce président témoignent de sa tentative de créer une situation où un étai temporel se refermait sur le dictateur de Bagdad : «*He [Saddam Hussein] must disarm. I'm sick and tired of games and deception. And that's my view of timetables.*» [...] «*Any attempt to drag the process on for months will be resisted by the United States. . . . This just needs to be resolved quickly.*»³²⁶. Toutefois, si d'un côté, Saddam Hussein se voyait contraint par le temps, du côté de George W. Bush, un compte à rebours l'exhortait à déclarer la guerre au despote. Selon les propres dires du 43^e président, son administration avait atteint le point de non-retour, – ne serait-ce que pour éviter de perdre la face devant l'humanité – pour le déclenchement des hostilités contre le régime

³²³ Dan P. McAdams, *op.cit.*, p. 46.

³²⁴ AMERICANRHETORIC.com, 2002. «George W. Bush : 2002 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2002.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

³²⁵ George W. Bush, *op. cit.*, p. 254.

³²⁶ James P. Pfiffner, *op. cit.*, p. 166.

irakien. Tel qu'il s'en souvient : « Certains pensaient que nous pouvions contrôler Saddam en laissant les inspecteurs en Irak. Mais je ne voyais pas comment. Si nous disions à Saddam que nous lui laissions une dernière chance – après lui avoir dit que la précédente était précisément la dernière – nous n'aurions plus aucune crédibilité et cela ne pourrait que l'encourager à nous défier.³²⁷ ». Voilà comment le jeu de la diplomatie coercitive dans lequel George W. Bush avait entraîné Saddam Hussein acculait maintenant au pied du mur le président étatsunien en mars 2003. Enfin, sans même parler de George W. Bush, Valerie M. Hudson – lorsqu'elle présente le facteur de la contrainte temporelle – tient des propos qui sont frappants dans leur similitude avec le facteur temps dont nous venons de parler :

«There is also the issue of time constraints. The reaction to a situation is going to be somewhat different if it is an emergency-type situation in which action must be taken quickly. There may not be time for an extensive information search; there may not be time for extended deliberation. In such a situation, the role of emotions, or "gut feelings," may be prominent.»³²⁸

Car, comme il le dit lui-même dans ses mémoires : « Le 11 septembre nous avait montré que si nous attendions qu'une menace se réalise pour agir, il serait trop tard. Je pris donc ma décision : nous allions nous occuper de l'Irak, d'une façon ou d'une autre.³²⁹ ». L'écoulement du sablier, tant du point de vue politique que diplomatique, fut une contrainte qui força le 43^e président à prendre la décision qui allait marquer au fer rouge ses deux mandats présidentiels.

Enfin, faut-il rappeler que certains enjeux d'ordre sécuritaire, stratégique et matériel ont également leur place dans l'opérationnalisation puisque, selon Valerie M. Hudson, même s'ils sont extérieurs aux variables psychologiques (constructions psychologiques et traits de personnalité), ils contribuent néanmoins à façonner la perception de l'individu lorsque ce dernier fait un choix ou prend une décision. En ce qui a trait à l'enjeu de sécurité du contexte d'avant-guerre, il semble que l'expression « chat échaudé craint l'eau froide » s'appliquait à un dilemme décisionnel, qui en fait n'en était pas un. George W. Bush l'indique dans ses mémoires :

³²⁷ George W. Bush, *op. cit.*, p. 259.

³²⁸ Valerie M. Hudson, *op. cit.*, p. 50-51

³²⁹ George W. Bush, *op. cit.*, p. 236.

« Avant le 11 septembre, Saddam représentait un risque que les Etats-Unis [sic] auraient peut-être pu accepter. Après le 11 septembre, ma vision du monde avait changé. Je venais de voir de mes propres yeux les dommages que pouvaient infliger dix-neuf fanatiques armés de cutters. Je ne pouvais qu'imaginer leur potentiel destructeur si un dictateur ennemi mettait ses armes de destruction massive entre les mains de terroristes. À l'heure où le Bureau Ovalé était débordé chaque jour par de nouvelles menaces – en bonne partie liées à des armes chimiques, biologiques ou nucléaires –, cette éventualité paraissait terriblement réaliste. L'enjeu était trop important pour faire confiance au dictateur alors que les preuves s'accumulaient et qu'un consensus international émergeait.³³⁰ ».

Ajoutons à l'élimination d'une menace potentielle liée aux ADM le positionnement géographique avantageux qu'offre *le pays des deux fleuves*. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2003, George W. Bush fait clairement référence aux enjeux géostratégiques que revêtait l'Irak :

«Year after year, Saddam Hussein has gone to elaborate lengths, spent enormous sums, taken great risks, to build and keep weapons of mass destruction -- but why? The only possible explanation, the only possible use he could have for those weapon, is to dominate, intimidate, or attack. With nuclear arms or a full arsenal of chemical and biological weapons, Saddam Hussein could resume his ambitions of conquest in the Middle East, and create deadly havoc in the region.»³³¹

Ainsi, en allant en Irak, les États-Unis pouvaient *rénover* une zone stratégique et en extirper un élément déstabilisateur au Moyen-Orient. De plus, une fois Saddam Hussein chassé du pouvoir, les États-Unis seraient en mesure d'ériger une guérite en Irak, ceci leur offrant une meilleure position pour endiguer les problèmes futurs qui surviendraient dans cette région volatile. Scott K. McClellan, un proche collaborateur du 43^e président, relevait aussi l'idée d'une stabilisation accrue du Moyen-Orient en plus d'aborder l'enjeu matériel fondamental de l'Irak : *«Bush's foreign policy team had always held Saddam in low regard. They saw him as a destabilizing force in the Middle East, a region with vast oil reserves that represented a key*

³³⁰ George W. Bush, *op. cit.*, p. 236.

³³¹ AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : 2003 State of the Union Address» [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html> (Page consultée le 21 janvier 2011).

*national security interest of the United States.*³³²». Bien que George W. Bush n'ait pas mis l'accent sur les réserves pétrolifères de l'Irak dans ses discours officiels – fort probablement pour ne pas avoir l'air d'un pilleur de ressources –, Scott K. McClellan se rappelle d'une discussion datant du 20 septembre 2002, où le président s'était entretenu avec des gouverneurs républicains sur cet enjeu matériel. Ce soir-là, George W. Bush avait dit devant les collègues de son parti : «*And our planning [en Irak] will make sure there is no oil disruption; we are looking at all options to enhance oil flow.*»³³³». Mentionnons aussi que, comme le montrait Oliver Stone dans son film *W*, le pétrole irakien était l'un des arguments principaux de Richard Cheney pour la tenue d'une intervention militaire pour renverser Saddam Hussein. Scott K. McClellan ne dément pas la thèse avancée par le réalisateur puisqu'il écrit : «*Cheney was also heavily involved in economic and energy policy. He might well have viewed the removal of Saddam Hussein as an opportunity to give America more influence over Iraq's oil reserves, thereby benefiting our national and economic security.*»³³⁴». Ainsi, nonobstant les motivations propres à la psychologie de G. W. Bush, les enjeux sécuritaires, géostratégiques et matériels encourageaient la tenue d'une l'opération militaire en Irak. La guerre devenait donc une option légitime, voire même judicieuse selon le contexte et les enjeux inhérents à celui-ci.

3.7 Présentation des résultats de notre étude de cas

À la lumière de nos observations, nous sommes en mesure d'opérationnaliser le modèle hudsonien par les variables psychologiques de G. W. Bush pouvant lever le voile sur sa prise de décision qui mena à la Guerre en Irak. Tout d'abord, mentionnons qu'il y a un ordre dans l'opérationnalisation des variables psychologiques. Il faut respecter cette «chronologie» d'analyse puisque celle-ci est tributaire de la justesse de notre explication de la prise de décision entourant l'intervention américaine en Irak de 2003. Il faut donc partir de la

³³² Scott K. McClellan, *What Happened: Inside the Bush White House and Washington's Culture of Deception*, Public Affairs, New York, 2008, p. 127.

³³³ Scott K. McClellan, *What Happened: Inside the Bush White House and Washington's Culture of Deception*, Public Affairs, New York, 2008, p. 139.

³³⁴ *Idem.*, p. 145.

«case» qui traite des motivations émotionnelles dont les corollaires sont les constructions psychologiques majeures chez G. W. Bush. Comme nous l'avons observé, les valeurs, les souvenirs et les croyances sont les facteurs qui composent les constructions psychologiques. Car, en plus d'avoir un impact sur la formation des filtres cognitifs de la perception, les constructions psychologiques – une fois jointes aux traits de la personnalité d'un individu – établissent un modèle mental. En ce qui concerne la perception et donc, la cognition, il faut mettre en lumière les filtres cognitifs qui sont composés de biais, de stéréotypes et d'heuristiques fallacieuses. Une fois que ceux-ci sont clairement identifiés, nous pouvons établir un modèle cognitif. Ensuite, lorsque nous jumelons le modèle mental au modèle cognitif et enfin, aux conclusions présentes dans le contexte situationnel, nous sommes en mesure de définir une attitude finale, laquelle résume le processus décisionnel et conséquemment, présuppose le comportement ou la décision finale.

Notre étude de cas qui applique le modèle hudsonien à la psychologie de G. W. Bush et au contexte situationnel s'articule ainsi. Tout d'abord, tel que nous l'avons observé, les constructions de G. W. Bush tournaient autour de trois axes (croyances, valeurs et souvenirs) qui se sont également répercutés dans sa manière de réfléchir (cognition) et d'être (personnalité). C'est donc dire que les valeurs imprégnées de la Destinée manifeste, la mémoire marquée par le poids de l'ombre paternelle et surtout les croyances religieuses et messianiques, représentent les variables qui ont façonné la perception et les traits de personnalité de G. W. Bush.

Pour établir le modèle cognitif, il faut revenir sur les biais, les stéréotypes et les heuristiques présents dans la perception de G. W. Bush. Premièrement, le biais cognitif principal de ce leader est celui d'une vision manichéenne du monde issue de ses croyances religieuses. Deuxièmement, les stéréotypes associés à la toute-puissance militaire et à la rectitude morale du peuple américain, qui, en tant que filtres dans sa psychologie, sont reliés à ses valeurs découlant de la Destinée manifeste. Troisièmement, nous avons remarqué des heuristiques fallacieuses issues du manichéisme de G. W. Bush. Celles-ci s'expriment à travers les biais cognitifs d'ancrage, de raisonnement par analogie et de fausse représentativité des tenants et aboutissants de la Guerre en Irak. De plus, au manque de nuance cognitive du

43^e président s'ajoutait une trop grande confiance en lui-même et en sa «cause», et ce, dans la mesure où il entretenait des «certitudes» par rapport au plan divin qu'il devait accomplir. Nous pouvons donc établir que le modèle cognitif de G. W. Bush suscita en lui une perception assurément manichéenne des relations internationales.

Selon Valerie M. Hudson, les traits de personnalité découlent directement des composantes émotionnelles et mentales, qui, forgées au fil du temps, pénètrent inconsciemment le sujet. Certains traits de personnalité étant donc issus des mêmes constructions psychologiques et des mêmes myopies cognitives, il ne nous semble pas pertinent de revenir sur les causes (exposées au deuxième chapitre) et l'incidence psychologique (développée au troisième chapitre) de ceux-ci. Ainsi, le messianisme, le manichéisme, l'ethnocentrisme et la piété de *Born-again* se retrouvent également dans la personnalité du 43^e président. Or nonobstant cette répétition, il y a un autre aspect de sa personnalité qui a joué un rôle majeur pour la décision de la Guerre en Irak et c'est son instinct de *gut player*. En effet, le trait de l'instinctivité dans son caractère faisait de lui un décideur, qui, – quitte à prendre des risques – préférait se fier à ses tripes plutôt qu'à des analyses complexes.

Une fois les constructions psychologiques, les filtres cognitifs et les traits de personnalité identifiés, nous pouvons établir le modèle mental de G. W. Bush qui peut se résumer comme suit : un homme politique ambitieux (en raison de son désir de reconnaissance paternelle qui le poussa à vouloir surpasser les accomplissements de celui-ci), instinctif (en raison de sa personnalité de *gut player*) et messianique (en raison du poids idéologique de ses croyances religieuses).

En ce qui concerne l'incidence contextuelle dans la prise de décision de G. W. Bush d'intervenir en Irak, nous pouvons résumer l'influence de l'environnement en trois types. En premier lieu, l'idéologie néo-conservatrice particulièrement manifeste en raison de la gestion discrète de Condoleezza Rice du processus décisionnel, lequel lié au désir d'acceptation sociale du président, a poussé ce dernier à accepter les thèses proposées par les ténors de son administration. En second lieu, la pression temporelle du *now or never* qui impliquait la prise

de mesures coercitives à l'endroit d'un ennemi qui n'avait pas respecté «l'ultime ultimatum». En dernier lieu, les enjeux relatifs : à la dangerosité du régime irakien quant à sa possible détention d'ADM, à l'accès à une réserve pétrolifère substantielle ainsi qu'à la possibilité de réaffirmer la puissance américaine dans une zone géostratégique du Moyen-Orient.

Si nous apposons les conclusions tirées du modèle mental et du modèle cognitif à celles que nous révèle le contexte situationnel, nous sommes en mesure d'affirmer que l'attitude finale de G. W. Bush pour sa décision d'intervenir en Irak faisait de lui un président investi d'une mission divine qui opposait le Bien (lui, les siens et les pays alliés) au Mal (groupes terroristes, États commanditaires de ceux-ci et, par extension, Saddam Hussein). Ainsi, en décidant de renverser Saddam Hussein le 19 mars 2003, le 43^e président allait écrire une nouvelle page d'histoire qui – selon nos conclusions – n'était à toutes fins utiles qu'une retranscription de ce que son Dieu et ses tripes lui dictaient. Les résultats que nous venons d'exposer sous forme de texte sont également présentés sous une forme schématisée qui respecte et exprime bien la «chronologie d'analyse» qu'il faut observer dans le modèle hudsonien pour expliquer une décision.

NOS CONCLUSIONS SOUS FORME SCHÉMATISÉE :

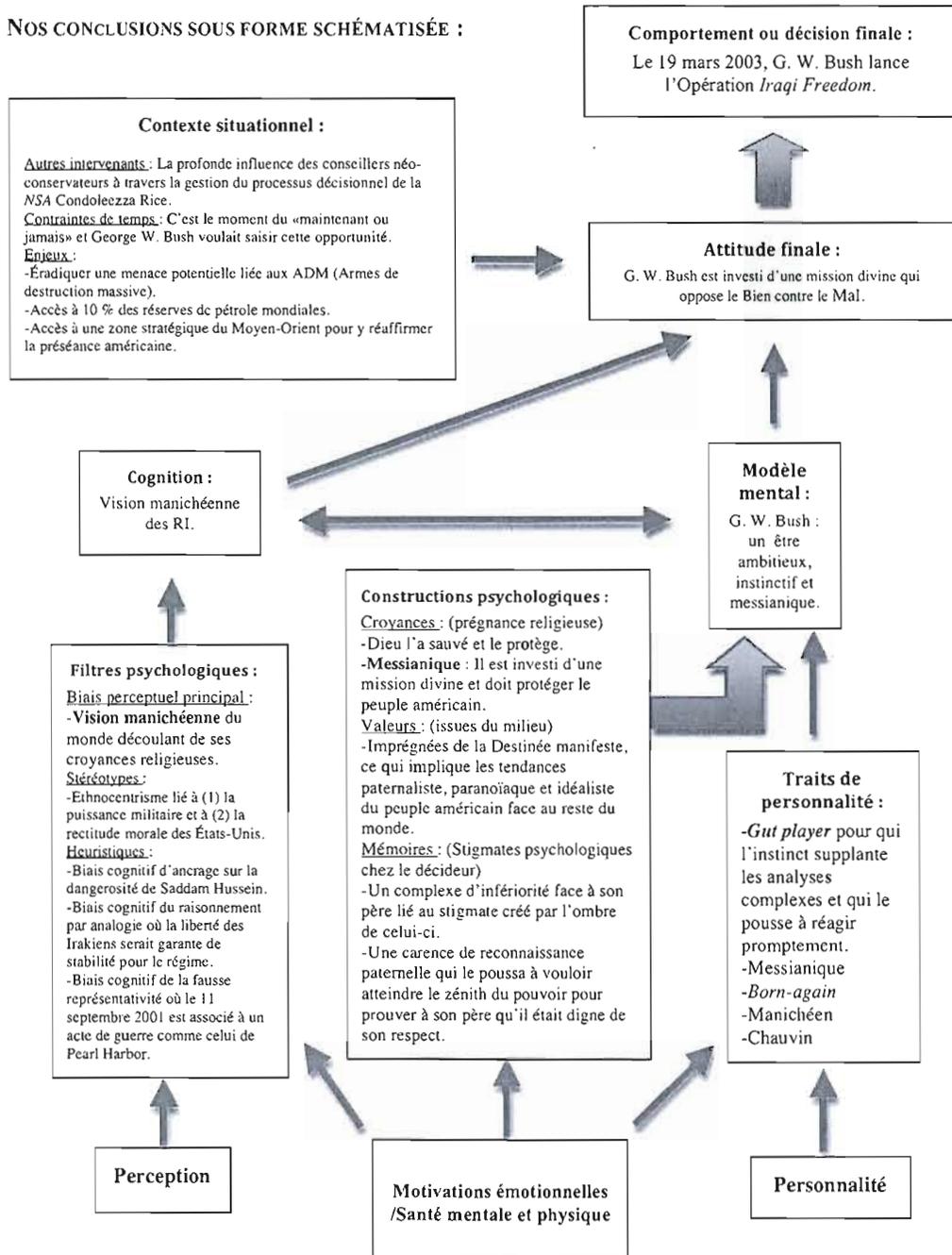


Figure 3 L'application du profil psychologique de G. W. Bush du modèle schématisé d'Hudson

CONCLUSION

Force est de constater, à lumière de notre étude, que George W. Bush est : un être avec une vision manichéenne (dualiste), un fervent *Born-again* pour qui la piété est le seul remède existentiel, un fier Texan confiant hors de tout doute en la Destinée manifeste et en son instinct de *gut player*, un fils ayant un complexe d'infériorité face à son père et surtout, un homme politique persuadé à partir de janvier 1999 qu'il est «l'humble outil» de Dieu dans une tâche messianique. Ainsi, par rapport à notre hypothèse initiale, nous sommes en mesure d'affirmer qu'une approche comme celle formulée par Valerie M. Hudson permet en partie de lever le voile sur les motifs psychologiques qui menèrent à la Guerre en Irak.

Nous affirmons donc que la croyance messianique, la cognition manichéenne et la personnalité *gut player* de G. W. Bush ont, à la suite du 11 septembre 2001, pris tout leur ascendant décisionnel dans la psychologie du 43^e président. Un peu comme si un rebelle qui se cherchait une cause s'en était trouvée une dans la pire attaque survenue en sol américain de l'Histoire. À l'image des films américains de série B, où le Bien triomphe toujours du Mal, il allait de soi pour G. W. Bush de se ranger du côté des gagnants. Qui plus est, il ne voulait pas seulement suivre la parade, il voulait la mener. La mission divine que Dieu avait placée en lui, jumelée à une conjoncture de guerre plus qu'opportune, rendait propice l'intervention en Irak de 2003.

L'approche hudsonienne, au même titre que ses contemporaines, offre une portée théorique qui – par son angle analytique et le choix de ses variables – ne peut cerner toutes les facettes liées à l'identification et l'explication de la *totalité panoramique* des motifs qui ont mené à la Guerre en Irak. En ce sens, notre étude ne fait pas exception à cette règle. Toutefois, la concentration d'une analyse basée uniquement sur la psychologie perceptuelle d'un individu dans sa prise de décision offre au chercheur un angle analytique qui ne saurait, au mieux, qu'être effleuré par d'autres approches théoriques. Ainsi, bien que nous n'ayons pas été en mesure d'expliquer toutes les facettes de la prise de décision qui a mené à la Guerre en Irak, nous avons néanmoins pu exposer les motifs psychologiques liés à cette dernière. Inversement, tel que nous l'avons mentionné dans la première section, d'autres approches, qui seraient appliquées au même type de questionnement, auraient assurément donné des résultats sans doute très différents de ceux que nous avons obtenus.

Un penseur libéral aurait probablement vu – dans l'établissement éventuel d'une démocratie irakienne viable – une façon de bâtir de nouvelles relations diplomatiques et commerciales avec un nouveau partenaire économique, ce qui, selon les postulats libéraux est garant d'une pacification des rapports interétatiques. Pour un tenant de l'approche bureaucratique comme Graham T. Allison, l'influence des conseillers – avec leurs arguments «irréfutables» – aurait grandement joué dans la prise de décision de G. W. Bush d'aller envahir l'Irak. Enfin, il faut aussi noter que les conclusions de Frank Harvey viennent – en quelque sorte – réfuter les nôtres. En effet, ce chercheur a démontré qu'un autre président – en l'occurrence Al Gore, s'il l'avait été – aurait lui aussi opté pour la décision d'intervenir en Irak³³⁵. En d'autres mots, selon Frank Harvey, l'idiosyncrasie bushienne – laquelle, selon notre recherche représente [entre autres] un facteur déterminant dans la prise de décision la plus marquante du 43^e président – ne serait pas une variable probante pour expliquer la Guerre en Irak puisque la conjoncture présupposait la tenue de celle-ci.

Nonobstant la rigueur de l'application de l'approche théorique de Valerie M. Hudson, nous nous devons d'aborder la marge d'erreur relative à notre technique d'investigation. En effet, malgré son efficacité, le modèle théorique hudsonien laisse place, dans une certaine

³³⁵ Frank Harvey, *op. cit.*, 32 p.

mesure, à la subjectivité du chercheur en ce qui a trait à la sélection des variables psychologiques à opérationnaliser. Bien entendu, cette brèche subjective réduit la portée théorique de notre recherche. Toutefois, celle-ci n'est pas vide de sens théorique, car nous pouvons croire – et ce, en toute humilité scientifique – qu'un autre chercheur utilisant une approche similaire à la nôtre en l'appliquant aux mêmes ouvrages psychobiographiques, aux mêmes discours et aux mêmes témoignages aurait obtenu des résultats similaires à ceux que nous avons présentés. En effet, la récurrence de certaines constructions psychologiques que l'on constate dans les avis d'experts de même que dans les discours du 43^e président obligerait n'importe quel chercheur rigoureux à tenir compte des plus marquantes d'entre elles. Il y a donc dans nos conclusions sur la psychologie bushienne certains facteurs incontournables que quiconque se doit d'observer pour expliquer – de la façon dont nous l'avons faite – la décision présidentielle de mener la Guerre en Irak.

Rappelons enfin que nous ne sommes pas les seuls à accorder de l'importance à une approche basée sur la psychologie d'un décideur politique. À ce titre, la CIA a créé une institution entièrement dédiée à l'analyse psychologique des hommes d'État, le *George H. W. Bush for Center Intelligence Research*, situé à Langley, en Virginie. À titre historique, mentionnons que, dès 1940³³⁶, la CIA effectuait déjà des études psychologiques portant sur des décideurs politiques puisque deux recherches de ce type avaient pour sujet nul autre qu'Adolf Hitler...

³³⁶ Justin A. Frank, *op. cit.*, p. xiii.

BIBLIOGRAPHIE

Adler, Alfred, traduit par le Dr. H Schaffer, *Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée*, Payot, Paris, 1930, 379 p.

Aikman, David, *A Man of Faith : The Spiritual Journey of George W. Bush*, Thomas Nelson publisher, Nashville, 2005, 288 p.

AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 2001 State of the Union Address»
[En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2001.html>
(Page consultée le 21 janvier 2011).

AMERICANRHETORIC.com, 2001. «George W. Bush : 9/11 Address to the Nation», [En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2001.html>
(Page consultée le 21 janvier 2011).

AMERICANRHETORIC.com, 2002. «George W. Bush : Address to a Joint Session of Congress Following 9/11 Attacks», [En ligne] :
<http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbush911jointsessionspeech.htm>
(Page consultée le 15 janvier 2011)

AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : 2003 State of the Union Address»
[En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2003.html>
(Page consultée le 21 janvier 2011).

AMERICANRHETORIC.com, 2003. «George W. Bush : Operation Iraqi Freedom Address to the Nation» [En ligne] :
<http://www.americanrhetoric.com/speeches/wariniraq/gwbushiraq31903.htm>
(Page consultée le 21 janvier 2011).

AMERICANRHETORIC.com, 2005. «George W. Bush : 2005 State of the Union Address»
[En ligne] : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/stateoftheunion2005.html>
(Page consultée le 21 janvier 2011).

Art Robert J. et Cronin, Patrick M. 2007. «Coercitive Diplomacy», In *Leashing the Dogs of War : Conflict Management in a Divided World*, sous la dir. de Chester A. Crocker, Fen Osler Hampson et Pamela Aall, p. 299-317. United States Institute of Peace Press: Washington D.C.

BARTLEBY.com, 2001. «George W. Bush: First Inaugural Address», [En ligne]:
<http://www.bartleby.com/124/pres66.html>
(Page consultée le 25 janvier 2011).

Battistella, Dario, 2004. « Prendre Clausewitz au mot : Une explication libérale de “Liberté en Irak” », *Études Internationales*, No. 4, décembre, p. 667-687.

- Beaune, Jean-Claude, *Phénoménologie et psychanalyse : étranges relations*, Éditions Champs Vallon, Paris, 1998, 286 p.
- Born, Michel, *Psychologie de la délinquance*, De Boeck Université, Bruxelles, 1998, 296 p.
- Bouvier, Pascal, *Millénarisme, messianisme, fondamentalisme : permanence d'un imaginaire politique*, L'Harmattan, Paris, 2008, 131 p.
- Bruni, Frank, *Ambling Into History : The Unlikely Odyssey of George W. Bush*, Harper Collins, New York, 2003, 288 p.
- Burke, John. 2005. «The Contemporary Presidency: Condoleezza Rice as NSC advisor: a case study of the honest broker role». In *Presidential Studies Quarterly*, vol. 35, no. 3, p. 554-576.
- Bush, George W. et Herskowitz, Mickey. *A Charge to Keep: My Journey in the White House*, Harper, New York, 2001, 256 p.
- Bush, George W., *Instants décisifs*, Trad. française par Suzy Borello, Raymond Clarinard et Caroline Lee, Plon, Paris, 2011, 492 p.
- Cannon, Lou; Cannon, Carl M., *Reagan's Disciple : George W. Bush Troubled Quest for a Presidential Legacy*, Chapitres 7-9, Public Affairs, New York, 2008, p. 169-284.
- Cassabois, Yohane, « Le discours de la guerre de George W. Bush depuis les attentats du 11 septembre 2001 : une symbiose entre « volonté divine » et « nécessités du temps » », Mémoire de maîtrise sous la dir. de Lawrence Olivier et Louis Balthazar, Université du Québec à Montréal, 114 p.
- Chaiken, Shelly. Liberman, Akiva. et Eagly, Alice H. 1989. «Heuristic and Systematic Information Processing within and beyond the Persuasion Context». In *Unintended Thought*, sous la dir. de James S. Uleman et John A. Bargh, p. 212-252. New York: Guilford Press.
- Chomsky, Noam. 2008. «It's the Oil, stupid!». *Khaleej Times*, 8 juillet, 3 p.
- Daalder, Ivo H. et Destler, I. M., *In the Shadow of the Oval Office : Profiles of the National Security Advisers and the Presidents they Served*, Chapter 8, Simon & Schuster, New York, 2009, p. 250-299.
- David, Charles-Philippe, *Au sein de la Maison-Blanche : la formulation de la politique étrangère des États-Unis*, Chapitre 12, 2^{ème} Édition, Les Presses de l'Université Laval, Saint-Nicolas, 2005, p. 593-632.
- David, Charles-Philippe; Prémont, Karine et Toureille, Julien, *L'Erreur : L'Échec américain en Irak cinq ans plus tard*, Septentrion, Québec, 2008, p. 11-101.

Davies, John, *Presidential Policies and the Road to the Second Iraq War*, Ashgate, New York, 2006, 326 p.

Debrix, François. 2008. «The United-States and the War Machine : Proliferating Insecurity, Terror and Agony After the Invasion of Iraq» In *Tabloid Terror : War, Culture, and Geopolitics*. Routledge, New York, p. 90-121.

De Hoop Sheffer, Alexandra, *Hamlet en Irak*, Éditions CNRS, Paris, 2007, 158 p.

Diamond, Larry, *What Went Wrong in Iraq : Blundering in Baghdad*, Foreign Affairs, Septembre/Octobre 2004, p. 34-56.

Duez, Denis. 2004. « Le changement de régime. Nouveauté ou constante de la politique étrangère ». In Éric Ramacle, *La Guerre en Irak : Prélude d'un nouvel ordre international?*, p. 165-188. Bruxelles : Presses Interuniversitaires Européennes.

Frank, Justin A., *Bush on the Couch : Inside the Mind of a President*, Regan Books, New York, 2004, p. 1-210.

Glucksmann, André, *Ouest contre Ouest*, Hachette Littératures, Paris, 209 p.

Harvey, Frank, « Rationalité, non-rationalité et théorie prospective: un programme de recherche sur la gestion des crises internationales ». *Études internationales*, vol. 27, n° 1, 1996, p. 5-31.

Hermann, Margareth G., «Indicator of Stress in Policymakers During Foreign Policy Crises». *Political Psychology*, Vol 1, no. 1, 1979, p. 27-46.

HISTORYPLACE.com, 2001. «George W. Bush : 20/11 Address to the Congress», [En ligne] : <http://www.historyplace.com/speeches/gw-bush-9-11.htm> (Page consultée le 21 janvier 2011).

Hubac, Olivier, *Irak : Une guerre mondiale de 1980 à nos jours*, Éditions de la Martinière, Paris, 2006, p. 145-152.

Hudson, Valerie M., «Foreign Policy Analysis : Actor-Specific Theory and the Ground of International Relations». *Foreign Policy Analysis*, vol. 1, mars 2005, p. 1-30.

Hudson, Valerie M., *Foreign Policy Analysis: The Contemporary Theory*, «The Individual Decisionmaking : The Political Psychology of World Leaders» Rowman & Littlefield Publishers, Lanham Maryland, 2007, p. 37-64.

INFORMATIONCLEARINGHOUSE.info, 2002. «*National Security Strategy of the United States of America*», [En ligne] : <http://www.informationclearinghouse.info/article2320.htm> (Page consultée le 28 janvier 2011).

- Kellner, Douglas. 2007. «Bushspeak and the Politics of Lying : Presidential Rhetoric in the War on Terror». In *Presidential Studies Quarterly*, Washington D. C., p. 622-645.
- Kengor, Paul, *God and George W. Bush : a Spiritual Life*, Harper Collins, New York, 2004, 382 p.
- Lacoste, Yves. 2003. «Les États-Unis et le reste du monde». In *Hérodote*, no 109, p. 3-16.
- Laroche, Hervé et Nioche, Jean-Pierre. 2006. « L'approche cognitive de la stratégie d'entreprise ». In *Revue française de gestion*, no 160, p. 81-105.
- Le Billon, Philippe. 2005. «Corruption, Reconstruction and Oil Gouvernance in Iraq». In *Third World Quarterly*, vol. 26, no 4/5, p. 685-703.
- Le Bon, Gustave, *Psychologie des foules*, Éd. Félix Alcan, Paris, 1895, 125 p.
- Le Bon, Gustave, *Les opinions et les croyances. Genèse, évolution*, Ernest Flammarion, 1911, 232 p.
- Lebraty, Jean-Philippe et Pastorelli-Negre, Ivan. 2004. « Biais cognitifs: quel statut dans la prise de décision assistée ? », Université de Nice Sophia-Antipolis Laboratoire GREDEG (FRE CNRS), [En ligne] : <http://www.gestion-sic.net/documents/SIM2004.pdf> (Page consultée le 23 mars 2011).
- Légaré-Tremblay, Jean-Frédéric, *L'Idéologie néoconservatrice et la politique étrangère sous George W. Bush*, Études Raoul-Dandurand no. 9, Montréal, 2005, 36 p.
- Légaré-Tremblay, Jean-Frédéric, Entretien avec Charles-Philippe David, *Les États-Unis et le monde après Bush*, Éditions Nota bene, Montréal, 2008, 105 p.
- Lemaire, Patrick, *Psychologie cognitive*, Édition De Boeck Université, Bruxelles, 1999, p. 14.
- Harvey, Frank, 2008. «President Al Gore and the 2003 Iraq War: A Counterfactual Critique of Conventional "W"isdom», *Canadian Defence & Foreign Affairs Institute*, novembre, 32 p.
- Mansfield, Edward D. et Snyder, Jack L. *Democratic Transitions, Institutional Strength, and War*, International Organization, Printemps 2002, p. 297-337.
- Mansfield, Stephen, *The Faith of George W. Bush*, Chapitre 2-7, Tarcher/Penguin, New York, 2003, p. 17-148.
- Matlin, Margaret W., *Cognition*, Trad. de l'anglais par Alain Brossard, *La cognition: une introduction à la psychologie cognitive*, 4^e éd., De Boeck Université, Bruxelles, 2001, p. 571-584.

- McAdams, Dan P., *George W. Bush and the Redemptive Dream : A Psychological Portrait*, Oxford University Press, New York, 2011, 274 p.
- McClellan, Scott K., *What Happened: Inside the Bush White House and Washington's Culture of Deception*, Public Affairs, New York, 2008, 368 p.
- Mead, Walter R., *Special Providence: American Foreign Policy and how it Changed the World*, Routledge, New York, 2002, 378 p.
- Mead, Walter R., *Power, Terror, Peace, and War: America's Grand Strategy in a World at Risk*, Vintage Books, New York, 2004, 240 p.
- Minutaglio, Bill, *First Son : George W. Bush and the Bush Family Dynasty*, Times Books, New York, 1999, 384 p.
- Mitchell, Elizabeth, *W : The Revenge of the Bush Dynasty*, Berkley Books, New York, 2003, 404 p.
- Moens, Alexander, *The Foreign Policy of George W. Bush : Values, Strategy, and Loyalty*, Ashgate Publishing Company, Burlington VT, 2004, 227 p.
- Monière, Denis ; Herman Guay, Jean, *Introduction aux théories politiques*, Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1987, 188 p.
- Moore, James C. et Slater, Wayne, *Bush's Brain : How Karl Rove Made George W. Bush Presidential*, Wiley Publisher, New York, 2003, 400 p.
- Most, Benjamin A.; Starr, Harvey; Puchala, Donald James, *Inquiry, Logic, and International Politics*, University of South Carolina Press, New York, 1989, 234 p.
- OPENDEMOCRACY.net, 2005. John Mearsheimer, «*Hans Morgenthau and the Iraq war: realism versus neo-conservatism*», [En ligne] : http://www.opendemocracy.net/democracy-americanpower/morgenthau_2522.jsp (Page consultée le 12 juillet 2009).
- Owen, John M. *Iraq and the Democratic Peace : Who Says Democracies Don't fight?*, Foreign Affairs, Novembre/Décembre 2005, p. 122-127.
- PBS.org, 2004. «Frontline : Interview David Frum», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/frum.html> (Page consultée le 29 janvier 2011).
- PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Clay Johnson», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/johnson.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).

- PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Wayne Slater», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/slater.html> (Page consultée le 30 janvier 2011).
- PBS.org, 2004. «Frontline : Interview Bob Woodward», [En ligne] : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/choice2004/interviews/woodward.html> (Page consultée le 26 janvier 2011).
- Pfiffner, James P. 2004. «George W. Bush: Policy, Politics, and Personality», In George C. Edwards III et Philip John Davies, eds., *New Challenges for the American Presidency*, p. 161-181. New York : Pearson/Longman.
- Pierret, Thomas. 2007. « Les paradoxes de l'unipolarité : échecs américains, dynamiques régionales et guerre en Irak ». In *La troisième guerre du golfe : Analyse politique, stratégique et économique*, Réseau Multidisciplinaire d'Études Stratégiques, p. 87-104. Paris : L'Harmattan.
- PRESIDENTIALRHETORIC.com, 2002 «September 11 Anniversary Address», [En Ligne] : <http://www.presidentialrhetoric.com/speeches/09.11.02.html> (Page consultée le 20 janvier 2011).
- Renshon, Stanley A. 2005. «In His Father's shadow : George W. Bush and the Politics of Personal Transformation» In William Todd Schultz, *Handbook of Psychobiography*, p. 323-343. New York : Oxford University Press.
- Rubin, James P. 2003. «Stumbling into War», In *Foreign Affairs*, Council on Foreign Relations, Septembre/Octobre, p. 46-66.
- Russett, Bruce, *Bushwacking the Democratic Peace*, International Studies Perspectives, Massachusetts, 2005, p. 395-408.
- Rutherford, Paul, *Weapons of Mass Persuasion : Marketing the War Against Iraq*, University of Toronto Press, Toronto, 2004, 226 p.
- Sammon, Bill, *The Evangelical President : George Bush's Struggle to Spread a Moral Democracy Throughout the World*, Regnery Publishing, Washington, 2007, 232 p.
- Schultz, William Todd, *Handbook of psychobiography*, Oxford University Press, New York, 2005, 400 p.
- Schwenk, Charles R. 1984. «Cognitive simplification processes in strategic decision-making», *Strategic Management Journal*, vol. 5, p. 111-128.
- Sears, David O. et Huddy, Leonie, *Oxford Handbook of Political Psychology*, chapitre 8, Oxford University Press, New York, 2003, p. 253-284.

Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, Gallimard, Paris, 1967, p. 378.

Sokolsky, Richard D., *Beyond Containment : Defending US Interest in the Persian Gulf*, INSS Special Report, Washington, 2002, 7 p.

Unger, Craig, *The Fall of the House of Bush: The Untold Story of How a Band of True Believers Seized the Executive Branch, Started the Iraq War, and Still Imperils America's Future*, Scribner, New York, 2007, 448 p.

Vaïsse, Justin, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis. Le triomphe de l'idéologie*, Paris, Odile Jacob, 2008, 338 p.

Verhovek, Sam Howe. «Is There Room on a Republican Ticket for Another Bush?». *The New York Times*, September 13, 1998, 4 p.

Weisberg, Jacob, *The Bush Tragedy*, Random House Trade Paperbacks, New York, p. 31-144.

Woodward, Bob, *Plan of Attack*, Simon and Schuster, New York, 2004, 473 p.

Woodward, Bob, *State of Denial: Bush at War, part III* , Simon & Schuster, New York, 2006, 576 p.